

087.1
"1905"
Dou
Sur place

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

ARTHUR DOURLIAC

MA PETITE

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 36 GRAVURES



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1905

Droits de traduction et de reproduction réservés.

1^{er} PRIX d'Année
et 3^{es} prix trimestriel

ACCORDÉ À

Mlle Simonne du Cosset

Paris, le 13 Janvier 1906

L. Richard

La bonne Noun porte avec précaution le précieux bébé.



087.1
"1905"
Dou
Sur place

BIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

ARTHUR DOURLIAC

MA PETITE

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 36 GRAVURES



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1905

Droits de traduction et de reproduction réservés.

A MONSIEUR LOUIS MULLER
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

**AU GRAND ARTISTE, A L'EXCELLENT FILS
AU BIEN BON AMI**

Hommage affectueux.

A. D.

1905.

I

DÉSERTEUR

L'EXPRESS de Boulogne filait à toute vapeur et, dans la nuit noire, les arbres se détachaient, tels de grands fantômes aux bras tendus vers les fils ingrats rentrant dans la mère-patrie.

Combien sont-ils, en effet, dans ces rapides sillonnant les routes de tous les ports qui, après avoir couru le Monde, poursuivi la fortune, la gloire, le plaisir, dupes de quelque insaisissable chimère, reviennent hâtivement, furtivement, un jour ou une nuit ; et que le monstre de feu, grondant, trépidant, qui les emporta jadis pleins d'espoir, de jeunesse, d'ardeur, rejette las, vieillis, découragés sur le pavé de Paris.

Oh ! ce retour des vaincus de la vie moderne, plus angoissant, plus lamentable que le « Retour du Croisé », rendu de façon si poignante par un crayon inspiré ; car le bon chevalier d'alors avait tout perdu, « Fors la Foi ! » et, malgré l'humiliation de la défaite, le deuil des frères d'armes tombés sur la terre sarrasine, les tristesses, les vides du foyer abandonné si longtemps, il pouvait lever haut le front vers le Ciel pour lequel il avait rompu ses dernières lances.

Mais l'aventurier de nos jours — parti dans un but égoïste de jouissance et de lucre, non à la conquête du « Saint Sépulcre », mais à celle de la Toison d'Or, — qui a tout perdu,... même l'honneur parfois ! quels rêves consolateurs peuvent encore le bercer sur la dure banquette plus ou moins rembourrée où sa valise usée et déformée lui sert de mauvais oreiller, lorsqu'il réussit à trouver le sommeil ?

Tel n'était pas le cas d'un voyageur de troisième classe qui, la casquette enfoncée jusqu'aux oreilles, essayait tantôt un coin, tantôt l'autre et, bien qu'il les eût tous quatre à sa disposition, ne parvenait pas à s'accommoder à sa convenance ni à vaincre l'insomnie qui lui tenait les yeux ouverts malgré lui.

A travers les vitres brouillées, la campagne fuyait, sans que l'obscurité permît d'en distinguer les détails ; sa mémoire familière n'en reconnaissait pas moins les plus petites stations, dont il mâchonnait les noms entre ses dents, comme on salue machinalement d'anciennes connaissances et, à cette évocation involontaire, son front soucieux se rembrunissait encore.

Malgré ses traits fatigués, ses joues creuses, son expression amère et désenchantée, trahissant la vieillesse précoce de ceux qui ont vécu trop vite, le regard était vif, les mouvements jeunes et, lorsqu'il redressait son grand corps drapé d'une cape à l'espagnole, il faisait songer à quelque orgueilleux hidalgo dont il avait les sourcils d'ébène et le teint olivâtre.

Impatienté de ne pouvoir dormir, il finit par rejeter brusquement sa couverture et fit quelques pas entre les banquettes pour se dégourdir les jambes ; puis il s'assit sous la lampe fumeuse, et, tirant un portefeuille de sa poche, il commença d'en compulser les papiers.

C'était un fouillis bizarre, hétéroclite : enveloppes aux timbres de tous les pays, prospectus dans toutes les langues ; plan d'une nouvelle cité dans l'Ouest ; devis d'une plantation dans le Sud ; note sur l'élevage des autruches, sur le lavage de l'or ; vers inachevés, croquis ébauchés où de belles filles caucasiennes voisinaient avec de hideux types australiens ; tout cela jauni, chiffonné, maculé ; avec une vague odeur de moisissure, de tabac, de cuir, de goudron, mêlé à l'âcre relent des violents parfums d'Orient.

Avec un ricanement sarcastique et un dédaigneux haussement d'épaules, indice de multiples déconvenues, il accordait à peine un coup d'œil irrité à ces feuilles volantes, et, les déchiquetant l'une après l'autre, les lançait rageusement par la fenêtre ouverte, semant la nuit noire de papillons blancs.

Il commença à compulsier des papiers.



Peu à peu, le portefeuille se dégonflait, se vidait, devenait flasque ; bientôt ce ne fut plus qu'un objet informe, plat, avachi, semblable à un soulier éculé et bâillant.

Il le considéra un instant d'un air dégoûté, avec la tentation de l'envoyer rejoindre son contenu ; mais c'était un vieux compagnon de misère, et les cœurs les plus secs, les plus rebelles aux affections naturelles s'attachent parfois singulièrement à des choses inertes,... et il le referma avec une tape presque amicale.

Sous ses doigts, il sentit encore un papier oublié dans une pochette intérieure et en tira une lettre qui devait être là depuis bien longtemps, car les plis en étaient si usés qu'il fallait l'ouvrir avec précaution comme du papier de dentelles.

« Je ne suis qu'une petite bête et toi un grand esprit, mon frère ; je le sais : tout enfant, j'admirais tes moindres paroles et je n'ai pas beaucoup changé en grandissant. Pourtant, sauf vot'respect, comme disent les gens de campagne, il me semble, dans mon modeste jugement, que le grand soleil te tape un peu dans les yeux et sur la cervelle. Tu as peut-être tort de railler la douce lueur de notre lampe Carcel, qui sait ! s'il ne te faudra pas un jour des lunettes bleues.

« Un aiglon ne peut s'acclimater parmi les canards, fussent-ils d'Amiens ! dis-tu. Évidemment tu nous considères tous tant que nous sommes comme de vulgaires volailles bonnes tout au plus à mettre en pâté (ce n'est déjà pas si méprisable et je t'ai vu y faire honneur), tandis que le roi des airs (gibier coriace, mon cher frère) te paraît à peine emblème digne de toi.

« Pourtant, sans te renvoyer à la fable de La Fontaine (je t'aime trop pour te comparer à un vilain corbeau), ne t'illusionnes-tu pas un peu sur tes forces ? il en faut beaucoup pour enlever un mouton dans ses serres,... plus encore pour décrocher la Toison d'Or.

« Tous les hommes célèbres sont méconnus par leur famille, qui s'enorgueillit ensuite de la parenté ! A l'appui de cette affirmation, tu cites Molière, Balzac, etc. Mais combien ne sont même pas des etc. !... Il y a un mot plus triste pour ceux-là, que papa prononce quelquefois et que je ne veux pas te répéter....

« Le génie paie la rançon des fautes, des crimes mêmes ! et la postérité donne quittance aux fils rebelles, qui ont désolé leur père, s'ils ont charmé le genre humain.

« Crois-tu ?

« Il me semble, au contraire, que, sauf exception, grand esprit et grand cœur doivent aller ensemble et, pour répondre à tes exemples, — sans remonter jusqu'à saint Louis, — Napoléon, Goethe, Coppée, Gounod et notre ami Lansen prouvent que l'amour filial n'est pas incompatible avec l'amour de l'Art.

« Je ne doute pas de ton génie, moi, mon grand, je l'admire de confiance ; tu peux ce que tu veux,... seulement peut-être veux-tu trop de choses ! Ça me fait penser aux boucles d'oreilles de ma tante : beaucoup de petits brillants ;... j'aimerais mieux un gros solitaire.

« Louis, pour qui tu me reproches ma partialité, ne sort pas de sa musique, ne voit qu'elle au Monde et en oublierait le boire et le manger :... aussi il a décroché le prix de Rome !

« Mais je n'y entends rien et tu vas me renvoyer encore à mon armoire au linge, mes confitures et mon pot-au-feu, seuls objets auxquels puisse se hausser l'intelligence d'une humble ménagère provinciale. (Vous oubliez que je viens d'obtenir mon brevet, avec dispense, s'il vous plaît, monsieur !) Je retourne donc à mes sauces, comptant sur le brin de laurier promis pour les assaisonner.... S'il se faisait trop attendre, si tes déboires

s'aggravaient, si tu te sentais triste, las, découragé, reviens vers la vieille maison où nous avons grandi ensemble ; malgré ton nom proscrit, ton souvenir y flotte toujours et, lorsque la porte s'ouvre brusquement, je vois bien papa tourner la tête avec un regard qui te ferait mal...

« N'hésite pas, va, mon grand ; tu seras un peu grondé, embrassé beaucoup, car le cœur des parents ne change guère, et, depuis deux mille ans, il y a toujours un veau gras pour les enfants prodigues repentants. »

Le voyageur avait terminé sa lecture, et son regard, voilé d'une brume légère, ne quittait pas les fines pattes de mouche dansant devant lui leur ronde attirante.

« Viens, semblaient-elles dire ; la main qui nous traça est restée la même, elle t'ouvrira le logis paternel, te conduira dans les bras de ton père et fermera sa bouche aux reproches. Pâle revenant, à bout de forces et de courage, viens te reposer au sein de la famille que tu as reniée et qui ne te repoussera pas. Viens, ton père est vieux, il n'est que temps de t'incliner devant ses cheveux blancs ! »

Une larme, perle rare oubliée sous les paupières arides, roula sur le papier.

Honteux, il l'essuya d'un geste brusque, referma la lettre et contempla la campagne.

L'écharpe noire de la nuit se repliait lentement à mesure que l'aurore déroulait son écharpe rose ; les ténèbres s'enfuyaient devant la lumière indécise grandissant à l'horizon, et les arbres, de leurs branches étendues, désignaient la bonne route au voyageur hésitant, troublé....

« Abbeville ! Abbeville ! Abbeville ! »

Tout le long de la voie, le nom se répercutait bourdonnant à ses oreilles fiévreuses, comme un irrésistible appel....

Le front collé aux vitres, il regardait la petite gare presque déserte,... nul ne descendait :... un coup de sifflet,... on allait repartir....

Saisissant sa valise, il poussa la portière et sauta sur le quai au moment où le train s'ébranlait.

« Vous vous étiez endormi, monsieur », dit un employé.

Il fit oui de la tête, comme un homme mal réveillé, pendant que s'éloignait le long serpent de fer crachant ses rouges scories, emportant dans ses flancs un lourd déchet humain ;... et il eut un soupir : regret ? ou soulagement ?

A la sortie, il tendit son billet.

« Mais, c'est pour Paris ? observa le préposé.

— Qu'est-ce que ça vous fait ? J'ai payé double, voilà tout ! »

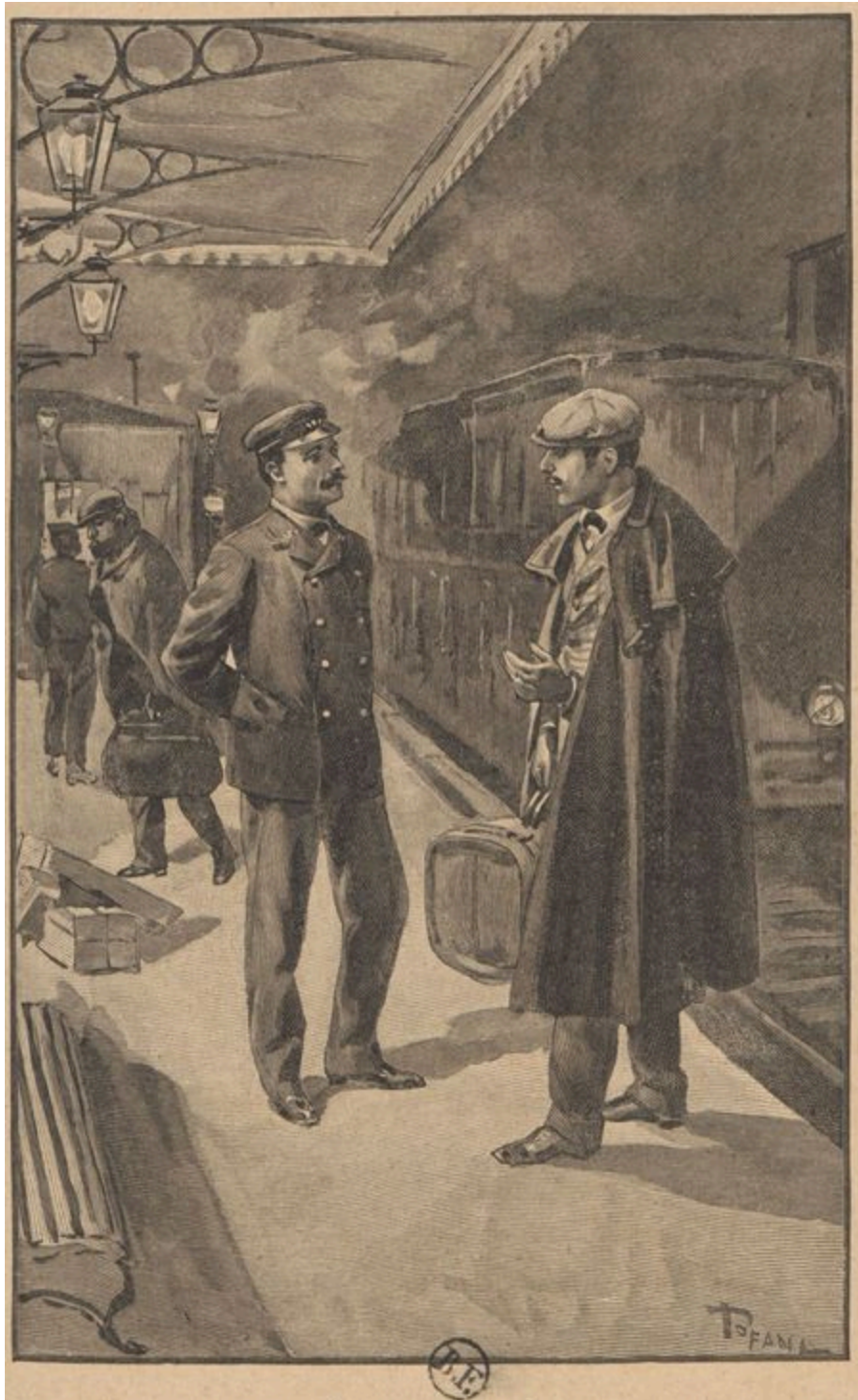
Et, avec une fierté digne du Cid, il se dirigea vers la ville, suivi par l'œil défiant de l'employé creusant ce problème :

Étant donné qu'un voyageur de troisième classe ne roule généralement pas sur l'or, pourquoi payer sa place jusqu'à Paris pour descendre à Abbeville ?

Abbeville dormait : c'est le droit d'une cité paisible, honnête, laborieuse et l'indice d'une conscience pure ! Dans le grand silence de ses rues désertes, on n'entendait que le pas de l'étranger, martelant le pavé sonore, qui protestait contre cette humeur noctambule en hérissant ses angles aigus et rébarbatifs.

Mais le pied, qui le foulait, était un ancien habitué ; il avait usé tant de semelles sur ses aspérités rocailleuses — depuis ses premiers brodequins de tout petit jusqu'à ses souliers de collégien et ses escarpins de jeune élégant — qu'il ne s'intimidait pas pour si peu !

Il sauta sur le quai.



Il allait droit devant lui, souple, léger, alerte, sans hésitation, sans crainte, ses idées noires balayées avec les dernières ombres de la nuit ; il respirait avec délices l'air vif et pur du matin ; il saluait d'un œil ami les hôtels

bourgeois d'une simplicité cossue comme leurs propriétaires ; les modestes boutiques, dont plusieurs n'avaient même pas mis leurs volets, ce qui faisait honneur à la sécurité publique !... Il allait, subissant inconsciemment l'emprise du sol natal, plus puissante à certaines heures que l'attrait de l'inconnu ! malgré les étiquettes multicolores bigarrant sa valise et montant l'une sur l'autre comme des affiches électorales, il n'était plus l'éternel errant à la recherche d'un gîte, le nez levé vers toutes les enseignes ; et il jouissait de se sentir chez lui, dans cette bonne ville picarde, si peu changée pendant ses courses vagabondes qu'il eût pu croire l'avoir quittée la veille !... Il allait, et le spectre de ses jeunes années marchait à ses côtés, compagnon souriant, évoquant ses plus heureux jours, lui chuchotant les noms des rues, des places, des monuments où il avait laissé un peu de sa vie, souvenirs mal extirpés de son âme aventureuse, telle l'herbe tenace entre les pavés....

Le chemin du collège, suivi tant de fois, sac au dos, croix sur la poitrine, tout fier de ses succès scolaires : « prémisses d'un brillant avenir ! » (quelle ironie !) ; — les panonceaux de l'Étude où il grossoyait des minutes en rongant son frein sous la surveillance de son père, le vieux caissier en manches de lustrine qui rêvait pour lui la succession du Principal ; — le pensionnat de Mme Lansen, la marraine de sa petite sœur et la mère de son camarade Louis,... arrivé celui-là ! — l'église, où il revoyait encore le fin profil de la mignonne communiant si jolie sous son voile,... changé peut-être déjà en voile de mariée....

Tant de choses avaient dû se passer depuis qu'il était parti, sans détourner la tête, — loin de la famille bourgeoise, de l'existence mesquine, des idées étroites cadrant mal avec ses théories indépendantes, ses appétits de luxe, ses vastes aspirations ; à la conquête de Paris ! Puis il avait franchi les mers, visité les capitales, étudié les civilisations, tenté de grandes entreprises, accepté des métiers infimes, vécu de ses bras comme de sa plume, connu toutes les ivresses, épuisé toutes les misères et, après bien des luttes stériles, des efforts impuissants, il revenait aussi pauvre, aussi ignoré qu'au départ en cette paisible cité qu'il s'était flatté d'éblouir au bruit de son nom, de sa fortune, de sa gloire !

... Quatre heures sonnèrent....

Un vol de corbeaux tournoya en croassant au-dessus de la masse imposante de Saint-Wulfran se détachant dans le ciel blanchâtre....

Indifférent aux présages, il continua sa route, sifflotant, le cœur léger....

Brusquement, il s'arrêta....

Surgissant de l'ombre, dans le cadre pacifique de la placette entourée d'antiques maisons à pignons, une statue de bronze se dressait entre deux canons chinois, trophée bien dû à sa valeur,... l'Amiral Courbet !

Courbet ! le héros du devoir, du patriotisme, de la foi ! dont s'enorgueillissait à bon droit la petite ville, qu'elle donnait pour modèle à chacun de ses enfants !

Il détourna les yeux de ses traits sévères, mais ils rencontrèrent la bonne figure franche et résolue de l'humble marsouin anonyme glorifié là, avec son chef.

Et, rougissant, il enfila une autre rue.

Maintenant, il était moins allègre et marchait, le front baissé.... Déserteur ! C'était vrai ! il était un déserteur ! et non seulement de la famille, mais encore du drapeau, lui fils et petit-fils de soldats !

On a beau ne pas croire à grand'chose, railler les traditions saintes, renier la Patrie, se flatter d'être un cosmopolite sans préjugés de frontière, ni sentiment national, les morts qui vivent en nous parlent et agissent quelquefois à notre insu ; et il avait éprouvé la sensation brûlante d'un soufflet.

Pourquoi, lui qui n'était pas un lâche, avait-il commis cette lâche action, déshonorant la médaille militaire que son père était si fier de porter ?

Une seule excuse, la discipline, épouvantail des faibles, viatique des forts ; la discipline, trop rigoureuse pour cet assoiffé d'indépendance, esclave de ses fantaisies, humilié de plier devant la règle, et un jour d'ivresse, de folie.....

Le regrettait-il à cette heure ?

Malgré lui, il ralentissait le pas....

Qu'allait dire, en le voyant, le vétéran rigide, fort capable d'imiter Brutus, et de le conduire lui-même aux autorités militaires ? Quelle idée d'affronter inutilement ce péril ? C'était ridicule ! c'était fou !

N'importe, plus impérieuse que sa volonté, l'impulsion du moment le poussait irrésistiblement vers la demeure paternelle ;... seulement, il fit un détour pour s'assurer retraite et alliée, et, devant une maison de bonne apparence, il posa sa valise et s'approcha du contrevent.

C'était le gîte hospitalier où il venait chercher refuge après quelque escapade, cacher une rentrée tardive, confesser quelque sottise, quelque

dette ; sûr de trouver toujours chambre prête, alibi sauveur, bourse secourable, indulgence plénière.

Trois petits coups au volet, la fenêtre s'ouvrait bien vite.

« Toc ! toc ! toc !

— C'est toi, Hippolyte ?

— Oui, Tantan. »

Serait-elle surprise ! et joyeuse !

Déjà son doigt répétait le signal familial :

« Toc ! toc ! toc ! »

Avec les années, l'oreille devient moins fine....

« Toc ! toc ! toc ! »

On entend grincer l'espagnolette ; une voix cassée demande :

« Qui est là ?

— C'est moi, Tantan. »

Entre les volets se montre une tête ridée,... coiffée d'un bonnet de coton et ornée d'une moustache rébarbative.

Un homme dans la chambre de la vieille demoiselle ! horreur !

« Que voulez-vous ? interroge-t-il d'un ton rude.

— Mlle Martoise ?

— Il y a bel âge qu'elle ne demeure plus ici.

— Où donc alors ?

— Est-ce que je sais, moi ! Est-il permis de réveiller les gens à pareille heure ! »

Il referma sa fenêtre en grommelant, laissant son interlocuteur tout déconfit.

Bah ! rien d'étonnant à cela ! Avec la vieillesse les infirmités sont venues sans doute ; la tante, trop seule, se sera retirée avec son neveu et sa nièce, il va les trouver tous réunis et il aura deux avocats au lieu d'un auprès de son père.

Et, en dépit de ses appréhensions, de ses craintes, il allonge le pas, attiré quand même par le « home » familial. Il lui tarde d'arriver, de soulever le lourd marteau de fonte, d'entrer dans le petit salon au meuble fané.

Enfin ! il aperçoit les volets, verts, le perron de trois marches, la porte massive,... il frappe.... Un silence funèbre !... Un second coup, sourd, n'éveille que l'écho ;... un troisième ?...

Rien ne bouge ! Seule, une persienne mal attachée grince lamentable sur ses gonds rouillés, et, comme l'aile d'un oiseau blessé, bat la fenêtre de son

ancienne chambre, où vainement il essaye de plonger un regard à travers les vitres nues sous la couche de poussière et les toiles d'araignées tapissant les barreaux.

Oh ! la propreté flamande raillée si volontiers jadis, les carreaux brillants, les murs nets, les cuivres polis....

Tout présente l'image de l'abandon, de la vétusté, de la solitude, et sur un des vantaux une affiche déchirée :

« MAISON A VENDRE »

L'Angélus sonne, la ville s'éveille, les rues s'animent, les passants circulent, les boutiques s'ouvrent, les servantes jasant, les gamins se bousculent et le soleil levant caresse d'un rayon d'or le visage de bronze du vaillant marin tourné vers l'Orient....

Mais ni la clarté du jour, ni la gaîté des êtres et des choses ne distraient le morne voyageur qui regagne la gare d'un pas lourd.

Tout semble gris, terne, maussade, il peste contre les pavés, la province et lui-même.

Au chemin de fer, il faut repayer un billet pour Paris, seul résultat de sa promenade sentimentale ; et, avec une expression intraduisible, il hausse les épaules et dit :

« Imbécile ! »



II

L'INCENDIE DE L'OPÉRA-COMIQUE

DANS son premier portrait, à l'âge de trois mois, Mlle Jeanne est représentée toute pleurante, dans les bras de son papa ; toute sérieuse, dans ceux de sa maman ; toute rieuse, dans ceux de son frère, et la figure des grands reflétant celle de la petite, M. Dorigny a l'air tout chagrin, Mme Dorigny, toute soucieuse, et le jeune Hubert, tout épanoui.

« Avec moi, elle est toujours gaie ! n'est-ce pas, ma petite ? » répétait-il d'un ton protecteur, en lui chatouillant le bout du nez ou en la faisant sauter au plafond à la grande terreur de sa mère qui protestait tout effrayée :

« Voyons, Hubert, finis ! tu vas la laisser tomber !

— As pas peur, maman, ça me connaît ! regarde si elle est contente » !

Et c'était vrai, à en juger par sa bouchette rose ouverte comme un four de poupée et par son gazouillement joyeux, façon de rire des tout petits.

Aussi, le premier à qui elle tendit ses bras potelés, ce fut Hubert ; le premier vers qui se dirigèrent ses jambettes trébuchantes, encore Hubert ; le premier mot que bégaya sa langue inhabile, toujours Hubert !

C'était à rendre jaloux papa, maman, nourrice !

Hubert n'était pas peu fier d'un pareil succès !

Au reste, c'était un excellent frère. A l'âge où nombre de rhétoriciens, pénétrés de leur importance, estiment à peine les auteurs de leurs jours dignes de leur donner la réplique, lui ne dédaignait pas le moins du monde de se mettre au niveau de sa petite sœur, lui bâtissant des châteaux de cartes, se roulant avec elle sur le tapis, jouant à la « Main chaude », « Pigeon vole ! » et repassant à son intention toutes les rondes enfantines : Au clair de la lune, J'ai du bon tabac, Malbrouk', Cadet Roussel, La Palisse, etc.

Hubert ne ressemblait en rien à ces jeunes poseurs, pleins de morgue, d'affectation, qui ont l'air de porter un monde sous leur képi et haussent les épaules aux ébats de leurs camarades moins blasés.

Véritable boute-en-train plein d'ardeur, d'exubérance, de feu, au lycée comme à la maison ; premier prix de gymnastique, d'équitation, d'escrime,

cycliste enragé, nageur émérite, il était lauréat de tous les concours... de sport. Par exemple, pas le plus petit laurier universitaire, au vif déplaisir de son père, professeur à Condorcet, qui eût préféré lui voir suivre ses traces.

« A ton âge, j'ignorais le « Foot-ball » et ne battais pas le moindre record,... mais j'étais nommé deux fois au « Concours Général ».

— On ne peut pas tout avoir, répondait philosophiquement notre étourneau : de ton temps on négligeait le muscle.

— Mais l'on développait la cervelle,... et l'on ne s'en portait pas plus mal. »

Ce n'était pas l'avis d'Hubert, grand partisan de l'éducation anglo-saxonne, faisant passer le physique avant le moral.

« Tes Grecs aussi appréciaient la vigueur et honoraient les athlètes, répétait-il en jonglant avec les haltères.

— Oui, mais ils ne négligeaient pas l'esprit et mettaient Eschyle au-dessus de Milon de Crotone. Si tu cumulais, je ne me plaindrais pas ! »

Le cumul est une mauvaise chose, dit-on, et Hubert, vainqueur au Match des lycées, rata brillamment son bachot.

Mais il est admis, n'est-ce pas ? que tous les bacheliers commencent par être recalés !

Et, quand le professeur s'indignait contre ces belles théories, citant son exemple et tant d'autres :

« C'est que vous mettiez les bouchées doubles, papa.

Hubert lui bâtissait des châteaux de cartes.



— Ou, plutôt, que nous n'avions pas autre chose à nous mettre sous la dent. »

En effet, M. Dorigny, fils d'un modeste instituteur de campagne, était un de ces grands laborieux, prodiges de volonté, d'énergie, de persévérance, qui, à l'instar de Jules Simon, ont gagné leur instruction à la sueur de leur front, se privant de dîner pour acheter des livres, et prenant sur leurs loisirs pour étudier, comme d'autres sur leurs études pour s'amuser.

Aussi, bien que rude et malaisé, avait-il fait rapidement son chemin et, parti de l'école primaire, était-il arrivé à l'École Normale, puis au Professorat, objet de son ambition.

C'était donc un gros chagrin et une amère déception de voir son héritier, dont la route était toute tracée et autrement facile, s'égarer à travers bois à faire l'école buissonnière.

Mais, en qualité de « fils à papa », Hubert jugeait inutile de se fouler : l'on avait semé pour lui, il n'aurait qu'à récolter ; les protections sont faites pour quelque chose ! et quand on a l'Université dans sa manche, on serait bien bête de se casser la tête.

Ce beau raisonnement ne l'empêcha pas d'être blackboulé, haut la main, et en juillet, et en novembre, au vif mécontentement de son père.

Heureusement, Mlle Jeanne, en personne d'esprit, choisit tout juste cette année-là pour faire son entrée dans le monde, et la venue de sa toute petite consola un peu M. Dorigny des déconvenues que lui causait « son grand ».

D'ailleurs, promu à la dignité d'aîné, ce dernier s'était engagé solennellement à donner le bon exemple à sa cadette ; mais avant qu'elle fût en âge d'en profiter, il avait bien le temps d'enlever bachot, licence et doctorat.

« Lorsqu'on prend l'habitude de muser au lieu de travailler, on a du mal à s'en défaire, observait le professeur, et la volonté est un outil qui se rouille comme les autres.

— Mais, papa, je m'occupe toujours....

— C'est vrai », appuyait Mme Dorigny, dont l'indulgence maternelle était prompte à l'excuser et qui vantait sans cesse son empressement, sa complaisance et son charmant caractère.

C'était un si bon enfant !

« Trop enfant ! rectifiait M. Dorigny ; il n'est pas plus sérieux à dix-huit ans que sa sœur à dix-huit mois ! et il s'amuse autant avec elle, qu'elle avec lui.

— C'est d'un bon frère.

— Et d'un mauvais élève ! un bachelier retoqué a d'autres occupations que de faire caracoler les petites filles sur son dos.

— Papa, je suis Heuri IV et toi l'ambassadeur d'Espagne. »

L'Ambassadeur d'Espagne avait beau froncer le sourcil, l'incorrigible gamin se précipitait à ses pieds, et les menottes de la fillette dans les siennes :

« Sire ! les bourgeois de Calais supplient Votre Majesté de les recevoir en sa merci !... Hein ! Suis-je calé en histoire ? »

C'était sa façon de la repasser !

Comment se fâcher ! S'il prenait une mine contrite, devant les reproches mérités, Jeannette se mettait à pleurer, bégayant :

« Pa... don... pou... Bert.... »

Or le papa, déjà très indulgent à l'égard de son « grand », comme il l'appelait affectueusement, était un véritable papa-gâteau pour sa « petite ».

Que voulez-vous ? Quand elle avait montré son minois rose, il avait déjà la barbe grise, et il était moins père que grand-père.

Aussi, Mlle Jeanne prenait-elle la douce habitude de mener tout le monde par le bout du nez, à commencer par l'auteur de ses jours, qui ne savait

guère résister à ses caprices.

Ah ! si ses élèves l'avaient vu !

Heureusement, il ne faisait pas la classe aux petites filles !

Mlle Jeanne approchait de l'âge de raison, et Hubert terminait son service militaire, quand, à l'occasion de leur anniversaire de mariage, M. et Mme Dorigny, selon une invariable coutume, allèrent entendre Mignon, à l'Opéra-Comique.

C'était là que, selon la bonne vieille tradition bourgeoise, avait eu lieu leur première rencontre, et ils en gardaient douce souvenance, se complaisant à rappeler les menus détails de cette soirée décisive, d'où datait l'unique roman de leur vie paisible ; les impressions confuses, les remarques puériles, les sourires échangés. Chaque année, ils tâchaient d'avoir la même loge, où elle lui était apparue radieuse, tout au plaisir du théâtre, dans son heureuse ignorance, entre son père et sa mère, préoccupés pour elle, qui lorgnaient les fauteuils d'orchestre pour y découvrir leur futur gendre. Pendant un entr'acte, il était venu, avec un ami commun, M. Angel, qui faisait les présentations, affronter l'examen scrutateur des parents, moins désobligeant encore que son insouciance, à elle ! plus attentive aux faits et gestes de « Wilhem Meister », qu'à ceux de son modeste prétendant, timide et embarrassé, lui qui savait.

« Ma parole ! j'étais presque jaloux de Lhérie », répétait-il en riant.

Après cinq lustres écoulés, ils franchissaient encore le seuil de la salle Favart avec une pointe d'émotion, comme en passant devant l'église où ils avaient été unis ; et pendant qu'ils écoutaient l'Ouverture, une foule de souvenirs gais ou tristes, échos des jours écoulés, voltigeaient autour d'eux, tels des oiseaux migrants, redescendant du ciel aux premiers coups d'archet et mêlant leurs voix aériennes à la plainte du violoncelle ou à la joyeuse rentrée des cuivres.

En braves gens tout simples, pas ironistes ni « fin-de-siècle » pour deux sous, ils savouraient ces réminiscences du passé, vieux airs démodés quelquefois, mais dont on a l'accoutumance, qui font vibrer des cordes intimes au tréfonds de l'être.

Lorsque les montagnards de la Dame blanche chantaient à plein gosier :

« Car un baptême
Est une fête, »

ils évoquaient celui de leur premier-né, la maison en liesse, les grands-parents ravis, la pluie de dragées s'éparpillant sur les degrés, la bousculade, les cris des gamins, le toast attendri et chevrotant de l'aïeul octogénaire « au tout petit qu'il ne verrait pas grandir ».

Avec Haydée, Venise, ses lagunes, ses gondoles, c'était leur voyage de noces ; et l'Italie ensoleillée défilait sous leurs yeux mi-clos. Ils souriaient au refrain :

Ah ! que Venise est belle !

Toujours belle, en effet, pour eux, malgré la mode changeante, puisque c'était là qu'ils s'étaient aimés.

Avec le Chalet et

« ces bois de sapins
« où règne la nuit sombre »

c'était un mois dans l'Oberland, à la suite du deuil d'une angelette qui n'avait fait que passer, sans même déposer ses ailes, mais n'en laissant pas moins grand vide derrière elle ! et après tant d'années écoulées, la mère ne revoyait pas les Suissesses aux longues nattes et aux tabliers courts, sans soupirer :

« Dire que notre Marie serait presque une jeune fille ! »

Mireille, le Domino noir, l'Ambassadrice, tout l'ancien répertoire chantant dans leur mémoire, leur rappelait quelque cher incident de leur existence sereine, dont rien n'avait jamais altéré la parfaite harmonie, où les larmes, inévitable tribut, hélas ! n'avaient laissé aucune amertume.

Avec la musique moderne, moins familière à leurs oreilles, ils songeaient à l'avenir ; au jour, prochain peut-être, où leur fils, à son tour, viendrait là comme était venu son père, lorgner timidement quelque gentille fiancée ; au jour, plus lointain, où ce serait le tour de la chère fillette, qui dormait paisiblement, sans souci du futur en herbe les préoccupant déjà :

Quand je l'endors sur mes genoux,
Quand son petit corps frais et doux
Frissonne sous la longue blouse,
Je songe au mari qu'elle aura,
A cet inconnu qui viendra
Me la demander pour épouse.

Cette « Rêverie d'une maman », en prose ou en vers, est un peu celle de toutes les mères.

Cette année là, M. et Mme Dorigny étaient particulièrement charmés du spectacle : on donnait Mignon, qu'ils n'avaient pas revue depuis la date bénie de la présentation ; et ils se réjouissaient de cette coïncidence :

« Ça nous rajeunit de vingt-cinq ans, maman, dit le professeur vérifiant si le billet de location était bien dans son portefeuille.

« Maman » sourit, déposa un dernier baiser sur le front de Jeannette, rêvant à sa poupée, respira en passant le superbe bouquet de son mari, cueillit une rose à celui de son fils (gentil ! le pauvre troupier de ne pas oublier cet anniversaire !), et l'on partit, bras dessus, bras dessous, fredonnant tout bas :

« Connais-tu le pays ?... »

De la rue d'Isly, où était leur appartement, proche le lycée, ils gagnèrent promptement la rue Favart, passèrent devant le contrôle en habitués et tendirent leur coupon à leur ouvreuse, avec un petit salut de connaissance.

« Je ne trouve pas cette musique si vieille, observa Mme Dorigny applaudissant la Romance de Mignon.

— C'est que nous avons, vieilli avec elle, mon amie, nous ne voyons pas plus ses rides que les nôtres.

— Je prétends bien n'en pas avoir.

— Comment donc ! tu parais aussi fraîche qu'au premier jour.

— Flatteur !

— D'ailleurs, une jeune maman est toujours jeune, et notre Jeannette t'a au moins enlevé dix ans ! »

.... L'acte touchait à sa fin ; le Duo des Hirondelles commençait, lorsqu'une violente fumée envahit la scène....

Les spectateurs se levèrent inquiets.

« Allons-nous-en, Pierre, j'ai peur, dit Mme Dorigny, tremblante.

— Ce n'est qu'une fausse panique..., Tu vois, Taskin rassure le public, on se rassoit....

— C'est égal, j'aime mieux partir....

— Poltronne ! »

Il l'aidait néanmoins à mettre son manteau et enfilait lui-même son pardessus, lorsqu'une gerbe de flammes fusa comme un éclair dévorant toiles et portants.... Le cri sinistre : « Au feu ! » s'éleva à la fois de la scène et de la salle.

C'est un tumulte épouvantable ; tout le monde se précipite vers les issues, se bouscule, s'écrase....

M. Dorigny essaie vainement d'ouvrir la porte, elle résiste à ses efforts ; déjà les couloirs sont encombrés ; dégringolant des galeries supérieures, le public roulant, grossissant, comme une avalanche, s'étouffe contre les parois des loges, que les malheureux prisonniers, suffoquant, asphyxiés, ébranlent d'un poing furieux et impuissant, au milieu de cris déchirants, de supplications éperdues, de gémissements plaintifs, à se croire dans un des cercles de l'« Enfer » de Dante.

Tout le monde se précipite vers les issues.



Le rideau de fer n'a pas manœuvré, l'incendie gagne, poussant devant lui des flammèches noires aveuglantes, le gaz s'éteint ajoutant encore à la confusion, le feu dévorant le remplace, court le long des balcons, grimpe aux colonnes, pénètre dans les loges, dont les locataires enfermés

succombent à l'asphyxie ou, escaladant les balustrades, se précipitent au milieu de l'orchestre ; des tisons rouges pleuvent sur le troupeau humain refoulé de toutes parts, allument les vêtements, brûlent les cheveux, grillent les chairs. Hommes, femmes, enfants affolés se tordent dans la fournaise, qui illumine les boulevards, jette l'épouvante dans les quartiers les plus reculés.

On peut se croire revenu aux jours sinistres de la Commune ; et les nuages écarlates courant, se pressant au-dessus de la ville, telle une ardente chevauchée, empourprent d'un reflet sanglant les Tuileries, le Louvre, l'Hôtel de Ville, la Cour des Comptes, dont les ruines semblent se rallumer et mirent dans la Seine leur squelette calciné.

De toutes parts des secours arrivent, les pompes fendent au galop la foule, qui s'écarte terrifiée au son lugubre de la trompe d'alarme ; mais le terrible fléau va encore plus vite, des grappes humaines suspendues aux fenêtres tombent et se broient sur les pavés ; le lustre s'écroule sur un lit de cadavres dont il fait une horrible bouillie, la toiture s'effondre dans le cratère béant.... En vain, les lances braquées de tous les points font converger des torrents d'eau sur le brasier, en vain les échelles se dressent, les pompiers s'élancent, arrachent maintes victimes à la mort ; pour une de sauvée, dix, vingt, cent succombent et les héroïques sauveteurs paient aussi leur tribut.

C'est un spectacle épouvantable, dont les témoins garderont l'inoubliable souvenir. Des familles entières restent dans les décombres ; d'autres cherchent leurs membres dispersés.... et les premières ne sont pas les plus à plaindre ! Le mari éperdu court çà et là appelant sa femme ! la mère supplie qu'on lui rende sa fille ! les enfants réclament leur père ! une clameur désespérée s'élève des groupes lamentables ! et ceux que la mort a épargnés, qui se retrouvent intacts, au complet, s'éloignent bien vite, presque honteux d'être épargnés au milieu de la désolation générale.

Le lendemain, Paris s'éveille morne, tragique, parlant bas, osant à peine interroger :

« Vous n'avez personne ? »

C'est la question qui se presse sur toutes les lèvres et bien rares ceux qui peuvent répondre :

« Non ».

Parents, amis, voisins, presque tout le monde est effleuré par l'épouvantable catastrophe, et connaît peu ou prou quelque victime, et la

répercussion de tant de douleurs se fait sentir même aux plus indifférents.

Dans l'appartement de la rue d'Isly, deux orphelins sanglotent près du lit où vient d'expirer leur père, arraché mourant au brasier, qui, hélas ! ne leur a même pas rendu les restes de leur mère.

Et les bouquets de fête ne sont pas encore fanés !



III

UN TUTEUR DANS L'EMBARRAS

Au retour du cimetière, où il avait conduit courageusement le deuil au bras de M. Angel, vieil ami de son père et confident de ses dernières volontés, Hubert eut une crise de désespoir que rien ne pouvait calmer.

Mauvaise tête, mais bon cœur, capable de sentiments profonds sous sa légèreté apparente, le pauvre garçon adorait ses parents et se reprochait amèrement, à cette heure douloureuse, de ne pas le leur avoir mieux prouvé de leur vivant.

Hélas ! au bord d'une fosse ouverte, les moindres peccadilles, les moindres écarts retombent lourdement sur le cœur comme les pelletées de terre sur le cercueil. Alors, on donnerait toutes les années, insoucieusement gâchées, pour quelques jours de répit où l'on pourrait rattraper le temps perdu, semer à pleines mains les trésors de tendresse, en lit de fleurs sous les pas de celui qui s'en va.

Mais la Mort implacable n'accorde pas de sursis, le front glacé ne sent plus les baisers brûlants... et tardifs ! les yeux clos ne voient plus les larmes sincères, les oreilles sourdes n'entendent plus les protestations d'amour, de regret, de repentir.

Devant la perte de son fils, M. de Montluc, dit-on, se lamentait surtout de ne pas lui avoir montré combien il l'aimait ;... plus nombreux sont les enfants qui peuvent s'adresser ce reproche à l'égard de leurs parents.

Et Hubert, effondré, faisait un amer retour sur lui-même....

Sans doute, il n'avait pas commis de fautes graves, il n'avait pas le remords d'une de ces inguérissables blessures au cœur paternel par lesquelles la vie s'écoule lentement, sans que l'on s'en aperçoive ; il n'avait pas fait blanchir avant l'heure les cheveux de son père, ni couler les larmes de sa mère ; mais quelle joie leur avait-il donnée ?

A ce grand laborieux qu'il eût dû prendre pour modèle, il avait refusé la légitime satisfaction d'un fils digne de lui. Son bachot, tardivement passé, à force de répétitions, il avait gaspillé sottement deux années au Quartier latin, sous prétexte de faire son droit, et il n'était même pas licencié ; mais,

en revanche, il avait approfondi l'art de culotter des pipes, de vider nombre de bocks, et d'acheter des crocodiles empaillés à un taux invraisemblable chez les usuriers de la rive gauche.

« Bah ! il faut bien s'amuser quand on est jeune, répondait-il aux reproches du professeur, je te paierai tout cela en gros, plus tard. »

Trop tard !

Maintenant, l'échéance était passée, la Mort avait fermé le guichet, et il restait débiteur insolvable de celui qui n'était plus là pour lui donner quittance.

Ah ! si on savait !...

Hélas ! en dépit du vers du poète, on escompte toujours l'avenir, le lendemain réparateur et :

...Demain, c'est le tombeau !

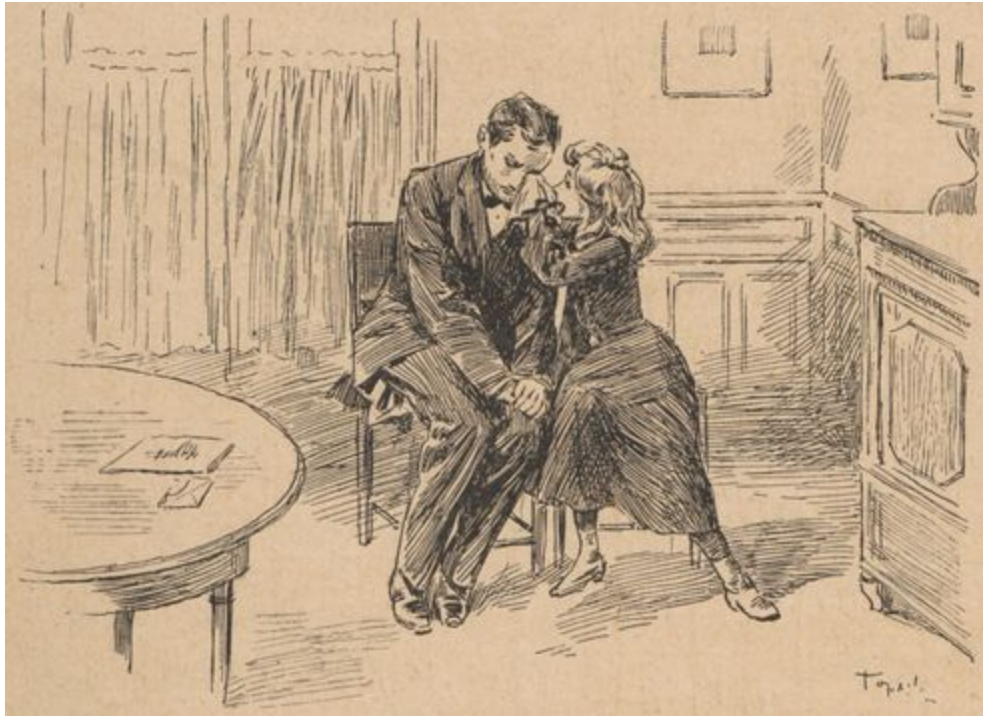
« Oh ! ma petite ! ma petite ! toi, tu ne leur as jamais fait de peine ! » sanglotait-il en embrassant éperdument la fillette que l'on avait poussée dans ses bras.

« Pleure pas, Hubert, pleure pas ! » répétait-elle tout en larmes, elle-même, lui essuyant les yeux avec son mouchoir liseré de deuil.

Enfin ! s'il n'avait pas été bon fils, il serait au moins bon frère, et les chers disparus seraient contents de leur grand ! Il se promettait de les remplacer près de l'orpheline, de se consacrer tout à elle, en tuteur modèle, de lui donner une éducation brillante, de l'établir richement, etc.

M. Angel, ancien avoué, plein de sens, d'expérience et d'autorité, écoutait ces divagations d'un air indulgent, mais légèrement sceptique, et Hubert développant un programme digne d'une petite princesse :

Elle lui essuyait les yeux avec son mouchoir.



« C'est fort bien, mon jeune ami, observa-t-il d'un ton posé, et j'applaudis à vos généreuses intentions, mais avec quoi les réaliser ?

— Ne sommes-nous pas héritiers de nos pauvres parents ? demanda-t-il, étonné.

— Sans doute, mais savez-vous à combien se monte leur héritage ?

— Non, monsieur.

— Je vais donc vous l'apprendre. »

En quelques mots nets et précis, il le mit au courant de la situation : M. Dorigny n'avait pas de fortune personnelle ; celle de sa femme avait été engloutie presque totalement dans un krach financier ; il ne laissait donc que des économies réalisées sur son modeste traitement et ses répétitions, heureusement assez lucratives, et un chalet au Crotoy où il allait passer ses vacances en famille. De plus, il lui manquait encore un an pour avoir droit à la retraite, ses enfants n'avaient donc rien à attendre de ce côté et, tout compte fait, ils se trouvaient à la tête d'une soixantaine de mille francs (à peu près ce que vous avez coûté jusqu'ici à votre père, mon jeune ami !), qui, divisés en deux, leur assurerait à peine de quoi ne pas mourir de faim.

Hubert fut atterré par cette révélation, non pour lui, — il était fort désintéressé et ignorait la valeur de l'argent, — mais pour « sa petite ».

Sans connaître la position de ses parents, il leur croyait une large aisance : leur vie simple, mais confortable, l'éducation qu'il avait reçue ; la pension pourvoyant généreusement à ses besoins et à ses plaisirs d'étudiant ; ses dettes payées sans autres difficultés ; tout cela lui donnait l'agréable illusion d'un avenir assuré où le travail lui apparaissait comme un devoir social, une question de dignité, beaucoup plus qu'une nécessité pratique.

Il savait vaguement que sa mère, plus riche que son père, l'avait épousé pour son mérite, qu'elle avait fait de nombreux héritages, rassemblant dans ses mains la fortune de toute sa famille, et que le professeur eût pu démissionner depuis longtemps, sans la conscience de remplir une sorte de sacerdoce intellectuel en formant l'esprit des jeunes générations.

Aussi, écoutait-il d'une oreille distraite les sermons paternels sur l'obligation de gagner sa vie et de se créer une position, et avait-il fait son droit en fils de famille, qui n'aurait jamais besoin de s'en servir.

Devant la réalité brutale, il comprenait aujourd'hui la gravité de ses torts et se désolait en songeant à la chère mignonne, condamnée à une existence médiocre, à un avenir précaire....

« En tout cas, monsieur, déclara-t-il avec chaleur, l'héritage, si mince soit-il, appartient à ma sœur, je n'en veux pas distraire un centime. Vous le remarquiez judicieusement tout à l'heure, c'est à peine ce que j'ai coûté jusqu'ici à mon père : donc c'est la part de Jeanne, je n'y ai aucun droit....

M. Angel écoutait ses divagations.



— Cette idée vous fait honneur, mon cher enfant, mais comment vivrez-vous ?

— Oh ! moi, peu importe ! pourvu que ma petite ne manque de rien.

— Il est certain qu'avec le revenu de cette somme, on pourrait la mettre dans une bonne pension et lui assurer une éducation convenable jusqu'à l'âge de l'établir,... mais vous ?

— Moi, je suis un homme, je travaillerai.

— A quoi ? »

Il se tut, un peu embarrassé.

Il y a comme cela des mots héroïques, superbes... au théâtre ; le rideau tombe et esquivé les explications. Mais, dans la vie réelle, on n'a pas cette ressource, et après quelque fière déclaration de ce genre, les terribles : « Comment ? A quoi ? Pourquoi ? » sortent de la coulisse et vous coupent vos effets.

« Voyons, mon ami, vous savez que j'étais celui de votre père ; c'est donc l'intérêt et non la curiosité qui me guide. Confiez-moi vos intentions, vos aptitudes, et si je peux vous aider....

— C'est que, je ne sais trop moi-même....

— Voulez-vous me permettre quelques questions ?

— Bien volontiers.

— Vous avez fait votre droit ?

— Je l'ai commencé....

— Vous n'en êtes pas au doctorat, mais à la licence ?

— Non plus.

— Vous êtes bachelier, au moins ?

— Oh ! oui.

— C'est quelque chose, mais c'est peu pour une carrière libérale.... Le commerce ou l'industrie vous conviendrait-il ?

— Faute de mieux.

— Vous avez passé quelque temps à l'étranger ?

— Oui, monsieur.

— Vous savez l'anglais ?

— Pas très bien.

— L'allemand ?

— Oh ! très mal.

— La tenue des livres ?

— Pas du tout.

— Ce ne sera pas facile de vous caser ! Pourtant vous devez avoir quelques petits talents ? Vous avez eu des succès scolaires ?... des prix ?

— De gymnastique, d'escrime, d'équitation ! Ce serait peut-être apprécié dans un cirque, un manège, une salle d'armes !... ailleurs, c'est une piètre recommandation.

— Diable ! Voyez-vous quelque autre branche ?

— Je vois, monsieur, que je ne suis bon à rien, dit amèrement le jeune homme humilié. J'ai gâché mon temps, l'argent de mon père et, malgré ma bonne volonté, je ne puis rattraper ni l'un, ni l'autre. Pourtant, je ne veux pas vivre aux crochets de ma sœur, quand ce serait à moi de la soutenir ; et si je ne puis trouver moyen de me suffire, fût-ce au prix des plus durs labeurs, je rengagerai.

— Vous ne le pouvez plus, vous n'êtes même pas sous-officier...

— Il ne me reste donc que la Légion étrangère, dit le pauvre garçon accablé.

— Bon ! il serait toujours temps d'en venir là ! Ne jetons pas le manche après la cognée ; la situation n'est pas gaie, évidemment ; mais elle n'est pas désespérée ; il doit y avoir quelque ressource,... je vais y réfléchir, nous en recauserons : la nuit porte conseil. »

Elle porte surtout aux idées noires et c'est un triste oreiller qu'une conscience bourrelée ; le pauvre Hubert en fit la cruelle expérience et chercha vainement le repos dans son lit plus doux cependant que le « pieu » de la caserne. Mais, hélas ! l'insouciance avait déserté ses rideaux et, de longtemps, il ne devait plus retrouver le sommeil, peuplé de rêves d'or, de son enfance et de sa jeunesse !

M. Angel venait de reprendre l'étude de son père, avoué à Abbeville, lorsque Pierre Dorigny, frais émoulu de l'École normale, fut nommé à la chaire d'histoire du collège. Rapprochés par un goût commun pour les lettres et les arts, et aussi par les souvenirs de l'existence parisienne à laquelle ils venaient seulement de dire adieu, ils s'étaient liés d'une étroite amitié doublée d'une sincère estime qui avait résisté au temps, à la séparation, à l'éloignement, lorsque le jeune professeur, montant en grade, fut nommé successivement à Saint-Quentin, Versailles, Paris, tandis que l'officier ministériel demeurait confiné dans sa province. Ils se voyaient rarement, retenus par leurs mutuelles occupations, mais ils échangeaient une correspondance régulière entretenant l'unisson des idées, des sentiments et, lorsque les circonstances le permettaient, ils se retrouvaient avec un nouveau plaisir, comme s'ils s'étaient quittés la veille.

M. Angel avait décidé le professeur à acheter un chalet au Crotoy pour y passer ses vacances : on y avait pendu la crémaillère l'année précédente ; de son côté, M. Dorigny pressait son ami de vendre sa charge pour venir se fixer dans son voisinage et jouir ensemble des charmes de l'intimité et des plaisirs de la capitale. Ces plaisirs, purement intellectuels, consistaient surtout, pour ces deux hommes graves, dans la musique, dont ils étaient également fanatiques bien que de façon différente. Chose assez bizarre, tandis que le Parisien était demeuré fidèle aux anciens : Boïeldieu, Auber, Donizetti, Halévy, Adam et Mozart, son dieu ! le provincial ne jurait que par les modernes, Wagner en tête et, bien que d'humeur sédentaire, il avait fait plusieurs fois le voyage de Beyreuth avant que l'auteur de Parsifal fût acclimaté parmi nous. Et c'étaient des discussions à perte de vue, rappelant la querelle des Gluckistes et des Piccinistes, mais avec moins d'acrimonie. Un seul nom réussissait à les mettre d'accord, celui de Lansen, dont ils avaient été les premiers à reconnaître la vocation, alors qu'il faisait sa rhétorique au collège d'Abbeville, et ses opéras étaient l'unique terrain où ils se rencontraient pour applaudir aussi chaleureusement.

« C'est digne de Mozart ! disait l'un.

— C'est digne de Wagner ! » affirmait l'autre.

Peut-être, si, le jour de la catastrophe, l'Opéra-Comique eût donné du Lansen au lieu de l'Ambroise Thomas, eût-on compté une victime de plus !

En effet, cédant aux instances de son ami et à son propre désir, le mélomane wagnérien, qui trouvait décidément Abbeville trop loin de la rue Auber, de la salle Favart et des concerts Colonne, avait renoncé à ses panonceaux et s'était installé dans un paisible entresol de la rue Godot-de-Mauroy.

Hélas ! les projets des hommes ressemblent aux bulles de savon qui crèvent dès qu'on les effleure.

A peine avait-il réalisé son rêve que l'Opéra-Comique brûlait et que son ami y trouvait la mort !...



IV

LES VOLONTÉS DE JEANNETTE

HUBERT connaissait personnellement assez peu M. Angel, mais il savait la grande confiance que lui témoignait son père ; aussi, malgré ses velléités d'indépendance et une certaine dose de présomption inhérente à la vingtième année, était-il disposé à écouter ses avis. Leur court entretien, en lui enlevant quelques illusions, lui en avait fait encore mieux comprendre la nécessité et lui, qui, la veille, eût rejeté la moindre tutelle, regrettait maintenant que son âge lui en conférât, au contraire, les charges. Peut-être même la discipline du régiment lui eût-elle semblé moins lourde que cette écrasante responsabilité et eût-il préféré l'obéissance passive à ces cruels débats intérieurs où la voix de sa conscience parlait plus haut que son caporal. Livré à lui-même, à ses pensées assez peu consolantes, il put mesurer sa faiblesse, son inexpérience ! A vingt-trois ans, il était forcé de se l'avouer à sa honte, il était aussi ignorant de la vie sérieuse que la pauvrete, cachant sa tête frisée sur son épaule, dont il était le seul refuge, le seul protecteur ! Piètre refuge ! médiocre protection ! Certes, il ne trouvait pas le doux fardeau trop pesant, mais il rougissait de ses bras débiles !

S'il avait mieux employé son temps, il serait au moins avocat ; s'il avait mieux profité de ses voyages, il saurait l'anglais, l'allemand ; s'il avait seulement décroché les galons de sergent, il pourrait rengager, concourir pour Saint-Maixent, arriver officier.

Mais non, rien !

Au Quartier latin, il avait plus fréquenté les brasseries que les cours ; à l'étranger, il avait vécu en fils de famille, courant les aventures et négligeant le bureau ; au régiment, il avait esquivé la théorie et le peloton d'instruction des élèves-caporaux.

A quoi bon !

Il ne serait plus si dédaigneux aujourd'hui.

Ruminant cent projets plus impraticables les uns que les autres, regrettant sa folle conduite, déplorant son incapacité, le remords s'ajoutait à son chagrin, herbe amère, mais salubre, qu'il put mâcher et remâcher à loisir

pendant ces heures douloureuses d'isolement, d'impuissance, de tristesse, plus profitables qu'un long sermon.

Ah ! s'il avait su !...

Dans la tristesse de l'appartement trop vaste, seul avec la mignonne, dont le doux sourire et les innocentes caresses lui semblaient le plus cruel reproche, il avait des moments de découragement, de défaillance contre lesquels il s'efforçait vainement de réagir.

La nuit, chassé de son lit par l'insomnie, il se réfugiait dans le cabinet de son père et là, devant son fauteuil, son bureau, sa lampe qui avait tant de fois éclairé ses veillées laborieuses, il avait des crises de désespoir et bégayait comme un petit enfant :

« Pardon ! pardon ! »

En présence du juge inflexible que chacun porte en soi, il n'osait même plus invoquer les circonstances atténuantes et se condamnait plus rigoureusement que l'ombre paternelle, toujours indulgente, qui, invisible, sinon insensible, eût voulu sécher les larmes de son « grand ».

Il devait sortir de cette épreuve l'esprit mûri, l'âme trempée pour le bon combat et il se jura de racheter le passé, non par des résolutions héroïques et un peu théâtrales, mais simplement, dignement, par son courage, ses efforts, sa persévérance.

L'ancien avoué, qui, avec une profonde expérience des hommes, s'était abstenu d'intervenir trop vite, le retrouva dans ces excellentes dispositions dont il le félicita chaleureusement.

« Voyez-vous, mon jeune ami, l'important n'est pas de se déclarer prêt à tout, mais de ne bouter devant rien, quoiqu'il en coûte. Tel proteste qu'il balayerait les rues et décline dédaigneusement un emploi de saute-ruisseau. A votre âge, toutes les ambitions sont légitimes et le but n'est jamais trop haut ni trop loin, quand on a des bras, des jambes et du coeur. Seulement, il faut faire comme les anciens compagnons du Tour de France et gagner sa vie en route par son travail. Avez-vous réfléchi au choix d'une carrière ?

Il avait des crises de désespoir.



— Cela me serait-il permis ?

— Sans doute. Aucune porte n'est encore fermée devant vous, à condition de ne pas flâner sur le seuil.

— Oh ! quant à ça, c'est bien fini !

— Bon ! alors préféreriez-vous une carrière libérale ou autre ? Répondez franchement.

— Si j'en avais la possibilité, je souhaiterais certainement réaliser les intentions de mon père et continuer mon droit en vue du professorat, mais ne serait-ce pas trop présumer de mes forces ?

— Ce qu'on veut, on le peut, jeune homme ; le voulez-vous sérieusement ? tout est là.

— Avec votre approbation, oui, monsieur.

— Bien ! ça suffit. Un an pour la licence, deux pour le doctorat, deux pour l'agrégation ; vous pouvez être professeur avant trente ans avec de l'énergie et de la persévérance.

— J'en aurai....

— Avisons donc maintenant aux voies et moyens. Votre capital....

— Celui de ma sœur.

— Écoutez, mon cher enfant, j'apprécie votre délicatesse, mais il serait puéril, par un scrupule exagéré, de paralyser votre avenir dont dépend celui de votre sœur. Mettons que c'est un emprunt que vous contractez ; à vous de le faire fructifier par un labeur soutenu, afin de payer, un jour, largement votre dette.

— Mais Jeanne ?

— J'ai trouvé pour elle une pension très convenable à Bourg-la-Reine qui ne reviendra pas à plus de quinze cents francs. Votre revenu actuel dépassant ce chiffre, vous pourrez facilement prélever une dizaine de mille francs pour achever vos études. Dame ! vous ne roulerez pas sur l'or, et le chapitre « menus plaisirs » devra être rayé du programme.

— C'est déjà fait, monsieur.

— Alors vous n'avez pas d'objections ?

— Une seule. Je consens à devenir le débiteur de ma sœur, puisque vous estimez que refuser serait fierté mal placée.

— Entêtement absurde.

— Soit, je m'incline ; seulement je suis sûr de mon courage, de ma volonté, moins de mes forces. Je puis tomber malade, je puis mourir avant d'arriver au but et je ne veux pas mourir insolvable.

— Alors ?

— Alors, monsieur, ne pourrais-je contracter, au profit de la chère mignonne, une assurance dont je prélèverais la prime sur mes modestes ressources et qui la couvrirait, le cas échéant.

— Parfaitement, approuva M. Angel, cette idée fait honneur à votre jugement et à votre cœur ; je ferai le nécessaire à cet égard.

— Merci encore.

— Tout est donc réglé et convenu. Jeanne pourra entrer, la semaine prochaine, au pensionnat en question, où elle trouvera les soins que réclame son jeune âge ; vous vous installerez de votre côté près de l'École ; il ne restera qu'à liquider cet appartement et le mobilier que vous ne pourrez emporter. »

Hubert soupira.

Assez indifférent à cet égard, il plaisantait volontiers l'attachement de ses parents pour les meubles démodés, mais vieillis avec eux :

« Pas « modern style », ton salon, maman. »

Mais depuis qu'ils n'étaient plus là, que les grands fauteuils étaient vides, que les chers visages ne se reflétaient plus dans les glaces dorées, que le

piano restait muet, les rayons de la bibliothèque intacts, il lui semblait qu'un peu de leur âme était passée dans toutes ces choses familières et, à la pensée de les voir disperser sous le marteau brutal du commissaire-priseur, son cœur se serra douloureusement.

Hélas ! ce ne serait pas le plus cruel sacrifice.

Et, comme Jeanne montrait son minois rose si touchant sur les vêtements noirs, il la saisit dans ses bras avec une sorte d'empoiement et, l'embrassant tendrement, bien tendrement, il murmura les yeux humides :

« Va ! ma petite ! Je te referai un nid bien doux.... »

Tout était arrangé, décidé, conclu, lorsque surgit un obstacle imprévu.

La tierce partie, que l'on avait omis de consulter, plus intéressée que personne dans la question, manifesta tout à coup une violente opposition et, au retour d'une visite au pensionnat dont elle n'avait vu cependant que les beaux côtés : riants jardins, blancs dortoirs, récréation animée, maîtresses souriantes, elle déclara tout net, à son jeune tuteur consterné, qu'elle ne voulait pas le quitter, jamais ! jamais ! ! jamais ! ! !

Et comme ce dernier jamais ! ! ! se noyait dans un torrent de larmes, il n'eut pas le courage de se fâcher et, prenant la pauvre sur ses genoux, il commença par l'embrasser beaucoup, puis essaya de la raisonner un peu.

Mais les pleurs, séchés sous les baisers, se remirent à couler de plus belle, malgré toute la logique du pauvre bachelier.

« Allons, ma petite, sois gentille, essuie tes yeux, tu ne peux plus rester chez nous, puisque nous n'avons plus de chez nous. Moi aussi, ça me fait peine de m'en aller tout seul, de ne plus voir ta chère frimousse, de ne plus t'entendre gazouiller autour de moi ; mais il me faut travailler, comme tu dois le faire de ton côté.

— Je veux bien travailler, mais avec toi.

— Impossible, je n'aurai qu'une chambre où je serai très à l'étroit et où tu t'ennuierais, quand je ne serais pas là ! Tandis qu'à la pension tu auras de gentilles compagnes, de bonnes maîtresses, de grands jardins : tu t'amuseras beaucoup.

— J'aime mieux m'ennuyer avec toi. »

Les arguments les plus irrésistibles se heurtaient à l'obstination désespérée de la fillette, répétant à travers ses sanglots :

« Ne me quitte pas, mon grand, ne me quitte pas comme papa et maman, ou j'en mourrai aussi. »

Pelotonnée dans ses bras, sa jolie tête ébouriffée appuyée bien fort contre sa poitrine, ses menottes nouées autour de son cou, elle ne voulait pas le lâcher, tout son petit corps secoué d'un tremblement nerveux.

Il ne put la consoler ni la décider à manger ; sa nourrice ne fut pas plus heureuse : d'ailleurs, la pauvre femme, elle aussi, poussait de gros soupirs à l'idée de se séparer de sa mignonne, et, après l'avoir couchée, elle demeura longtemps assise au pied de son lit, la contemplant d'un air navré en répétant tout bas :

« Me prendre ma petite aussi ! c'est-y Dieu possible ! »

Jeanne s'endormit avec peine et quand, malgré sa résistance, le marchand de sable, ce grand ami des petits enfants, eut clos ses paupières rebelles, son agitation fébrile et la moue désolée gonflant ses lèvres roses, trahissaient les vilains cauchemars troublant encore son sommeil.

La nuit, elle s'éveilla en sursaut, criant et appelant son frère, qu'elle avait vu en rêve emporter par des hommes noirs.

Hubert, prévenu, accourut très inquiet et essaya vainement de la calmer ; elle avait les yeux brillants, le teint briqueté et se plaignait d'un grand mal de tête....

La méningite peut-être !

« Voyez-vous, monsieur, c'est trop petit pour souffrir, opinait la brave nourrice en se mouchant bruyamment ; elle a plus de peine qu'elle n'est grosse ; et m'est avis que, si elle entre dans votre pension, elle n'en sortira plus que les pieds en avant comme vos pauvres chers défunts. »

Le jeune homme était bouleversé, aussi lorsque, joignant ses petites mains, elle gémit suppliante : « Ne me renvoie pas, mon grand ; j'ai si mal ! » le cœur du pauvre garçon se brisa et, aussi faible qu'un enfant il répondit vaincu :

« Non, ma chérie, nous ne nous quitterons pas, je te le promets. »

Et elle se rendormit plus paisible.

Ce n'était qu'une fausse alerte ; mais les craintes évanouies, la promesse restait (elle n'avait garde de l'oublier !), et c'était un axiome dans la famille, où, pour les détails minuscules comme pour les plus importants, le professeur tenait au respect de la parole donnée : « Chose promise, chose due ».

C'était pourtant promesse téméraire, s'il en fut ! Hubert ne se le dissimulait pas et M. Angel manifesta hautement sa désapprobation.

« C'est le monde renversé, mon jeune ami : si votre pupille commence à dire : Je veux, sans que vous sachiez répondre : Je ne veux pas, nous ne sommes pas au bout. Il est nécessaire de montrer votre autorité, ne serait-ce que pour prouver que vous en avez une et ne sauriez céder à une fantaisie déraisonnable.

Le trop faible mentor baissa la tête sous la mercuriale méritée ; mais, tout en reconnaissant la sagesse du conseil et du conseiller, il essaya timidement de plaider les circonstances atténuantes :

Sans doute, il fallait réprimer un caprice, si ce n'était qu'un caprice, mais peut-être y avait-il là une répercussion physique et morale du choc trop rude ébranlant ce frêle organisme.

Jeanne était délicate, nerveuse, d'une sensibilité au-dessus de son âge ; le double deuil qui l'avait si brusquement frappée avait encore développé chez elle les forces affectives, elle se cramponnait à son frère, le seul parent qui lui restât, avec une sorte de détresse. Fallait-il la repousser brutalement ? trancher dans le vif de la plaie saignante, et lui imposer, sans ménagement, une nouvelle séparation qu'elle ne pourrait peut-être pas supporter ? Élevée, couvée, choyée par son père et sa mère, blottie, bien au chaud, entre leurs deux cœurs, c'était une plante fragile, ignorante des intempéries, et qui, transportée hâtivement loin de la tiède atmosphère du foyer, s'étiolerait aux premiers frimas.

On voit qu'Hubert plaidait le pour et le contre, comme un véritable avocat.

« Mais avez-vous réfléchi à toutes les difficultés ? demanda l'ancien avoué, ébranlé.

— Mon Dieu, monsieur, elles ne sont pas insurmontables. D'ailleurs ce serait une mesure provisoire, le temps de laisser la pauvre petite se remettre un peu de la terrible secousse. Elle est encore si jeune, ses études n'en souffriraient pas.

— Mais les vôtres ?

— Encore moins. Sa présence ne m'empêchera pas de suivre les cours et me donnera du cœur au travail.

— Hum ! c'est une grosse complication. D'abord vous ne pourrez vous contenter d'une chambre d'étudiant, il vous faudra toute une installation.

— Ne pourrais-je louer un appartement modeste que je meublerais avec une partie de ce mobilier ? Ça ne me reviendrait pas plus cher qu'une chambre garnie, au contraire.

— Il vous faudrait une servante sûre ?

Hubert accourut.



— La nourrice de Jeanne, qui l'a élevée jusqu'ici, s'offre à demeurer près d'elle pour la moitié de ses gages en faisant ménage et cuisine.

— C'est fort beau ! mais enfin croyez-vous pouvoir équilibrer votre budget ?

— Je l'espère, monsieur ; vous comptiez quinze cents francs pour ma sœur, quinze cents francs pour moi : ça fait trois mille. Combien de ménages d'employés et de professeurs vivent avec ce chiffre et même moins.

— Très bien, mon jeune ami. Maintenant avez-vous bien réfléchi à la responsabilité que vous assumez,... peut-être un peu à la légère ? La présence continue de cette fillette sera un grand embarras pour vous.

— S'il le fallait, je me priverais même du nécessaire.

— Et du superflu ? A votre âge, c'est souvent ce dont on se prive le moins facilement. Il vous faudra renoncer aux plaisirs de la vie d'étudiant, aux joyeux compagnons, aux folles parties, au bal, au café, ne recevoir que des gens sérieux, bref ! vivre un peu en Chartreux....

— Je suis revenu de tout cela, monsieur ; le malheur qui m'a frappé m'a mûri de dix ans et je ne désire qu'une chose : élever aussi bien ma petite que l'auraient fait mes pauvres parents.

— Alors, mon jeune ami, je n'ai plus rien à objecter. J'aime les résolutions viriles. « A Dieu vat ! » comme disent les marins, et puisse la mignonne que vous prenez dans votre barque, la préserver des avaries et des naufrages !



V

UN MÉNAGE D'ÉTUDIANT

CE fut un singulier ménage qui s'installa, un beau jour, dans une vieille maison de la rue de l'Estrapade, et la concierge, Mme Gobiche (prière de ne pas prononcer Godiche, comme les galopins du quartier, sous peine de faire connaissance avec son balai), qui en avait cependant vu de toutes les couleurs, depuis soixante ans passés qu'elle était née dans la loge paternelle, déclarait n'avoir jamais rencontré étudiant semblable.

Ce qui distingue généralement l'étudiant des autres bipèdes, ce n'est pas d'étudier (question secondaire pour nombre d'entre eux), c'est la tenue, le langage, les mœurs légèrement débraillées. Il arbore des théories et des costumes également fantaisistes propres à le distinguer des bourgeois pour lesquels il affecte le plus profond mépris, en attendant de s'embourgeoiser lui-même ; il se livre à des facéties variées, telles que décrocher les enseignes, casser les assiettes, dévisser les bancs, etc. ; vénérables traditions remontant aux « escholiers » du vieux temps, que se transmettent religieusement les étudiants modernes, qui plus tard, graves notaires, savants professeurs, austères magistrats, députés, ministres, s'en gaudissent encore, en évoquant le « gai pays latin ».

Quelques années auparavant, c'était ainsi qu'Hubert lui-même avait compris la vie d'étudiant, formant avec ses amis Hussac et Mardoche un trio célèbre dans les annales de la Rive gauche ; mais le feu, qui avait dévoré tant de précieuses existences, avait aussi purifié son âme, et Mme Gobiche, dont l'expérience redoutait quelque peu la turbulente jeunesse des écoles, n'eut pas à se repentir de l'avoir accepté pour locataire.

« C'est tranquille, rangé ! une vraie demoiselle ! disait-elle à l'épicière du coin, sa confidente ordinaire ; et un vrai papa pour sa petite sœur. »

Double appellation qui se contredisait bien un peu, mais la digne concierge n'avait pas pioché la logique.

Les deux orphelins occupaient un modeste appartement au cinquième à l'angle de la rue d'Ulm et pouvaient apercevoir du balcon, dominant tout Paris, la grille de l'École normale, où leur père avait passé trois ans de sa

vie. C'était un peu haut, mais ils avaient de bonnes jambes et Jeanne respirait un air pur, ce qui, joint au Luxembourg tout proche, entretenait ses fraîches couleurs.

Ils avaient deux chambres et une salle à manger-salon-bibliothèque où l'on avait rassemblé les plus chères reliques du logis familial. Ça ressemblait bien un peu à un capharnaüm, mais pour eux c'était un sanctuaire où tout leur parlait des absents. Le bureau du père, ses livres, son fauteuil, sa lampe, tout rappelait au fils le devoir à remplir, la dette à payer ; — le piano de Mme Dorigny, sa table à ouvrage, dont le tiroir renfermait encore une broderie commencée, tous ces objets, sur lesquels semblaient voltiger les doigts maternels, devaient aussi entretenir dans le cœur de la fillette grandissante le souvenir de celle qui n'était plus et lui inspirer le désir de lui ressembler.

Grâce à une excellente combinaison de M. Angel, le reste du mobilier avait pu être conservé et casé dans le chalet du Crotoy, dont la location pour la saison balnéaire ajouterait un certain appoint au revenu des orphelins. Sans doute, il était pénible de penser que des mains étrangères profaneraient ces choses vénérées, mais c'était encore moins cruel que de les voir disperser au vent des enchères.

Tout à la pensée de ses fautes à effacer, de son but à atteindre, Hubert prenait son rôle fort au sérieux ; il ne manquait pas un cours et partageait son temps entre l'École et une étude d'avoué où M. Angel lui avait procuré une place de troisième clerc dont la faible rémunération formait son argent de poche, employé en grande partie pour la fillette.

Parfois, cependant, à la vue de quelque bruyant monôme descendant la rue Soufflot, de quelque bande joyeuse allant prendre le train pour Meudon, Viroflay, Chaville, des bouffées de jeunesse lui montaient au cerveau et il étouffait un gros soupir. Mais bien vite il chassait la tentation, et, pour se consoler, emmenait la petite dîner sur l'herbe, dans quelque endroit paisible, avec la bonne Noun portant les provisions dans un grand panier....

Noun portait les provisions dans un grand panier.



C'étaient là ses parties fines !

« Noun » (diminutif de Nounou), qui avait fini par oublier son autre nom, était une honnête Bretonne, courageuse, dévouée, fidèle comme un chien, mais peut-être moins intelligente. Pendant sa « nourriture », elle avait perdu, coup sur coup, son homme et son petit, demeurés au pays, et, dans son chagrin, elle n'avait plus voulu y retourner, demandant en grâce qu'on lui permît de demeurer toujours auprès de sa nourrissonne, à laquelle elle s'était encore plus étroitement attachée, en raison de son double deuil.

M. et Mme Dorigny y avaient consenti, bien qu'elle ne fût pas très dégourdie, et elle était passée bonne d'enfant, jusqu' au jour où, sans hésiter, à l'encontre des grévistes ordinaires, elle avait réclamé une augmentation de travail et une diminution de salaire, pour ne pas quitter ses jeunes maîtres dans le malheur, s'élevant ainsi d'elle-même au rang de bonne à tout faire.

Malheureusement ses capacités n'étaient pas à la hauteur de sa bonne volonté. Tant qu'il s'agissait du service de « Mademoiselle », il n'y avait trop rien à dire ; impossible de rencontrer surveillance plus vigilante, soins plus attentifs, affection plus patiente ; mais pour le ménage, les provisions, la cuisine, ça laissait fort à désirer.

L'hygiène et la propreté ne sont pas vertus bretonnes ; balais et plumeaux lui semblaient ustensiles plus encombrants qu'utiles et, dans ses mains inexpérimentées, devenaient armes dangereuses pour la vaisselle, les faïences, les lampes ou les pendules avec lesquelles il y avait souvent de fâcheuses rencontres.

Pour les achats, c'était une autre affaire : crainte de payer trop cher. Noun querellait les marchands jusque sur le poids du papier, prétendant que l'on devrait peser la viande et le sucre à même les balances !...

« Tout ça ce sont des voleries », protestait-elle indignée.

Mais où la pauvre femme était vraiment à plaindre c'était devant ses fourneaux. Ses notions culinaires se bornaient aux galettes de sarrasin et pommes de terre sous la cendre, mets peu usités à Paris ; un simple bifteck, un œuf à la coque, un vulgaire pot-au-feu étaient pour elle problèmes ardues et compliqués. Sa sauvagerie l'empêchait de demander conseil aux autres domestiques qui la tenaient pour fière et ricanaient sur son passage ; elle était à couteaux tirés avec la concierge, cette dernière s'étant permis quelques observations sur les odeurs variées : lait répandu, rôti brûlé, graisse renversée, qui s'élevaient continuellement du laboratoire enfumé de l'apprenti cordon-bleu ; quant aux fournisseurs, ils se moquaient de sa mine ahurie et elle-même éprouvait à leur endroit une méfiance enracinée.

Hubert lui lisait la Cuisinière bourgeoise.



En désespoir de cause, Hubert avait acheté la Cuisinière bourgeoise, mais Noun savait à peine épeler et rien n'était plus drôle que le jeune étudiant

quittant Portalis et Cujas, pour lui lire à haute voix l'art d'accommoder les restes !

Hélas ! tout cela entraît par une oreille, sortait par l'autre, mettant encore plus de désordre dans la cervelle de l'ignorante Bretonne ; mais lorsqu'elle emportait quelque plat immangeable, elle avait l'air si malheureux que l'on ne trouvait pas le courage de la gronder.

D'ailleurs, quand on est jeune, le bon appétit supplée à la bonne chère.

Cependant ce petit ménage ne marchait pas trop mal, chacun y mettant volontiers du sien, à commencer par Mlle Jeanne.

Fine mouche, malgré son jeune âge, elle avait parfaitement compris que, jusqu'à nouvel ordre, elle était seulement tolérée et qu'à moins de faire preuve d'une sagesse exemplaire, les grilles menaçantes du pensionnat se refermeraient sur elle.

Cette perspective, mieux que remontrances et punitions, avait modifié sensiblement déjà son caractère assez volontaire et indiscipliné. Lorsqu'on lui commandait quelque chose, elle ne secouait plus négativement sa tête mutine, comme une vieille au chef branlant ; elle ne disait plus à tout propos et hors de propos : « Je veux » et « Je ne veux pas » ; enfin, elle s'abstenait de pousser des cris aigus ou de trépigner dans l'escalier, à la moindre contrariété, comme elle le faisait jadis ; le concierge « modern style » de la rue d'Isly lui inspirant moins de respect que Mme Gobiche et son balai.

Elle n'y perdait rien, au contraire, et avait pu constater, dans maintes occasions, combien le conditionnel est préférable à l'impératif, le sourire aux larmes et la gentillesse à la bouderie.

Aussi, lorsqu'elle demandait câline : « Voudrais-tu, dis, mon grand ? » il était bien rare qu'Hubert opposât son veto.

Pourtant, il comprenait fort bien le sérieux de son rôle et la grave responsabilité qu'il avait assumée. Il devait veiller sur la santé physique et morale, former le cœur et l'esprit de « sa petite », redresser ses défauts comme un bon tuteur, et ce n'est pas toujours facile, lorsque l'on est soi-même à peine hors de tutelle.

Et puis, l'autorité ne s'acquiert pas en un jour ; la respectabilité pousse moins vite que les moustaches et Hubert n'en était encore qu'aux poils follets ; il ne pouvait donc prétendre à la considération d'une barbe grise.

Au reste, sous peine de passer pour un étourneau, il ne pouvait se dérober au premier obstacle ; malheureusement son parcours en était hérissé et, s'il

y a quelque élégance à franchir une haie, en brillant cavalier, il est aussi humiliant que désagréable de buter à chaque pas dans de nouvelles taupinières.

Vaincre sa mollesse, s'arracher à la douceur du far niente pour se rendre de bon matin à son Étude, copier force minutes, piocher son Code, se plonger dans le Droit romain, ce n'était rien. L'effort viril porte avec lui sa récompense et, sa tâche achevée, si monotone fût-elle, le jeune étudiant éprouvait une fierté légitime, il lui semblait entendre le « Bien, mon grand ! » trop rarement mérité jadis.

Éviter les lieux de plaisir, les joyeux camarades de son âge, passer sans détourner la tête devant les cafés d'Harcourt et de la « Jeune France », où il était connu comme le loup blanc, c'était bien ! Résister à la tentation, cela hausse le cœur, vous grandit dans votre propre estime ; notre héros n'était pas loin de se considérer comme un émule de saint Antoine ; et la chère maman, que ses précoces déportements avaient souvent fait pleurer, devait lui sourire de Là-haut.

Non, ce qui lui coûtait bien davantage et le rebutait quelque peu, c'était l'administration intérieure, les menus détails du ménage dans lesquels il s'empêtrait à tous moments et qui lui causaient de légères impatiences.

Passe pour l'économie politique, mais l'économie domestique !... Comme son ex-ami Hussac et d'autres réformateurs en herbes, équilibrant le budget de la France entre deux bocks, si on lui eût confié un mandat législatif, il n'eût peut-être pas hésité devant les difficultés de la tâche ; mais un simple budget de famille l'embarrassait bien davantage ; d'autant que M. Angel, non sans quelque malice, le laissait se débrouiller tout seul et suer sang et eau pour mettre d'accord les recettes et les dépenses.

Jadis, c'était moins compliqué ; un seul chapitre : « Menus plaisirs », et si sa mensualité était un peu trop écornée aux environs du 15, un discret appel à la bourse maternelle permettait d'attendre le 30 sans de trop cruelles privations.

Aujourd'hui, il n'en était pas de même ; il tenait à honneur de ne demander aucune avance, et, avec une somme relativement modeste, il lui fallait faire face au loyer, service, blanchissage, éclairage, chauffage, entretien, nourriture, etc. !

Il avait beau s'appliquer à une division méthodique, à une économie rigoureuse, il était souvent contraint à ces virements de fonds si sévèrement reprochés à nos ministres.

C'est étonnant ce que coûte le charbon, le pain, la viande... et les chaussures, donc ! les petits pieds de Jeannette en usaient plus que les siens ! et il avait beau simplifier sa garde-robe personnelle, réduire le tiroir aux cravates (son principal luxe), il voulait que la fillette fût toujours irréprochable.

Ce n'était pas très commode et lorsqu'il courait les magasins à cet effet, il était parfois bien embarrassé ! Aristote a écrit le chapitre des chapeaux, non des robes, et dame !

Ah ! l'on s'improvise encore moins facilement maman que papa.

Heureusement, Noun était un modèle de probité et l'anse du panier ignorait la gymnastique traditionnelle ; mais, en dépit de son âpre marchandage, elle dépensait plus qu'une domestique experte à tirer parti de tout sans gâcher.

En couture ses talents se bornaient à ravauder bas et chaussettes, c'était peu, bien que ce ne fût pas positivement une sinécure. Quant aux boutons, tant qu'il en restait un à une chemise, elle s'abstenait de remettre les autres, prodigalité inutile à ses yeux, et Jeanne était souvent habillée avec des épingles, au vif mécontentement de son tuteur. Il ne confiait pas ses tribulations à l'ancien avoué qui eût certainement reparlé du pensionnat et, malgré les soucis qu'elle lui causait, le grand frère s'attachait tous les jours davantage à sa petite !

D'ailleurs ces déboires avaient un bon côté : bon gré, mal gré, l'insouciant prodigue apprenait le prix de l'argent, la nécessité de l'ordre, de la conduite ; quant à la fillette étourdie et joueuse, elle s'apercevait déjà que la vie ne consiste pas uniquement à s'amuser et que chacun doit payer de sa personne....

C'était la mirifique découverte ! impossible de mieux prouver que l'on atteignait l'âge de raison.



VI

LES LOCATAIRES DU CINQUIÈME

LA maison de la rue de l'Estrapade comprenait trois appartements par étage : les Dorigny occupaient celui du milieu ; à droite habitait une étudiante en médecine, miss Bell, qui partait chaque matin à son hôpital ; à gauche, un professeur dont le nom s'étalait sur une carte fixée à la porte par quatre punaises :

CAMILLE ROUYAN
TENUE DE LIVRES,
LEÇONS DE VIOLON, PIANO, DESSIN, FRANÇAIS,
ANGLAIS

Hubert n'en savait pas plus long sur ses voisins à peine entrevus au hasard d'une rencontre dans l'escalier ou dans la rue. Miss Bell était une Américaine d'un âge imprécis entre vingt-cinq et trente-cinq, grande, mince, anguleuse, avec un binocle sur le nez, un front autoritaire sous les cheveux coupés courts, une parole brève, un geste rare, un abord froid. Sans être jolie, elle avait les traits réguliers et, à défaut de séduction féminine, une certaine distinction ; ce qui lui manquait surtout, c'était le charme, la grâce, la souplesse, ces dons éminemment français — que nos jeunes Françaises négligent un peu trop et qui ont fait le succès de leurs aïeules, — que les Anglo-Saxonnes affectent de mépriser... comme le Renard de la Fable.

« On reconnaît une Française à la façon de s'agenouiller », disait un souverain allemand.

Miss Bell devait ignorer cette science, qui se perd comme la révérence. Au reste elle était de ces femmes que l'on ne saurait se figurer dans un moment d'abandon, fût-ce aux pieds du Créateur ; pas plus qu'en

déshabillé, fût-ce au saut du lit. Comme Minerve sortant tout armée du cerveau de Jupiter, elle avait dû naître tout équipée : complet tailleur et lorgnon, telle elle apparaissait aux heures les plus invraisemblables, et Mme Gobiche, qui appréciait cependant beaucoup une locataire aussi tranquille, déclarait avec conviction :

« Elle a dû avaler son parapluie ! »

Sa très petite fortune suffisait à ses goûts modestes, elle ne faisait pas de clientèle, préférant garder son indépendance pour se consacrer exclusivement à la science pure qui la passionnait, et, indifférente à tout le reste, elle semblait ignorer les douces jouissances des âmes simples : respirer une fleur, écouter un oiseau, caresser un enfant. Aussi Noun lui gardait-elle rancune de n'avoir jamais un regard, un sourire pour sa jeune maîtresse.

L'autre voisin n'était pas plus aimable : vieux, usé, las, les épaules voûtées, les yeux éteints, l'allure craintive et hésitante de chien battu, malgré sa barbiche militaire, il rasait les murs et détournait la tête pour ne pas répondre au salut d'Hubert, plein de déférence pour son âge et sa détresse visible.

A droite, les fenêtres étaient toujours closes, la sonnette silencieuse, le balcon désert, pas le moindre pot de fleurs, la moindre chanson, le moindre perroquet, chien ou chat, chers au cœur des vieilles filles. Rien de vivant, de vibrant, de bruyant dans ce logis de cénobite où la clarté crue du jour frappait les murs nus, le lit de fer étroit, les chaises de paille, la table de bois blanc encombrée de paperasses, de gros livres rébarbatifs, de revues scientifiques, de traités spéciaux.

Sur les rayons de la bibliothèque, pas un volume de poésie, d'histoire, ni romans, ni morale, ni fables, rien que la réalité brutale du scalpel, de la thérapeutique. Pas un tableau, pas une gravure évoquant la Religion ou l'Art, rien que des planches anatomiques, des bocalaux où flottaient dans l'alcool des débris humains, et un squelette grimaçant présidait cet intérieur peu séduisant où l'on n'eût jamais deviné une présence féminine.... Pourtant, en cherchant bien, derrière la volumineuse Chimie de Würtz, on eût trouvé un vieil exemplaire tout usé des Malheurs de Sophie et une poupée sans tête qui devait bien s'ennuyer.

Une béquille s'allongeait par une porte-fenêtre.



A gauche c'étaient des cris, des rires, une galopade échevelée de bambins, jouant, courant, se bousculant, parmi les caisses de plantes vertes et de convolvulacées formant une sorte de tonnelle, et que Jeanne seulette, derrière ses barreaux, considérait d'un œil d'envie.

Mimi et Loulou, traduction libre d'Émile et Louis, étaient deux démons joufflus et roses, l'un blond, l'autre brun, mais également insupportables ; ils n'avaient pas encore atteint l'âge de raison et le prouvaient du reste par les imaginations les plus saugrenues et les pires espiègleries ; aspergeant d'encre les canaris de leur petite voisine, faisant pleuvoir sur les passants toutes sortes de projectiles variés et se dissimulant si bien que l'on n'eût pas deviné leur présence, sans les querelles qui éclataient parfois entre eux et dégénéraient en furieuses batailles.

Alors, une béquille, s'allongeant par la porte-fenêtre, s'abattait de ci, de là, sur le dos des belligérants et une voix fêlée ordonnait, impérative :

« La paix ! garnements ! et rentrez tout de suite. »

Double injonction à laquelle ils n'obéissaient qu'à moitié, se jugeant plus en sûreté hors de la portée de la tante infirme qui les gardait et ne quittait guère son fauteuil.

Il faut dire pour leur excuse que, sauf cette médiocre surveillance, ils étaient à peu près livrés à eux-mêmes ; à peine si l'on entendait quelquefois gronder le père, retenu sans doute au dehors par ses leçons, et sa parole sourde, comme brisée, trahissait une immense lassitude.

Pauvre diable ! triste et courageux, attelé à son dur labeur, ne dédaignant aucun bénéfice, utilisant tous ses petits talents, dont l'énumération eût fait sourire si elle n'eût trahi la détresse poignante, la lutte pour la vie ! — il passait de la langue de Shakespeare aux leçons d'écriture, du cours de dessin à la comptabilité, du piano au violon, dont la suave mélodie s'élevait dans les nuits sereines, se mêlant aux effluves embaumés du chèvrefeuille et des pois de senteur, et pénétrait par la fenêtre ouverte jusqu'à l'étudiant courbé sur ses Pandectes.

Une invalide trop vieille, deux enfants trop jeunes, lourde charge pour un homme seul déjà âgé ! Qui tenait son ménage, faisait sa cuisine lorsqu'il rentrait harassé, fourbu ?

Hubert se le demandait avec un intérêt sympathique, né de cette médiocrité commune qui ouvrait son esprit insouciant et frivole au grave problème de tant d'existences précaires.

« Il est encore plus à plaindre que moi ! » pensait-il.

Et, lorsque la Méditation de Thaïs s'élevait dans le silence, il plaignait le pauvre artiste, rêvant peut-être le grand œuvre et condamné aux œuvres basses ; guidant les doigts inhabiles des écoliers sur le cahier des bâtons ou le clavier d'ivoire, faisant ânonner :

Un homme A man.
Une femme A woman.

ou courbé sur les registres des petits commerçants du quartier ; et, parmi les lamentations de l'aïeule, les criailleries des enfants n'ayant d'autre échappée lumineuse vers l'idéal que ces courts instants où, brandissant l'archet inspiré, il croyait avoir des ailes.

Un résigné, patient et doux, acceptant son sort, creusant son sillon, remplissant sa tâche ; une de ces existences laborieuses et dignes cachées

dans cet immense Paris, égoïste et jouisseur, qui rachètent ses folies et ses tares.

Un soir d'été, la chaleur étant plus étouffante qu'à l'ordinaire, le violoniste s'était installé sur le balcon et, à la clarté des étoiles, soupirait la Romance de Mignon.

Mais, pour Hubert, la tendre mélodie, chère à ses parents, ne lui rappelait que leur affreux destin ; ses accents langoureux n'évoquaient à son esprit que l'épouvantable sinistre, la fournaise où se tordaient les siens, les cris déchirants, les appels désespérés, les faces convulsées, toutes ces scènes d'horreur hantant ses jours et ses nuits, et le réveillant parfois trempé de sueur.

Aussi, au moment où l'archet attaquait les premières notes :

Légères hirondelles....

qui avaient sonné le glas de tant de victimes, un sanglot involontaire s'échappa de sa gorge contractée....

Brusquement, le violon se tut....

Honteux de sa faiblesse et voulant l'expliquer, le jeune homme se leva et fit un pas sur le balcon :

« Excusez mon émotion, je vous prie, monsieur, dit-il simplement, cet air m'a rappelé la fin tragique de mes parents, morts dans la catastrophe de l'Opéra-Comique, et malgré moi....

— Oh ! pardon, alors, monsieur, je ne le jouerai plus. »

La voix était si pure, le timbre si doux pour un vieux professeur, que l'étudiant surpris risqua un œil à travers la charmille....

Le musicien était une musicienne.

Laborieuse et digne, l'existence de Camille Rouyan méritait certes ce double qualificatif.

Quelques années auparavant, elle était arrivée de sa province avec son père malade, sa tante paralysée et deux jumeaux qui avaient coûté la vie à leur mère. Elle-même semblait si jeune avec sa taille menue, ses traits

déliçats, son regard ingénu, qu'entre les babies au maillot, qu'elle soignait, habillait, dorlotait, elle avait l'air de jouer à la poupée.

Mais elle n'en était pas moins sérieuse, munie de tous ses diplômes, aussi bonne institutrice que maman entendue et ménagère capable, et avec ça faisant si peu de bruit, tenant si peu de place qu'elle eût facilement passé inaperçue, tels ces lutins bienfaisants des légendes du Rhin qui font toute la besogne et ne se montrent jamais. Tête et cœur se valaient chez elle, et son courage, sa raison, son dévouement suppléaient à la faiblesse, l'inconscience, l'égoïsme des petits et grands dont elle était la Providence.

Rongé par un incurable chagrin, M. Rouyan trouvait à peine la force de vivre et bien qu'en qualité d'ancien comptable il eût d'abord cherché quelques livres à tenir, il avait dû laisser sa fille le remplacer peu à peu, ses yeux et ses facultés baissant sensiblement. Maintenant indifférent, affaissé, il végétait sans s'inquiéter du pain quotidien, du loyer, des petits, dont la vue seule lui semblait pénible, se reposant de tout sur celle dont les jeunes épaules supportaient sans fléchir le fardeau de cinq existences et restant parfois des jours entiers sans lui adresser la parole.

En revanche, tante Euphrosine parlait pour deux et la paralysie, garrottant ses membres, n'avait pas atteint sa langue ; mais elle n'en usait ni pour assister sa petite nièce de son expérience, ni pour bercer les poupons avec ces refrains enfantins qui vont si bien aux bouches édentées, ni pour leur conter ces merveilleuses histoires rapprochant le chef branlant des têtes blondes et que les tout petits écoutent bouche bée suspendus aux lèvres flétries

Le musicien était une musicienne.



Non, ce n'étaient que doléances, récriminations, n'épargnant pas plus les marmots insoucians que le vieillard morne et accablé, à qui elle reprochait aigrement d'être la cause de sa ruine.

Était-ce la conscience de ses torts qui expliquait l'abattement du pauvre homme et la patiente résignation de sa fille ? Mais elle subissait comme lui, sans plaintes ni révoltes, les pires rebuffades de son irascible parente, lui prodiguant les mêmes soins qu'à une aïeule.

Une seule chose indignait son âme droite et tendrement maternelle : la dureté et l'injustice de la vieille fille à l'égard des deux jumeaux qu'elle détestait, les grondant, les rudoyant sans cesse à tort et à travers et répondant aux timides observations de leur aînée :

« Vous oubliez que leur père m'a mise sur la paille ! »

Ce qui n'était pourtant pas la faute des pauvrets !

Aussi était-ce le seul chagrin de la vaillante, qui — par un miracle d'énergie, de volonté, de persévérance, dont les plus faibles donnent parfois le réconfortant exemple — avait assumé la lourde tâche de payer pour tous les siens.

Bravement et gaiement, sans humeur ni défaillance, elle portait le poids de la maisonnée, courant le cachet, consolant son père, soignant l'infirme, élevant les petits, faisant le ménage, la cuisine, raccommodant les hardes, confectionnant robes, chapeaux et même les premières culottes des garçonnets, prête à tout, suffisant à tout, couchée passé minuit ; levée avant le jour, gardant toujours et quand même ses joues fraîches, son regard clair, son visage souriant, tant le repos de la conscience supplée aux fatigues du corps.

« Y a pas deux jeunesses pour travailler comme ça, répétait Mme Gobiche avec admiration ; certainement mes locataires du « cintième » sont trois perles de perfection, mais celle-là est la plus fine. » Et la bonne femme ne se trompait pas, mais elle était la seule à l'apprécier.

M. Rouyan, absorbé par le regret du passé, la tristesse du présent, la crainte de l'avenir, épouvanté par les ténèbres s'épaississant peu à peu autour de ses yeux et de son cerveau, n'avait jamais un mot d'affection ou d'éloge pour cette moderne Antigone.

Tante Euphrosine, au contraire, lui prodiguait les mots aigres-doux, les insinuations blessantes ; Camille avait beau se multiplier pour satisfaire ses exigences, prévenir ses désirs, elle ne faisait jamais assez pour elle, toujours trop pour les autres ; la moindre douceur apportée à son père, le moindre joujou acheté aux jumeaux lui valaient de sanglants reproches :

« Il est facile d'être généreux avec le bien des autres », protestait la vieille fille d'un air pincé.

La pauvre enfant ne trouvait de réconfort qu'en elle-même et en son violon, le seul ami auquel elle osât se confier et qui vît parfois couler ses larmes....

Mais ce n'était pas sur elle qu'elle pleurait !...

VII

MADemoISELLE

CE fut vers cette époque que M. Hubert s'avisa tout à coup de la nécessité de commencer l'éducation de Jeanne, elle avait atteint ses sept ans, et ne savait pas grand'chose : il était temps d'orienter ce jeune esprit vers les études sérieuses.

« Alors, vous revenez à l'idée du pensionnat, mon ami ? demanda l'ex-avoué, non sans quelque malice, lorsqu'il le consulta à ce sujet.

— Point, monsieur, je me résignerais difficilement moi-même à me séparer, sans obligation absolue, de la chère mignonne qui me donne l'illusion du foyer et me rappelle mes pauvres disparus ; mais il ne faut pas que son instruction souffre de mon égoïsme et quelques leçons régulières rempliraient ses journées un peu vides.

— C'est fort juste ; avez-vous un bon cours dans votre voisinage ?

— Mieux que cela, monsieur, une institutrice dans la maison.

— Vous la connaissez ?

— Je l'ai à peine entrevue, mais on la dit fort méritante : elle soutient un père malade, une tante âgée, deux petits frères et ne serait probablement pas fâchée d'avoir une élève à domicile, qui la reposerait un peu de ses courses. Ce serait une bonne affaire et une bonne action.

— Elle se nomme ?

— Mlle Rouyan, et demeure sur notre palier : ce serait très commode.

— Évidemment, approuva M. Angel, non sans quelque réserve, mais il faudrait des renseignements précis : j'irai les prendre moi-même, voulez-vous ?

J'allais vous en prier, monsieur. »

Le lendemain l'ancien officier ministériel sonnait à la porte de la jeune institutrice.

« Mademoiselle Rouyan ? demanda-t-il cérémonieusement.

— C'est moi, monsieur. »

Mais soudain ils se regardèrent stupéfaits.

« Mon cher parrain !

— Camille ! ma petite Camille ! »

Et ils s'embrassèrent tout émus..

« Votre père vit toujours ?...

— Oui, mais chut !... »

Un doigt sur les lèvres, elle le conduisit dans un petit salon fané, tandis que, dans la pièce voisine, on entendait les jumeaux se quereller et la voix aigre de tante Euphrosine.

« Pardonnez-moi de ne pas vous conduire à mon père, mon bon parrain, mais tout ce qui lui rappelle le passé le met dans un état terrible, et le medecin a bien recommandé de lui épargner les secousses, il est si à plaindre !

— Et à blâmer aussi ! Pourquoi avoir quitté ainsi son pays, ses amis, lorsqu'il ne rencontrait partout que respectueuse sympathie ?

— Vous le connaissez, vous savez quel culte exagéré de l'honneur (s'il pouvait être exagéré !) emplissait son âme droite et probe de vieux soldat, la faute d'un des siens lui semblait rejaillir sur toute la famille et rien ne pouvait la lui faire oublier.

— C'est vrai ! dans les derniers temps il était devenu bien sombre, on le remarquait à l'Étude.

— Si vous l'aviez vu à la maison ! Impossible de le distraire de son idée fixe ! J'avais eu beau faire disparaître tous les objets familiers rappelant l'absent, une sonnerie de clairon, la statue de l'amiral Courbet, un article de journal sur l'Armée, le passage d'un régiment, tout irritait sa blessure cuisante qui s'envenimait chaque jour davantage,... et souvent je le trouvais morne, silencieux, contemplant sa médaille militaire pendue à un clou et qu'il ne voulait plus porter.

— Pauvre Nauroy !

— Et puis, il y avait ma tante,... ses reproches bien durs... sous lesquels il baissait le front comme un coupable !... Sans doute !... c'était naturel ! se voir ruinée... à son âge !

— Par exemple ? n'est elle pas le principal artisan de son malheur et du vôtre ! Si elle n'avait pas encouragé les sottises de son neveu !... Mais tout cela ne me dit pas pourquoi vous avez quitté subitement Abbeville, sans avertir personne, sans laisser d'adresse, et pourquoi je vous retrouve sous un faux nom ?

— C'est vrai, vous étiez absent alors, malheureusement !... Voilà.... Un matin, père reçut une lettre du curé d'Antony lui annonçant le décès d'une

de ses paroissiennes, Mme veuve Hippolyte Nauroy, qui laissait deux jumeaux nouveau-nés habitant depuis peu le village, où elle vivait fort retirée, on ne lui connaissait ni parents ni amis, seulement on avait trouvé dans ses papiers l'adresse de mon père et l'on croyait devoir le prévenir comme tuteur légal de ces orphelins.

A cette lettre étaient joints l'acte de mariage de mon frère avec une jeune Américaine de l'Illinois, et l'acte de naissance des pauvres petits. Loin de l'attendrir, cette nouvelle exaspéra encore mon père : le fils rebelle marié au loin, sans sa permission, c'était un nouveau grief ajouté à tous les autres et la pensée de sa fin prématurée ne parvint même pas à désarmer la colère paternelle. Sans vouloir rien entendre, rien pardonner ni aux morts ni aux vivants, il repoussait les deux orphelins et ordonnait de les porter à l'hospice.... Ma tante était malheureusement de son avis... Ah ! j'ai passé là une heure bien cruelle ! Enfin, à bout de lutttes et de supplications, je lui dis :

« Père, si vous les chassez, chassez-moi aussi, car mes soins
« leur sont encore plus nécessaires qu'à vous-même et je ne
« saurais les abandonner. »

« Alors, il finit par se calmer et consentit à me les laisser élever, mais à condition de garder le secret, de quitter Abbeville et de venir nous installer à Paris sous un autre nom, afin d'effacer jusqu' au moindre vestige du passé. Il fallut bien céder à sa volonté, si déraisonnable qu'elle fût, et c'est ainsi que nous sommes partis subitement, sans une explication, sans un adieu, au risque de vous paraître bien ingrats.

— Ma pauvre petite ! mais c'est de la folie !

— Hélas ! je crois que tous ces chagrins ont un peu altéré le jugement de père ; il a des idées de persécution, ne se trouve jamais assez caché....

— Comment vivez-vous ?

— Grâce à ma bonne marraine, Mme Lausen et son fils, nos seuls confidents, qui habitent ce quartier, j'ai pu trouver des leçons et nous arrivons tant bien que mal.

— Tout repose donc sur vous ?

— Oh ! je ne me plains pas, je suis forte, et tant que j'aurai la santé !... Ce qui me coûte le plus, c'est de laisser ma nichée à l'abandon presque toute la journée ; ma tante est infirme, mon père s'affaiblit et les enfants grandissent. J'aurais besoin d'être là pour les surveiller un peu et si j'avais quelques élèves à domicile, je serais tout à fait contente.

— C'est se contenter de peu ! Eh bien, ce peu je vous l'apporte.

— Vous, parrain ?

— Oh ! ce n'est pas à moi qu'il faut en savoir gré. Un de vos voisins, qui est un peu mon pupille, a l'intention de vous confier sa sœur et m'a prié de venir vous voir à ce sujet. J'étais loin de me douter que j'allais me trouver en face de ma filleule. »

En deux mots il lui expliqua de quoi il s'agissait, s'entendit pour les conditions et lui recommanda chaleureusement la fillette.

« Ce sera une bonne affaire et une bonne action, ajouta-t-il, reprenant la phrase d'Hubert ; vous pourrez ainsi rester quelques heures près des vôtres, et la pauvre petite sera moins seule. Quant à la pension, c'est moi qui la réglerai chaque mois et voici le premier d'avance. »

Sans écouter les remerciements de la jeune fille, il se retira discrètement et passa chez ses voisins qui achevaient de déjeuner.

« La chose est conclue, mon jeune ami, déclara-t-il avec satisfaction. Jeanne ne pouvait tomber en meilleures mains et n'aura qu'à se modeler sur son institutrice. »

« Mademoiselle » méritait cet éloge : ferme et enjouée à la fois, aimant ses élèves (pas toujours aimables), ce qui est le meilleur moyen de s'en faire aimer, et remplissant gaîment sa tâche (souvent ingrate), ce qui en adoucit beaucoup l'amertume.

En deux mots il lui expliqua de quoi il s'agissait.



« Il faut toujours faire ce que l'on fait de bon cœur, répétait-elle en corrigeant les devoirs négligés ; si vous vous appliquiez de votre mieux, vous en seriez récompensée par le plaisir que vous y trouveriez. »

Elle-même prêchait d'exemple, apportant un égal entrain au ménage et à la musique, à la couture et au dessin, à faire épeler une commençante ou à préparer une aspirante au brevet.

Jeanne allant prendre ses leçons chez elle y profitait d'un triple enseignement, moral, intellectuel et pratique. Elle s'émerveillait de l'ordre, de la propreté régnant de la cuisine au salon dans ce pauvre logis dont c'était le seul luxe, et du savoir-faire de la jeune fille aussi bonne ménagère qu'institutrice dévouée et artiste délicate. Elle admirait son esprit, sa science, ses talents, les délicieuses aquarelles pendues aux murs, les fines broderies rajeunissant les vieux fauteuils ; les amusantes histoires faisant passer les leçons ennuyeuses ; les jolis morceaux, récompense des gammes insipides.

Mais ce qui l'étonnait le plus, c'était son autorité calme, sa sérénité souriante, sa patience inaltérable entre un père morose, une vieille femme quinquaise, deux enfants terribles et des élèves plus ou moins étourdies.

Ce n'était pourtant pas amusant de se déranger à tous propos pour ramasser le tricot de la paralytique, lire le Petit Journal que les yeux affaiblis du vieillard ne pouvaient déchiffrer, rétablir l'ordre entre les marmots passablement batailleurs qui se livraient des combats homériques entre les caisses de plantes vertes.

Ce n'était pourtant pas amusant de courir les rues sous la pluie, le vent, la neige, de s'exténuer à répéter dix fois la même chose à des petites filles distraites, des petits garçons indociles, beaucoup plus attentifs à suivre une mouche qui vole, à écouter un chat qui miaule que les plus claires explications.

Vrai ! Jeanne n'eût pas voulu être à sa place et le lui manifesta un jour, avec sa franchise ordinaire :

« Mais, ma mignonne, on n'est pas dans la vie pour s'amuser, » répondit simplement « Mademoiselle ».

La fillette ouvrit de grands yeux :

« Pourquoi faire, alors ? »

— Pour faire son devoir.

— Qu'est-ce que c'est au juste, le devoir ?

— C'est obéir à ses parents et à ses maîtres.

— Et quand on n'en a plus ?

— On a toujours le Père et le Maître qui est au Ciel.

— Ah ! oui, le bon Dieu !... »

Jeanne allait prendre ses leçons chez elle.



Elle réfléchit un moment, puis avec son originalité primesautière :
« C'est égal, mademoiselle, le bon Dieu, qui sait tout, aurait bien fait de vous laisser tranquille où vous étiez avant de naître, au lieu de vous envoyer

sur terre avec un tas d'embarras et pas le plus petit plaisir.... Je ne dis pas ça pour moi qui serais bien fâchée de ne pas vous connaître, car je vous aime bien.

— Moi aussi, mignonne, c'est une compensation à mes petits ennuis, et il y en a d'autres. Quand je pense à mon père, ma tante, malades et si à plaindre, je remercie Dieu de pouvoir un peu alléger leurs souffrances ; quand je pense à ces pauvres petits qui, sans moi, seraient encore plus orphelins, je remercie Dieu de pouvoir un peu remplacer leur mère ; enfin, dans mon modeste rôle d'institutrice, je peux être utile à d'autres enfants, les instruire, orner leur esprit, leur cœur, leur apprendre le Devoir, le Beau, le Bien, et je remercie Dieu qui m'a donné là une tâche très noble et très douce.

— Alors, il faut donc penser tout le temps aux autres ?

— Et très peu à soi ; oui, mignonne, c'est tout le secret du bonheur. »

Exemple et leçons étaient des plus salutaires pour la petite qui adorait « Mademoiselle », résumant à ses yeux toutes perfections ; elle retrouvait là cette influence féminine, si nécessaire à l'enfance, que le père le plus tendre, le frère le plus dévoué ne saurait remplacer.

De son côté, Camille s'était attachée particulièrement à cette petite orpheline, privée si brutalement de ses parents et dont l'esprit mobile, les boutades fantaisistes, lui rappelaient parfois un inoubliable souvenir.

Et puis, comme un bonheur n'arrive jamais seul, d'autres élèves avaient suivi l'exemple de Jeanne et venaient maintenant chez elle ; déjà elle entrevoyait la possibilité de fonder un cours, objet de son ambition qui, moins fatigant et plus lucratif, lui permettrait d'apporter plus d'aisance autour d'elle et faciliterait les études si coûteuses des garçons,

« A quoi les destinez-vous donc ? » interrogea, un jour, paternellement M. Angel, qui s'intéressait de plus en plus à sa vaillante filleule.

Elle rougit un peu et dit tout bas :

« Je voudrais..., je voudrais que l'un des deux au moins arrivât à Saint-Cyr,... ce serait la rançon de leur père... et, peut-être, le pardon du sien. »



VIII

LA FAMILLE NAUROY

JOSEPH Nauroy, le père de Camille, était fils d'un vétéran de l'Empire et d'une Mauresque, — épousée en Algérie aux premiers temps de la conquête, — qui était morte en le mettant au monde. Lui-même avait suivi la carrière paternelle et, parvenu au grade d'adjudant, était rentré dans la vie civile avec la médaille militaire. C'est alors qu'il s'était placé chez M. Angel comme caissier, et avait vieilli dans ce modeste emploi rempli avec une exactitude rigoureuse et une scrupuleuse probité ; acceptant les joies et les épreuves de l'existence avec la soumission sereine du soldat rompu à la discipline et ne discutant jamais la consigne, qu'elle vînt de son colonel ou de son patron.

Ce dernier, qui avait pour lui une sincère estime, lui avait fait épouser une orpheline, protégée d'une de ses clientes, la marquise de Blonville, pourvue d'une petite dot et de qualités solides, qui arrivait à joindre les deux bouts, sans le priver de son tabac, et, content de son sort, sans ambition et sans envie, le brave homme n'en souhaitait pas un meilleur pour son héritier.

Mais une tante maternelle, vieille fille, à son aise, ayant accepté de tenir son petit-neveu sur les fonts, encouragea toutes les espérances, en déclarant se charger de son éducation et peut-être de son avenir.

Cette imprudente promesse eut une fâcheuse influence sur la famille en général et le bambin en particulier.

Le père, incapable de calcul, ne s'en fût pas autrement inquiété, mais la mère, hypnotisée par cette brillante perspective, n'eut plus d'autre objectif, subordonnant tous ses actes au bon plaisir de la riche marraine qu'il ne fallait pas mécontenter.

Le caractère de l'enfant en fut rapidement faussé, l'autorité des parents perdant en prestige ce que gagnait l'autorité étrangère. De son côté, flattée de cette suprématie et jalouse de l'affirmer, tante Euphrosine en usait sans tact et sans mesure, tel un Deus ex machinâ, pour lever une punition, réclamer un congé, etc.

Aussi, dès qu'elle se montrait, le petit bonhomme, déjà malin, courait se jeter dans ses jupes et c'étaient des « Tantan » par ci, « Tantan » par là, qui amollissaient le cœur légèrement racorni de Mlle Martoise.

La naissance d'une petite-nièce ne parvint pas à diminuer cet engouement ; elle déclara tout net que les filles ne l'intéressaient pas et réserva toutes ses faveurs à son filleul, qui faisait alors sa huitième au collège d'Abbeville.

Ce fut un mal pour lui, mais un bien pour la fillette, qui grandit exclusivement sous la tutelle de son père, devenu veuf, et la direction de sa marraine, Mme Lansen, qui tenait un pensionnat dans le voisinage, tandis que le jeune Hippolyte passait complètement sous celle de sa tante.

En réalité, c'était elle, plutôt, qui obéissait à son neveu ; sans l'avouer, elle subissait sa domination et, bien que passablement autoritaire, elle ne songeait même pas à s'y soustraire, ayant pour lui une passion de vieille fille pour son chat ou son carlin.

D'ailleurs, il flattait sa vanité par sa fière mine, sa jolie tournure, son élégance (c'était elle qui payait son tailleur), ses succès de salon, où il ténorisait agréablement, jetait une pochade sur un album et déclamait ses vers, le dos à la cheminée, tandis qu'elle l'écoutait, les yeux au plafond, l'air inspiré.

Avant de compter parmi les respectables rentières d'Abbeville, ayant pignon sur rue et valeurs solides en coffre-fort, Mlle Euphrosine Martoise avait été jeune (avec certaines personnes, il est permis d'en douter !). Si elle ne s'était jamais mariée, c'était crainte de livrer son bien à un dissipateur qui ferait danser ses écus ou à un maladroit qui ne saurait pas les faire fructifier.

Cette haute prudence, faisant honneur à son jugement, ne l'empêchait pas d'avoir une âme sensible (du moins elle le disait !) à la manière de Rousseau : elle se pâmait aux romances sentimentales, raffolait des histoires d'amour, avait un faible pour les mauvais sujets, ne se tricotait que des bas azurés et enfourchait même Pégase à ses heures.

Jadis, elle avait publié dans une feuille locale une « Ode à Victor Hugo », un « Sonnet à Lamartine », des « Stances à Musset » imitées des « Stances à Ninon » :

Si je vous le disais pourtant que je vous aime,
Qui sait ! ô blond Poète, ce que vous en diriez !

Musset n'avait pas répondu,... mais il aurait pu répondre ! c'était peut-être la faute à George Sand, qu'elle détestait d'une haine farouche, double rivalité de femme et de bas-bleu !

Elle avait conservé un culte fervent pour le « Chantre des Nuits », dont elle avait le portrait dans une attitude romantique, les cheveux longs, l'œil fatal ! Hippolyte lui ressemblait, en brun, ce qui la ravissait, et elle se flattait d'être pour lui une sorte de Mme Joubert.

Les poètes sont de grands enfants qui ont toujours besoin d'une fée protectrice !

Aussi, depuis ses premiers essais de versification sur les bancs de la rhétorique, elle ne se sentait pas d'aise ; c'était vraiment son fils d'élection et elle applaudit à ses débuts littéraires où il se posait en émule de Rolla et adressait une véhémence apostrophe à la Muse !

Mlle Martoise se rengorgeait, c'était elle, la Muse ! il le lui répétait souvent, bien que l'on n'eût jamais ouï parler d'une Muse à papillotes grises et lunettes sur le nez ! mais elle avait d'autres mérites appréciables, même pour certains disciples d'Apollon aussi sensibles que Danaë au charme d'une pluie d'or ou d'argent.

Méconnu à son foyer prosaïque et mesquin où on lui servait le pot-au-feu quand il réclamait l'ambrosie, notre poète en herbe se réfugiait sous l'aile protectrice de la chère marraine qui, seule, comprenait les aspirations du génie, les besoins d'une nature ardente et enthousiaste.

De fait, le soleil d'Afrique, qui avait épargné le fils de la Mauresque, semblait taper sur la cervelle de son rejeton, grand diable au teint chaud, aux yeux noirs, aux sourcils arqués, qui eût été superbe sous le burnous et la chechia.

A cela, le père Nauroy n'avait qu'une réponse :

« Qu'il s'engage ! »

Hippolyte faisait la sourde oreille et rongait son frein en copiant des minutes sous la surveillance paternelle. Car bon gré, mal gré, il avait dû entrer chez M. Angel ; puisque la générosité de sa tante lui permettait d'aspirer à une Étude, il fallait s'y préparer sérieusement et c'était aussi

l'avis de la vieille demoiselle que ses velléités poétiques n'avaient jamais empêché de suivre le cours de la Rente.

Le jeune homme n'en jugeait pas ainsi. S'atteler pendant des années à une besogne ingrate, puis acheter dans quelque trou perdu une charge de cinquième ordre, épouser quelque fille très laide pour achever de la payer, croupir dans l'ennui et la médiocrité d'une existence platement bourgeoise et finir conseiller municipal ou marguillier ! Non ! cent fois non !

« Dame ! mon petit, il faut bien songer aussi au côté pratique, observait Mlle Martoise, qui ne le négligeait pas pour le côté sentimental. L'argent est nécessaire au bonheur !

— C'est bien mon avis, mais il y a d'autres moyens d'en gagner, voyez Lansen.

— Il réussit, c'est vrai ; mais tu ne fais pas d'opéras....

— Je ferai du théâtre.

— C'est très joli, mais ça ne vaut pas une bonne Étude, rapportant bon an mal an quelques milliers d'écus.

— Il y a mieux : à la Bourse on édifie des fortunes en quelques jours.

— On en perd aussi.

— Bah ! dans la Finance, les Lettres, les Arts, je serais bien sûr d'arriver haut et loin, si j'avais seulement le tremplin nécessaire. Lamartine, Hugo, Musset ne se seraient jamais élevés aux nues, s'ils étaient restés pris à la glu provinciale. Ce qu'il me faudrait, c'est Paris ; là seulement la fortune sourit aux audacieux : Audaces fortuna juvat ! »

Elle se montra atterrée.



Son latin éblouissait la vieille fille sans la convaincre ; d'abord, elle tenait à garder son poète dont la gloire locale rejaillissait sur elle beaucoup plus que les succès parisiens plus ou moins problématiques ; puis l'atmosphère surchauffée de la capitale l'inquiétait un peu pour cette tête ardente, chaudière en ébullition, où bouillonnaient toutes les chimères, toujours prête à faire explosion.

Pourtant, il avait raison ; à Abbeville, il était incompris, comme l'eût été le chantre de Rolla, sauf par sa vieille tante et sa jeune sœur, qui l'admiraient de confiance : ce n'était vraiment pas suffisant !

Aussi, lorsqu'un beau matin il fila sans tambour ni trompette, lesté d'un volume de vers, d'une pièce en cinq actes et de quelques billets bleus, soutirés, sous divers prétextes, à son banquier ordinaire, n'eut-elle pas le courage de le blâmer et M. Nauroy lui ayant vertement reproché d'avoir prêté les mains à cette fugue, elle répondit avec majesté :

« Je n'y ai pas prêté les mains, mais je l'approuve ; vous ne le compreniez pas. »

L'ex-adjudant haussa les épaules. Le gaillard voulait manger de la vache enragée ? à son aise ! C'était un excellent apéritif à l'ordinaire de la caserne auquel il goûterait bientôt.

Malheureusement pour le jeune rebelle, auquel ce régime salubre eût fait grand bien, la tante Martoise n'eut pas le courage de lui fermer sa bourse, seul moyen de le ramener au bercail et, tout en le pressant de revenir dans les termes les plus pathétiques, elle enveloppait sa prose dans un mandat qui en détruisait tout l'effet.

D'ailleurs ses lettres à lui débordaient d'enthousiasme ; il avait trouvé un éditeur, avait sa pièce reçue à l'Odéon et une série d'articles commandés pour un grand journal, tout cela lui assurait honneur et profit à brève échéance.... Mais, en attendant, il fallait vivre ; il était obligé à certaines dépenses : lancement de son volume, dîners aux critiques, cadeaux aux actrices, etc., et il comptait sur son excellente tante, sa Providence tutélaire !... pour être encore sa « faiseuse de gloire ! »

« Grand bien lui fasse ! et à vous aussi ! répondait tranquillement le vétéran à ces belles épîtres ; par moi, il n'aura pas un sou ! S'il veut de la gloire, qu'il s'engage ! elle ne lui coûtera rien... que sa peau ! »

Tante Euphrosine frémissait indignée contre les parents barbares qui méconnaissent le génie de leur progéniture, et se comparait mentalement au bon papa Cressé, encourageant celui de Molière.

Et les mandats succédaient aux mandats.

Il tomba peu à peu dans une profonde mélancolie.



Bientôt ils devinrent insuffisants. Entraîné dans le tourbillon de la vie facile, sans le frein nécessaire d'une autorité ferme ou d'une vocation réelle, le jeune homme négligeait le travail pour le plaisir, ne songeait qu'à jouir

sous toutes les formes, ne ménageant ni la caisse de sa tante, ni la bourse de ses amis, ni la tirelire de sa sœur qui la cassa, un jour, à son intention et lui en envoya le contenu avec une gentille épître dont il fut plus amusé que touché.

Son condisciple, le compositeur Lansen, auquel il avait souvent recours, essaya vainement, à la faveur d'un emprunt, de lui faire entendre quelques bons avis. Hippolyte, froissé, refusa fièrement argent et leçon : il s'adresserait ailleurs ! Mais son crédit était épuisé, il était réduit aux expédients, criblé de dettes et, un beau matin, une pluie de billets protestés, réclamations, plaintes, etc., s'abattit sur le vieux caissier qui, tout bouillant de colère, courut chez Mlle Martoise, brandissant les papiers accusateurs et lui reprochant vertement d'être cause de toutes ces sottises par son impardonnable faiblesse.

Elle se montra atterrée, évidemment elle s'attendait à voir le nom de son neveu entouré de mentions plus flatteuses ; aussi ne plaida-t-elle les circonstances atténuantes que pour la forme, sans essayer de combattre la résolution du vétéran :

« Puisqu'il ne sait pas se conduire, il n'aura qu'à obéir », déclara-t-il tout net.

Il partit pour Paris, où il trouva son illustre rejeton réduit à figurer dans les petits théâtres et à ouvrir les portières. D'autorité, il l'emmena à la Place, et l'engagea pour trois ans dans l'Infanterie de Marine.

« Inutile avec moi ! répondit-il à ses protestations de repentir ; pas de paroles, des actes. J'attends tes premiers galons. » »

Ils ne se firent pas trop désirer et l'on put croire qu'il allait s'amender ; mais à peine caporal il recommença à se déranger, et tante Euphrosine, qui déplorait la rigueur paternelle, ayant relâché les cordons de sa bourse, il s'ensuivit un relâchement de conduite qui lui attira force punitions ; de l'inconduite il tomba dans la débauche, de la débauche à l'indiscipline, de l'indiscipline à la désertion, et pour échapper à une condamnation certaine, il passa en Amérique chercher l'indépendance et la fortune qu'il ne voulait pas demander au travail.

Mlle Martoise, qui, tremblant à l'idée du Conseil de guerre, lui avait fourni les fonds pour s'embarquer, ne se borna malheureusement pas là. Endoctrinée par sa faconde, par les brillantes affaires qu'il faisait miroiter dans ses lettres, elle lui confia un premier capital ; les paisibles valeurs de

tout repos qui dormaient dans son coffre-fort commencèrent à entrer en danse et ce fut bientôt une sarabande effrénée.

Le résultat ne se fit pas attendre : un matin, elle se réveilla complètement ruinée et tomba à la charge de M. Nauroy, à qui elle reprochait aigrement son désastre.

L'ancien soldat ne protesta pas : frappé dans son honneur militaire, tout le reste lui était devenu indifférent.

Sombre, taciturne, il tombait peu à peu dans une hypocondrie dont la tendresse de sa fille ne parvenait pas à le tirer.

Une grave maladie des yeux, compliquée de troubles cérébraux, l'ayant forcé à prendre sa retraite, le livra sans dérivatif possible à l'emprise des idées noires ; la manie de la persécution s'en mêla, il se crut entouré d'ennemis, d'espions, ne voulut plus voir personne et enfin quitta Abbeville subitement, dans les circonstances que l'on sait, sans laisser derrière lui aucun indice, aucune trace, ne consentant à voir que les seuls Lansen, auxquels il avait fait jurer un inviolable secret et qui s'employèrent de leur mieux à faciliter à la pauvre famille les cruels débuts de la vie parisienne.

Trop fier pour accepter le moindre secours pécuniaire, le vieux comptable se flattait de trouver des travaux suffisamment rémunérateurs et, pour lui laisser cette illusion, la jeune fille lui apportait des copies qu'il lui rendait à peu près illisibles, et qu'elle refaisait patiemment en prenant sur ses nuits, mais bientôt il se lassa même de cette apparence d'occupation destinée à tromper son inaction et s'enfonça dans un marasme plus profond tous les jours !

IX

UNE SAINTE

LE lendemain de sa visite rue de l'Estrapade, M. Angel se présentait à l'hôtel de Blonville, faubourg Saint-Germain, situé entre cour et jardin et conservant encore ces rares beaux arbres qui disparaissent peu à peu, à mesure que la pioche des démolisseurs jette bas ces antiques demeures seigneuriales, dispensatrices d'air, de verdure, de chants d'oiseaux pour tout un quartier et auxquelles succèdent, sans les remplacer, de grandes bâtisses de rapport profitables aux seuls propriétaires.

Il traversait la cour d'honneur et se dirigeait vers l'aile droite, quand un personnage parut sur le perron de gauche, devant lequel stationnait un cob plein de feu, tenu en main par un groom d'une roideur britannique.

C'était un septuagénaire portant beau encore, à la taille droite, au teint frais, à l'œil vif sous la paupière un peu lourde, à la moustache cirée à l'impériale, et qui gardait, dans toute sa personne, cette fleur de distinction et d'élégance raffinée, privilège de l'homme de race.

« Tiens ! bonjour, cher ami, dit-il, interpellant le nouveau venu avec cette affabilité courtoise, — aussi loin de la morgue hautaine que de la condescendance protectrice de certains parvenus, — dont la science se perd de plus en plus. Vous allez chez ma femme ?

— Oui, monsieur.

— Quelques bonnes œuvres encore ?

— Madame la marquise ne s'occupe que de celles-là.

— Alors il ne faut pas la faire attendre bien qu'elle ait la patience d'une sainte. Déposez mes hommages à ses pieds, je vous prie.... A propos, puisque vous êtes là, touchez-lui donc deux mots d'un léger emprunt Je suis encore à sec,... je ne sais comment ça se fait ! j'ai cependant supprimé mon équipage de chasse.

— Mais non l'équipage du Diable.

— Hum ! ça serait trop demander !... Heureusement ma femme est toujours en fonds, elle !

— Seulement ce sont les fonds des pauvres.

— Ce sont les vrais riches !... Allons, c'est entendu, je compte sur vous.... Oh ! une misère, cinquante louis perdus au cercle hier.... Ne tirez jamais à cinq, mon ami.

Et, sur ce sage conseil, le joueur impénitent se mit en selle avec la souplesse d'un jeune homme et, saluant de sa cravache une fenêtre du rez-de-chaussée, il franchit la porte cochère surmontée de son écusson.

L'ex-officier ministériel le suivit un instant des yeux, puis haussant les épaules :

« Incorrigible ! » marmotta-t-il.

Et il se dirigea vers le perron de droite, où le domestique l'accueillit avec un sourire de respectueuse familiarité.

« Madame est visible ?

— Oui, monsieur ; il y a un peu de monde, mais je ferai passer la carte de monsieur.

— Vous m'obligerez, Baptiste. »

Le digne serviteur était modeste ; un peu de monde se composait d'une vingtaine de personnes : religieuses en cornettes, prêtres aux soutanes usées, vieillards accablés par les ans, jeunes gens flétris par la misère, détresse poignante, charité ardente, visages de faméliques ou d'apôtres, tous étaient tournés vers une même porte qui s'ouvrit bientôt devant M. Angel.

Le cabinet de la marquise était une vaste pièce d'une simplicité sévère, ayant pour tout ornement deux belles toiles de Winterhalter, représentant l'une l'élégant cavalier qui venait de passer sous la fenêtre, dans tout l'éclat de la jeunesse et du pimpant uniforme des Guides, — l'autre, une pâle figure d'une suavité angélique dont les quinze ans ne semblaient déjà plus appartenir à la terre ; les deux êtres résumant toutes les joies et toutes les douleurs de cette existence de femme : son mari, sa fille.

Mme de Blonville avait dépassé la soixantaine, mais sous les glaces de l'hiver son cœur et ses traits gardaient la chaleur du printemps ; ses cheveux blancs, légèrement ondes, lui faisaient une sorte d'auréole d'argent, ses rides semblaient les plis d'une feuille de rose dont sa peau fine avait la transparence et la douceur ; sous les paupières frippées par les larmes, les prunelles avaient une limpidité sereine, les lèvres fanées souriaient avec une grâce exquise : c'étaient des yeux faits pour le Ciel, une bouche faite pour la prière, et nulle n'eût mieux mérité le surnom donné à une grande dame du siècle dernier : « Belle et Bonne ».....

Eût-on pu ajouter heureuse ?

Oui, si le bonheur réside surtout dans la paix de la conscience.

Non, si on le mesure aux épreuves subies.

En effet, bien jeune encore, elle avait épuisé la coupe d'amertume et sa longue vieillesse était une longue résignation.

Mariée à seize ans à son cousin Gaston, officier plein de courage et d'honneur, mais dont la vie privée était loin d'égaliser la valeur militaire, elle s'était vue bientôt complètement délaissée et, sans sa petite Geneviève, elle fût demeurée seule au fond de sa demeure seigneuriale, où son époux absorbé par ses plaisirs ne faisait que de rares apparitions. Cependant elle ne se plaignait jamais et, indulgente aux pires folies, disait simplement :

« Le père de mon enfant ne saurait être coupable à mes yeux ; en me donnant ma fille, il s'est choisi le meilleur avocat. »

C'était une de ces âmes très hautes, plus pénétrées de leurs devoirs que de leurs droits. Profondément chrétienne, elle estimait son rôle au-dessus de mesquines jalousies, de vaines récriminations, de ridicules révoltes, de malsaines revanches, les défaillances de l'un n'autorisant pas celles de l'autre. Le mariage n'était pas pour elle un contrat, mais un sacrement et rien ne pouvait briser le lien divin dont elle serrait contre son cœur meurtri le gage vivant.

Gardienne du foyer, elle devait, comme les antiques vestales, entretenir le feu sacré, afin que l'enfant grandît à sa douce chaleur, sans que jamais l'ombre d'un soupçon vînt glacer sa tendresse filiale et paralyser l'élan qui la jetait au cou de son père. Elle y réussit ; et, lorsqu'atteinte d'un mal impitoyable, Geneviève s'éteignit dans les bras de ses parents éplorés, elle les réunit dans un baiser suprême sans se douter que, depuis sa naissance, c'était peut-être la première fois que leurs lèvres se rencontraient.

Ce deuil cruel eût dû les rapprocher à jamais ou les séparer pour toujours.

Mais non. Trop léger, malgré son chagrin sincère, le marquis chercha l'oubli dans ses distractions accoutumées ; la marquise, elle, privée d'autres consolations, s'absorba dans la bienfaisance.

— Puisque votre fille n'est plus là, pourquoi conserver la vie commune ? observait vainement M. Angel, un des rares confidents de ce long martyre.

— Elle est toujours entre nous, mon ami, et elle nous a dit : « Au revoir » ; je ne veux pas que l'un de nous manque au rendez-vous.

— Croyez-vous donc retrouver votre mari là-haut ?

— Dieu ne voudra pas séparer ceux qu'il a unis ici-bas.

— Alors, il aura à faire un fameux purgatoire.

— Je demanderai à payer pour lui. »

C'était ce qu'elle faisait déjà. A force de bonnes œuvres, elle espérait racheter les mauvaises.

Son inépuisable charité se répandait sur toutes les misères, de l'enfance à la vieillesse, de la maladie au vice ; la débauche, l'alcoolisme, la tuberculose n'avaient pas de plus redoutable adversaire. Elle était aussi infatigable dans le bien que son mari dans le mal et peut-être faisait-elle pencher la balance.

Dans ses terres, où le marquis ne faisait guère que passer à la saison des chasses, elle était la châtelaine vénérée créatrice d'asile, d'hospice, d'écoles, dont on ne comptait plus les bienfaits ni les protégés.

Parmi ces derniers, la mère de Camille avait tenu une place particulière, due au souvenir de ses grands-parents, régisseurs du château sous la Révolution et qui, non contents de l'avoir défendu contre le pillage et l'incendie, avaient racheté les domaines de leurs maîtres, vendus comme biens nationaux pour les leur rendre à leur retour d'émigration. Mais ce retour s'était fait longtemps désirer, une génération avait succédé à l'autre et tandis que le fils aîné, fidèle observateur des volontés paternelles, remettait scrupuleusement sa part d'héritage aux légitimes propriétaires, sa sœur Euphrosine, estimant ce qui est bon à prendre bon à garder, se refusait à imiter son exemple, sans une transaction avantageuse, source de sa fortune, indécatesse que son frère ne lui avait jamais pardonnée.

Aussi, lorsqu'il mourut, laissant une petite orpheline, ce fut la marquise qui se chargea de sa tutelle, la plaça dans un excellent pensionnat, la dota et la maria à Joseph Nauroy (alors caissier de M. Angel), qui avait servi en Afrique sous le capitaine de Blonville et lui avait même sauvé la vie.

C'était une façon de payer leur double dette.

A l'entrée de l'ancien avoué, la noble dame lui tendit la main et, désignant la cour d'un simple coup d'oeil :

« Vous avez une communication à me faire, mon ami ?

— Deux, madame.

— De mon mari ?

— C'est la seconde, mais chez vous les derniers passent les premiers.

— Dites vite, allez ! je présume ce que c'est.... Combien ?

— Toujours. Bis repetita placent ! et si vous ne vous décidez à y mettre enfin bon ordre.

— Combien ?

— Dix mille.

— Dette de jeu ?

— Oui, et si vous vouliez mon avis ?...

— A quoi bon, mon ami, je ne le suivrais pas. »

Et traçant quelques lignes :

« Vous arrangerez la chose avec mon notaire.

— Ne trouvez-vous pas que c'est encourager le vice, madame ? hasarda-t-il timidement.

— Là n'est pas la question. Le marquis de Blonville ne peut être affiché au cercle et ne doit pas avoir d'autre banquier que sa femme.

— Pourtant, c'est le budget de vos aumônes qui en pâtit. »

Il touchait le point sensible ; elle soupira :

« Que voulez-vous, mon ami, je passe cela aux profits et pertes ! Voyons l'autre communication ?

— Celle-là est plus agréable. Vous n'avez pas oublié Camille Nauroy, ma filleule ?

— Sans doute. Nous l'avons assez cherchée.

— Elle est retrouvée.

— Par qui ?

— Par moi.

— Racontez-moi cela ? »

A mesure qu'il avançait dans son récit, le visage de la marquise s'éclairait.

Bien que, depuis son deuil maternel, elle ne retournât guère en Picardie, elle s'inquiétait toujours de cette famille à laquelle l'unissait ce lien, fragile pour les uns, indestructible pour les autres : la gratitude. Elle reportait sur les enfants l'intérêt affectueux témoigné à leur mère ; indulgente aux fautes du garçon, heureuse des qualités de la fillette que le parrain lui vantait à toute occasion ; aussi avait-elle été aussi affligée que lui de cette inexplicable disparition.

A cette heure, elle triomphait :

« J'en étais sûre ! s'écria-t-elle rayonnante. En dépit des sots commérages, la fille et petite-fille de si braves gens ne pouvait pas déchoir. Son frère lui-même a dû faire une bonne fin. Il avait derrière lui tant de générations de bons chrétiens pour racheter ses erreurs par leurs prières,

sans compter celles de sa sœur. C'est une idée si consolante que cette réversibilité des mérites ! ça donne tant de courage pour la lutte ! »

« Vous avez une communication à me faire ? »



Il la contemplait avec un respect attendri, elle s'en aperçut et, rougissant comme une jeune fille, elle reprit avec enjouement :

« Voyons, il ne faut pas se borner à l'admiration ! Si j'encourage le vice ! je dois au moins encourager la vertu pour faire compensation. N'est-ce pas votre avis ?

— Oui et non, madame, vous connaissez mes théories là-dessus. Nul appui ne vaut l'effort personnel. Si l'on vous tend toujours la perche, on ne devient jamais bon nageur.

— On ne doit pourtant pas laisser les gens se noyer....

— Nous n'en sommes pas là, au contraire. Camille a bravement remonté le courant, elle a pied maintenant : inutile d'intervenir, à moins d'accident, et je crois que la récompense l'attend sur la rive.

— Comment cela ?

— Elle a pour voisin un jeune homme auquel je m'intéresse... à ma manière, le fils de mon vieil ami Dorigny.

— Oui, je sais.

— C'est un gentil garçon un peu gâté, un peu mou ;... un plongeur salutaire lui a rendu son énergie ; il se débat comme un beau diable et, à moins de quelque liane traîtresse, ils ont chance d'aborder ensemble.

« Je me chargerai de la dot. »

Et, heureuse du bienfait en perspective, elle le congédia amicalement songeant tout épanouie :

« Cette petite tient tête à l'adversité comme sa grand'mère aux Terroristes ! »

La semaine suivante, l'ancien avoué sirotait son café en lisant le bulletin de la Société d'Encouragement au Bien, dont il était un des membres les plus actifs.

« Pour quelques belles âmes mises en lumière, combien demeurent sous le boisseau ! » pensait-il.

On annonça Mlle Rouyan, il sourit de la coïncidence et, allant au-devant d'elle avec empressement :

« Je songeais justement à vous, ma chère petite, dit-il : quel bon vent vous amène dans nos parages ?

— Quelque chose à vous demander, parrain. »

Elle semblait toute troublée et serrait nerveusement son pauvre rouleau de musique.

« Demandez, mon enfant, je serais trop heureux de vous être utile.

— Merci, parrain.... C'est très délicat,... mais je suis si seule,... père, pauvre père ! ne pourrait me conseiller.... Ma tante,... je n'ai pas très confiance en elle,... tandis qu'en vous !... C'est Dieu qui vous a envoyé au bon moment.

— Un parrain est un second père, Camille, parlez hardiment.

— C'est une aventure si étrange !... Hier, figurez-vous, j'étais entrée chez ma marchande de musique, Mme Annebault, proche Saint-Étienne du Mont, pour acheter quelques morceaux. Elle me proposa des billets de la Loterie des Artistes, dont elle avait le placement. J'en pris un et elle me dit en riant : « C'est peut-être cent mille francs. — Oh ! dix mille suffiraient à mon bonheur ! » répondis-je de même. (Je pensais à mes petits que je pourrais mettre au collège, vous comprenez, parrain !) Ce matin, ma concierge me monte cette enveloppe à mon nom, apportée par un commissionnaire, paraît-il ; je l'ouvre et qu'est-ce que je vois : dix billets de mille francs ; oh ! le compte y est bien. »

Souriant à demi, l'ancien avoué examinait l'adresse écrite à la machine, mais dont il devinait bien la provenance.

« Il y avait du monde dans la boutique ? demanda-t-il négligemment.

— Oui, plusieurs personnes, quelques messieurs, une vieille dame.... »

M. Angel était fixé.

Mme Annebault, veuve d'un officier de marine, ruinée et sans ressources, était une des protégées de la marquise de Blonville, qui lui avait acheté ce magasin pour assurer son indépendance. Elle s'arrêtait souvent chez elle en sortant de Saint-Etienne du Mont, où elle allait prier au tombeau de la patronne de Paris, qui était aussi celle de sa fille tant regrettée.

Évidemment, la généreuse femme n'avait pu résister à la tentation et devant le naïf souhait de la jeune institutrice qu'elle avait, sans doute, entendu nommer, elle s'était fait une joie de le réaliser en gardant l'anonyme, cher aux âmes délicates.

« Oh ! les femmes ! toutes romanesques ! même les plus saintes ! » murmura le viellard amusé.

Et tout haut :

« Alors, ma chère petite, que pensez-vous faire de cet argent ?

— Mais le rendre, parrain, naturellement.

— A qui ? comment ?

— Je n'en sais rien, c'est pour cela que je suis venu vous consulter ; ce que je sais bien, c'est que je ne puis le conserver.... »

L'ancien avoué se gratta l'oreille. Comment, sans trahir sa bienfaitrice, décider la jeune fille à accepter ce don ?

Il réfléchit un instant, puis avec autorité :

« Ma chère petite, dit-il, vous avez confiance en moi ; vous savez que je ne vous conseillerais jamais une indécatesse.

— Oh ! parrain !...

— Eh bien ! gardez cet argent, sans crainte, sans scrupule, il ne saurait être mieux employé et votre mère vous parlerait comme moi.

— Vous savez de qui il vient ?

— Peut-être, mais il faut respecter le secret de ceux qui se cachent pour faire le bien et attendre patiemment qu'il leur plaise de se dévoiler.

— Mais le bienfait d'un étranger ?...

— Ce n'est pas un étranger, c'est quelqu'un qui croit acquitter une dette sacrée et, si vous voulez lui prouver votre gratitude, priez pour la conversion d'un pécheur. »

.... En rentrant rue de l'Estrapade, Camille, plus agitée encore qu'au départ, s'enferma dans sa petite chambre et tirant de son secrétaire une photographie toute jaunie représentant un beau jeune homme dans tout l'orgueil de ses vingt ans, elle soupira :

« La conversion d'un pécheur ! Mon Dieu ! s'il n'était pas mort !... »

« Oh ! les femmes ! toutes romanesques ! même les plus sages ! » eût répété M. Angel.



X

UN ARTISTE

DISCRET par profession et par caractère, M. Angel n'avait pas révélé à Hubert les détails concernant la famille Nauroy-Rouyan Il s'était borné à approuver son choix en lui confirmant la haute moralité et les brillantes capacités de la jeune institutrice et le frère de Jeanne avait été trop heureux de le croire sur parole, tant il éprouvait à son égard d'instinctive sympathie.

Il ne la voyait pas beaucoup plus qu'auparavant, mais la fillette était un lien entre eux et son babil où : « Mon frère » et : « Mademoiselle », leurs paroles, leurs faits et gestes étaient le thème invariable, semblait vivement les intéresser l'un et l'autre.

Elle apprit ainsi le dévouement fraternel du jeune étudiant et à sa reconnaissance pour ses bons procédés s'ajouta une sincère estime. Lui, de son côté, devinait peu à peu les mobiles douloureux de ce rude labeur, si bravement accepté, et l'estime se doublait d'une respectueuse admiration.

Un jour qu'il l'exprimait avec un peu trop de chaleur devant l'ancien avoué songeur :

« Vous avez raison, mon jeune ami, approuva gravement ce dernier, Mlle Rouyan est digne de tous les éloges, car payer ses dettes, ce n'est que juste, mais payer celles des autres.... »

Il s'arrêta, craignant peut-être d'en avoir trop dit, mais il n'en faut pas tant pour enflammer un cœur de vingt ans et pour un officier ministériel, c'était bien imprudent,... à moins que ?...

Certain dimanche pluvieux et triste, renfermant chacun au logis, Hubert entendit un grand remue-ménage chez ses voisins ; on roulait le piano, on ouvrait et fermait les portes ; puis des voix étrangères se mêlèrent à la basse étouffée du vieux comptable, au soprano aigu de la tante Euphrosine, à l'harmonieux contralto de Camille, aux notes cristallines des enfants, et Dorigny reconnut avec un vague déplaisir un organe masculin au timbre chaud et pénétrant.

« Il y a donc réception aujourd'hui chez ta maîtresse, Jeanne ? » demanda-t-il avec quelque humeur.

La petite, qui émiettait le reste de son pain à ses canaris, répondit, sans tourner la tête :

« Oui, c'est la fête de sa tante... ou l'anniversaire, je ne sais pas au juste.... On doit faire de la musique.... J'étais même invitée, mais comme nous devions aller à Ville-d'Avray, je ne t'en ai pas parlé.

— Tu as eu tort, observa Hubert contrarié. Mademoiselle est assez aimable avec toi pour que nous prenions part à ses joies de famille en lui envoyant au moins un bouquet.

— Est-il trop tard ?

— Mon Dieu non, quoiqu'il eût été préférable....

— Je peux aller en acheter un avec Noun.

— Inutile de la déranger, je vais t'accompagner ;... tiens, voilà justement une éclaircie. »

Enchantée, Jeanne ne songea pas à s'étonner de tant d'empressement et tous deux, descendant la rue Soufflot, entrèrent dans une boutique où s'étaient roses, lilas, œillets, orchidées.

« Je voudrais un bouquet ; madame ;... oh ! très simple....

— Un bouquet de fiancée, monsieur ? » demanda la fleuriste souriant à sa bonne mine.

Il rougit imperceptiblement.

« Non, madame, un bouquet de fête pour une personne âgée.

— Des roses-thé alors, ce serait très convenable.

— Je m'en rapporte à vous. »

Sous les doigts expérimentés, roses épanouies, roses en boutons se mariaient au feuillage vert.

« Si vous ajoutiez quelques pensées ? insinua le jeune homme.

Ils entrèrent dans une boutique de fleuriste.



— Ça fera très bien, monsieur ; jaune et violet s'harmonisent parfaitement. Voyez....

— C'est très joli, » déclara Jeannette.

Son frère approuva d'un air connaisseur, paya et emporta son bouquet, très satisfait de son idée.

Les pensées étaient-elles pour la vieille demoiselle ?

En tout cas, le bouquet, si modeste fût-il, causa une véritable sensation. La Symphonie pastorale exécutée magistralement sur piano, violoncelle, en fut interrompue et les exclamations flatteuses caressèrent délicieusement les oreilles d'Hubert attentif derrière la cloison.

« En vérité, ma mignonne, vous êtes la seule qui ayiez eu cette gracieuse attention, dit tante Euphrosine en embrassant la fillette :

— Mes autres élèves vous connaissent à peine, ma tante, objecta doucement Camille.

— N'importe ! je m'entends, les gens bien élevés se reconnaissent à ces délicatesses. Pourquoi n'avez-vous pas invité cette chère enfant, ma nièce ?

— Jeanne devait aller à la campagne avec M. Dorigny.

— Le mauvais temps nous en a empêchés, expliqua la petite.

— Et vous passez votre dimanche toute seule ?

— Avec mon frère, mademoiselle.

— Priez-le donc de ma part de venir écouter un peu de musique, sans cérémonie, en voisin. »

Une pareille invitation de la part de cette vieille rechignée donnait la mesure de sa considération.

Décidément, Hubert avait été habile diplomate ! et lorsqu'il fit son entrée, conduit par la fillette triomphante, il reçut le plus aimable accueil : le vieux comptable daigna sortir de son mutisme ordinaire pour le saluer poliment ; tante Euphrosine le remercia en minaudant et le présenta aux autres : une dame âgée paisible et bienveillante sous ses bandeaux gris-fer et un musicien à la longue barbe d'or, qui tenait encore l'archet de son violoncelle.

« Monsieur Dorigny ; Madame Lansen et son fils, notre illustre compositeur ».

Ce dernier protesta avec bonne humeur contre le pompeux qualificatif et tendit cordialement la main au nouveau venu.

« Seriez-vous parent du professeur Dorigny qui occupait la chaire d'Histoire au collège d'Abbeville quand j'y faisais ma rhétorique ?

— C'était mon père, et je l'ai entendu rappeler avec admiration votre précoce et ferme vocation qu'il fut, je crois, un des premiers à encourager.

— Au vif déplaisir de cette chère maman ; sans lui et son ami M. Angel, j'aurais eu peine à vaincre sa résistance.

— Vous connaissez aussi M. Angel ? »

Camille toussa légèrement, le maestro jeta un rapide coup d'œil sur le vieux comptable, le visage morne, l'œil atone, mais l'oreille tendue, et répondit vivement comme pour couper court à un souvenir importun :

Le bouquet causa une véritable sensation.



« Oh ! tout cela est bien !... Si nous recommencions la Symphonie pastorale ? »

Louis Lansen, qui avait su marier les qualités des deux écoles avec autant de bonheur que de hardiesse, approchait alors de la quarantaine. Né sur les hauteurs de Montmartre, il n'en comptait pas moins parmi les gloires d'Abbeville, d'où sa mère était originaire et où lui-même avait fait ses études. Son père, peintre de talent, mais insouciant, paresseux, prodigue et quelque peu bohème, avait rendu sa femme fort malheureuse et l'avait laissée veuve sans ressources avec un enfant qui étrennait ses premières culottes. Heureusement, sous une placidité apparente, qui impatientait le bouillant artiste, elle avait autant d'énergie que de bon sens et, quittant sans regret la Butte agitée et bruyante où elle n'avait pu s'acclimater, pour la paisible province où s'étaient écoulées ses jeunes années, elle y avait fondé un petit pensionnat à côté de la famille Nauroy, dont l'héritier venait de faire son entrée dans le monde.

Les deux mamans, qui s'étaient connues jeunes filles, renouèrent d'étroites relations, resserrées par de mutuels services ; l'honnête caissier, grâce à son expérience, aida Mme Lansen à trouver les capitaux nécessaires à son établissement et lui indiqua de bons placements pour ses petits bénéfices ; de son côté, à la mort prématurée de Mme Nauroy, elle réclama l'orpheline, qui était sa filleule et fut bientôt sa meilleure élève, sans vouloir accepter la moindre pension.

Le père en fut d'autant plus charmé qu'il était fort embarrassé de la petite, tard venue et mal venue dans le ménage, où Hippolyte tenait une place suffisante ; il eût volontiers élevé et dirigé seul un garçon, mais une fille !

Elle n'était cependant pas encombrante.

Louis, qui avait pour elle l'affection d'un frère aîné, l'avait surnommée « Trotte-menue », et jamais surnom ne fut mieux donné, tant elle excellait à passer inaperçue, glissant de ci, de là, sans déranger personne, mais présente partout où l'on avait besoin de doigts agiles, d'un œil éveillé, d'une oreille attentive et d'une langue discrète. Chez son père, elle suppléait la ménagère absente ; en classe, les sous-maîtresses indisposées ; elle était la confidente des essais poétiques d'Hippolyte, des rêves artistiques de Louis, avant même de porter des robes longues.

Car la pauvre Mme Lansen, qui priait Dieu tous les jours de préserver son fils des errements paternels et ne lui avait jamais permis de toucher un pinceau, tombait de Charybde en Scylla et, tandis qu'elle souhaitait pour lui

l'enseignement ou le notariat, il lui déclara, un jour, tout net qu'il voulait être musicien.

Ce fut un coup terrible et une amère déception. Jusqu'alors enfant docile, élève studieux, jeune homme rangé, il ne lui avait causé que des satisfactions et encourageait toutes ses espérances. Sans doute, il aimait un peu trop son violon et fréquentait plus que de raison l'organiste de Saint-Vulfran, mais on peut faire pire ! et elle ne se défiait pas de ce qu'elle considérait comme une innocente distraction, un agréable passe-temps d'amateur.

De là à embrasser une telle carrière !

Elle n'en connaissait que trop les déboires et redoutait une seconde édition de celle du père.

Lui faudrait-il donc suivre encore une fois cette voie douloureuse, véritable vallée de larmes pour les épouses et les mères ?

Lui faudrait-il donc rentrer dans la fournaise, quitter le port de salut, où elle avait abrité leur pauvre barque, ballottée par l'orage, et affronter de nouvelles tempêtes ?

L'art et les artistes lui faisaient peur ! Non seulement elle employa toute l'autorité de sa tendresse et de son expérience pour en détourner son fils, mais elle fit appel à toutes les influences susceptibles d'ébranler sa résolution : parents, amis, professeurs. Tous se heurtèrent à un doux entêtement pire qu'une résistance violente ; il était désolé d'affliger sa mère, mais c'était une irrésistible vocation que prières, ni remontrances, ni railleries ne parvenaient à entamer.

« Musicien ? ce n'est pas un métier, opinait l'un.

— Pas un métier ? quand on s'appelle Rossini ou Mozart !...

— Tous les racleurs de violon n'écrivent pas le Stabat Mater ou Don Juan, observait l'autre.

— Il faut bien commencer.

— A condition d'aboutir, sans cela on n'est qu'un raté, et les ratés font mourir leur mère de chagrin.

— Je serai toujours un bon fils, mais je veux être musicien.

M. Dorigny eut beau lui vanter le professorat, les avantages d'une position fixe, d'un avenir assuré ; M. Angel eut beau énumérer complaisamment toutes les carrières que lui ouvrirait l'étude du droit ; ils perdirent leur temps et leur peine. Au reste tous deux étaient des mélomanes convaincus et plaidaient un peu contre leur saint, c'est-à-dire assez

mollement. Pour achever leur défaite, Louis n'eut qu'à se mettre au piano et leur jouer quelques-unes de ses compositions, ils se déclarèrent vaincus :

« Laissez-lui faire de la musique, madame, ce serait un meurtre de l'empêcher, dit l'officier ministériel ;... et d'ailleurs vous n'y réussiriez pas », ajouta le professeur.

Abandonnée par ses alliés, la veuve dut capituler, mais elle fit ses conditions :

« Dans les arts, c'est tout ou rien, il ne s'agit pas d'être médiocre. Il te faut donc faire tes preuves, je t'y aiderai de mon mieux ; seulement à la première défaillance, traité rompu, tu entres chez un notaire. »

Il lui sauta au cou :

« Sois tranquille, maman, je te promets le prix de Rome pour payer ton sacrifice. »

Résignée fort à contre-cœur, Mme Lansen tenait à éprouver une vocation dont elle doutait encore. Elle fit le voyage de Paris sous un prétexte, alla rendre visite à quelques professeurs du Conservatoire, anciens amis de son mari, et leur exposa nettement la situation :

« Si Louis est vraiment doué pour la musique, j'ai le devoir de ne pas l'entraver, mais s'il est dupe de son imagination ce sera un service de l'éclairer et pour cela ne lui ménagez pas les difficultés. »

Ce fut inutile, les exercices les plus fastidieux, les études les plus ardues ne parvinrent pas à le rebuter ; fugue, contrepoint, harmonie, composition, tout le charmait ; son ardeur ne se démentait pas un instant ; seul à Paris, livré à lui-même et aux entraînements de la vie d'étudiant, il ne rêvait qu'Opéra, Messe, Oratorio ; et, réalisant sa promesse, il concourut pour le prix de Rome, et l'enleva haut la main.

C'était la première consécration, il ne devait pas s'arrêter là et rapporta d'Italie un drame lyrique dont le succès foudroyant le classa d'emblée parmi les compositeurs célèbres.

Alors, il n'eut plus de cesse qu'il décidât Mme Lansen à vendre son pensionnat et à venir se fixer près de lui.

« Je veux te prouver qu'on peut aimer son art et sa mère, et je te promets de ne jamais te faire pleurer. »

Il devait tenir sa parole et la veuve n'eût pas regretté la paisible cité où elle avait trouvé le repos et la sécurité aux heures de détresse, si elle n'y eût laissé une part de son cœur à la gentille enfant qu'elle appelait sa fille aussi souvent que sa filleule.

Lansen était en effet un fils modèle dont la tendre déférence avait toutes les délicatesses. Pratiquant les vertus familiales et bourgeoises, simple dans ses goûts, sa toilette, ses habitudes, rigide dans ses principes, austère dans ses mœurs, il ne se montrait inspiré que devant son piano, sans aucun de ces ridicules, de ces extravagances qui distinguent les ratés.

L'homme que Dieu a marqué au sceau du génie, savant, artiste, penseur, porte en lui-même sa propre flamme, flamme sacrée qui n'a pas besoin d'être alimentée par des moyens factices. Pour celui-là, peu importe l'atmosphère ambiante, le milieu, les accessoires, le décor ; isolé dans son rêve, il n'accorde qu'une importance relative aux êtres et aux choses qui l'entourent, sans distraire son attention absorbée par une passion unique, et ne vise ni au tapage, ni à l'effet, ni à l'originalité autrement que dans son œuvre.

Au contraire, ceux, moins bien partagés, qu'effleure seulement la langue de feu descendue du Ciel, ceux-là, ne puisant pas en eux-mêmes la force, ont besoin d'une mise en scène spéciale, de relations particulières, d'excitations extérieures, insuffisantes parfois ! et, rêvant le beau, incapables de le créer, génies incomplets condamnés à de perpétuelles ébauches, torturés par leur impuissance devant leur chevalet, leur piano, leur écritoire, délaissent la plume ou le pinceau rebelle pour se draper dans des attitudes théâtrales, arborer des costumes excentriques, étaler des fantaisies baroques, des vices extraordinaires, chose infiniment plus facile que d'écrire les Contemplations, de peindre la Joconde ou de composer Roméo.

Aussi, impossible de rencontrer nature plus franche, caractère moins affecté, façons plus simples que chez ce grand artiste Lansen, dont le regard d'enfant contrastait avec la barbe de patriarche et dont la voix harmonieuse n'avait jamais d'inflexions plus caressantes qu'en prononçant ce mot puéril et touchant surtout dans l'âge mûr :

« Maman. »

Il avait pour elle un véritable culte, s'efforçant de lui faire oublier les amertumes de sa jeunesse par une vieillesse si heureuse qu'elle fût la rançon du passé et payât largement la dette paternelle.

En ce moment, assise au piano, elle accompagnait les deux violonistes dont une glace lui renvoyait la double image et qu'elle enveloppait d'un sourire presque également maternel.

Et Hubert pensa :

« On dirait un jeune ménage ! »

De fait, en dépit de son front chauve, l'artiste montrait devant sa musique et sa jolie partenaire un enthousiasme juvénile, un épanouissement d'homme heureux qui lui enlevait certainement quelques lustres ; tandis que Camille, mûrie par les épreuves subies et la lourde tâche assumée, avait sous la grâce ingénue du printemps le sérieux un peu mélancolique de l'automne.

Tous deux semblaient fort bien appareillés et si leurs idées étaient à l'unisson comme leurs instruments ?...

Le morceau fini, au milieu des applaudissements, Lansen interpella gaîment le jeune étudiant :

« Et l'accompagnatrice ? qu'en dites-vous ! Elle a appris le piano à plus de quarante ans pour l'amour de son fils ! ça vaut bien les mères qui apprennent le grec pour aider leurs collégiens,... d'autant que cette pauvre maman déteste la musique.

— Pas la tienne, murmura-t-elle.

— Tu es un ange ! »

Mi-rieur, mi-câlin, il prit délicatement une des papillotes grises et la porta à ses lèvres avec une tendresse où le respect filial se nuancait d'une sorte de galanterie.

« Grand fou ! dit-elle, un reproche dans le ton, une caresse dans les yeux.

— Et ma petite élève ? hein ! elle me fait honneur ! je ne m'attendais pas à un pareil résultat en lui mettant un archet à la main.

— Elle n'avait aucune disposition, appuya la vieille demoiselle.

— Mais le sentiment et la volonté, ce qui vaut mieux, rectifia Mme Lansen. Camille devait réussir en tout parce qu'elle s'appliquait en tout.

— On sait que c'est ta favorite, va !

— Je l'aime comme ma fille, c'est vrai.

— N'êtes-vous pas ma seconde mère ?

— Chère petite ! »

Elle lui mit un baiser au front. Hubert intrigué se demandait quel lien ignoré unissait les deux familles.

« Vous avez été le professeur de mademoiselle, demanda-t-il, sa curiosité triomphant de sa réserve.

— Et ma mère son institutrice, quand nous étions voisins.... »

Un signe de Camille interrompit de nouveau sa phrase.

« Je ne suis pas connaisseur, observa le jeune étudiant, mais il me semble qu'avec un si beau talent mademoiselle réussirait fort bien dans des concerts, moins ingrats que des leçons.

— Non ! non ! pas d'artiste dans ma famille ! »

Chacun tressaillit à la voix sourde du vieux comptable tiré brusquement de son apathie.

Il y eut un silence légèrement embarrassé, coupé par les éclats de rire des jumeaux à qui Jeannette faisait la classe dans la pièce voisine, à l'imitation de « Mademoiselle », avec des commentaires imprévus.

« Veille bien sur cette chère mignonne, Camille, répétait tante Euphrosine d'un ton mielleux, tu as des frères si insupportables. »

Hubert crut remarquer une crispation douloureuse sur les traits flétris du vieillard à ce blâme plus ou moins mérité.

« Ce sont sans doute vos Benjamins, monsieur, dit-il obligeamment : les fleurs tardives sont celles que l'on respire le plus volontiers, prétendait mon père, qui adorait sa toute petite. »

Les prunelles troubles se tournèrent de son côté, la moustache grise trembla légèrement, mais il n'obtint aucune réponse et, découragé, il borna là ses tentatives.

La conversation se traînait languissante, malgré les efforts de Camille et le bavardage de la vieille demoiselle ; une sorte de contrainte flottait dans l'air, chacun semblait redouter une fausse note. Heureusement la musique était un excellent dérivatif et les duos succédaient aux trios, les rondeaux aux andantes, Mendelssohn à Mozart, Saint-Saëns à Gounod. Mais ces flots d'harmonie, vrai régal de dilettante, ne parvenaient pas à chasser la vague tristesse assombrissant peu à peu l'esprit du jeune étudiant. Était-ce l'influence du temps gris et maussade, de la pluie larmoyant le long des vitres ou la vue des exécutants en face du même pupitre l'empêchait-elle de goûter la parfaite exécution ? mais il éprouvait une impression d'isolement, d'abandon, pire que tout à l'heure dans sa chambre solitaire.

Enfin, l'on servit le thé dont Camille fit les honneurs avec sa grâce modeste qu'il ne pouvait se défendre d'admirer ; hélas ! Mme Larsen, sa voisine, choisit juste ce moment pour l'entretenir des hautes qualités de son fils et de son désir maternel de le voir marié.

« Les artistes sont de grands enfants ; plus que tout autre, ils ont besoin d'une femme sérieuse, douce, dévouée, d'un foyer calme et reposant au milieu de leur vie fiévreuse, d'une oasis au milieu des sables brûlants. Louis

est trop bon fils pour ne pas être un excellent mari et je serais si contente de ne pas le laisser seul lorsque Dieu me rappellera à lui.... »

Le compositeur avait entendu, il échangea avec Camille un regard d'intelligence qui n'échappa pas à Hubert, et il rentra chez lui un peu soucieux.... Jeanne allait-elle perdre son institutrice ?



XI

DEUX BOHÈMES

TÉ ! Dorigny !

Ah ! puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle.

Riant, gesticulant, déclamant, un étudiant, menton barbu, front chauve, béret en arrière, gilet déboutonné, barrait le chemin au frère de Jeanne, très ennuyé, qui, sa serviette sous le bras, revenait de son Étude.

Jusqu'alors, il avait évité toute fâcheuse rencontre, les étudiants de son âge ayant pris leurs dernières inscriptions pendant son séjour au régiment. Mais Aristide Hussac se nommait pompeusement lui-même « le pilier des écoles », bien qu'il fût surtout un pilier de brasserie, et c'était miracle qu'ils ne se fussent pas encore trouvés nez à nez.

« Te revoilà donc des nôtres, mon bon ! Retour du Quartier et au Quartier ! Celui-ci vaut mieux que l'autre, hein ! l'épluchage des pommes de terre, le pansage des chevaux et le reste ! ça n'est pas drôle et tu dois avoir besoin de te retremper un peu. Mais pourquoi ta première visite n'a-t-elle pas été pour ton ancien copain ! Je n'ai pas déménagé, tu sais, Mardoche non plus, et la chambre entre les nôtres est justement libre : ce qu'on va rigoler ! »

Sans attendre de réponse, il parlait, parlait ! avec cette exubérance des Méridionaux, ce besoin de se répandre qui les a fait comparer à une bouteille de Champagne : tout en mousse, rien au fond !

Hubert essayait vainement de l'interrompre, de se dégager de son étreinte :

« Fini ! tout cela, mon cher Hussac, dit-il enfin, tandis que l'autre reprenait haleine, maintenant il me faut rattraper le temps perdu.

— Bon ! bon ! tu me la fais au paternel ! Ça ne prend pas !

— Mon père est mort, Aristide. »

Le masque joyeux tomba aussitôt et, passant du rire à l'attendrissement avec la mobilité de sa race, le Provençal serra avec effusion les mains de son ami :

« Pauvre cher ! dit-il, les yeux humides, moi qui plaisantais, sans remarquer que tu étais en deuil !... Il y a longtemps ?

— Dans l'incendie de l'Opéra-Comique.

— Quel affreux malheur ! je te plains bien, va ! Cet excellent M. Dorigny ! il m'aimait beaucoup ! et moi aussi.

— Vous ne vous connaissiez pas.

— Si fait ! si fait ! je l'avais reçu dans ta chambre, un jour, en ton absence. Il me parla de toi avec une confiance, un abandon dont je fus touché aux larmes : « Je sais la grande affection

« que vous portez à mon fils et j'en suis heureux, bien heureux,

« monsieur Hussac, me dit-il d'un ton pénétré ; si je venais à lui

« manquer, soyez pour lui un frère aîné ! » Je l'ai juré, mon pitchoun, et je tiendrai parole, foi de Marseillais ! »

Il se frappait la poitrine, prenait un accent pathétique, mimait la scène, l'air si convaincu que l'on ne savait s'il fallait en rire ou se fâcher.

En réalité, jamais le professeur Dorigny n'avait eu la moindre relation avec l'enfant de la Cannebière, qu'il rangeait parmi les bohèmes et ratés dangereux, fréquentation nuisible contre laquelle il cherchait vainement à prémunir son héritier.

« Ah ! quel brave homme de père c'était ! continua Aristide se mouchant bruyamment, tu ne le pleureras jamais trop ! »

Et, sans autre transition :

« Prenons un bock, hein ! c'est moi qui paie, » dit-il poussant la porte d'une brasserie.

Bon gré, mal gré, Hubert dut s'asseoir à une table de marbre où bientôt s'empilèrent les soucoupes, le bock d'Hussac faisant toujours un nombre respectable de petits et la capacité de son estomac étant digne d'un homme du Nord, dont il était loin d'avoir la nature flegmatique. La bière n'alourdisait ni son esprit ni sa langue, c'était un véritable moulin, un tenace crampon, et il était aussi difficile de placer un mot que de se débarrasser de lui.

Hubert dut s'asseoir à une table de marbre.



« Tu devrais revenir habiter notre hôtel ! le père Cocoz tuerait le veau gras : « Vive la Pologne ! monsieur ! » seulement aujourd' hui c'est : « Vive le tzar ! »

Malgré sa tristesse, Hubert ne put s'empêcher de sourire à l'évocation de cette singulière figure, bien connue sur la rive gauche.

Enfant trouvé, ramassé sur le pavé de Montrouge par un brave marchand de coco, qui l'avait baptisé : « Désiré Coco » et lui avait laissé son établissement, il avait profité de l'incertitude de sa naissance pour s'attribuer une nationalité au goût du jour et modifier son nom en conséquence. C'est ainsi que, dans sa prime jeunesse, Garibaldi étant à la mode, il se faisait appeler Cocco et se targuait d'avoir pris part à l'expédition des Mille ; — concierge d'un immeuble de la rue des Écoles, au temps où la turbulente jeunesse applaudissait l'apostrophe virulente de Floquet à l'empereur de Russie : « Vive la Pologne ! monsieur ! » il s'était révélé Polonais, fils d'un malheureux réfugié, et avait inscrit sur la porte ; « Le père Cocoz frotte les parquets... et les Cosaques ! » ce qui lui avait valu clientèle et popularité à l'avenant ; — maintenant, riche, considéré, propriétaire, il signait Kokof, achetait des fonds russes, chantait d'une voix

fêlée l'hymne national, parlait de Sébastopol, comme s'il y avait été, et de « notre petit père Alexandre » avec la dévotion d'un moujik.

Ses rengaines, ses manies, son humeur bizarre, faisaient la joie de ses locataires dont il consentait à cirer les bottes, mais non à laver les verres et les tasses, l'un lui semblant plus que l'autre attentoir à sa dignité. Il leur donnait des conseils, censurait leur conduite et punissait les retardataires en se faisant tirer l'oreille pour leur tirer le cordon, ce qui attira une fois sur lui cruelle vengeance.

Une nuit de décembre, Hubert, Aristide et Mardoche rentrant de compagnie, durent se morfondre dans une attente exagérée, avant que le féroce Cerbère daignât se laisser attendrir. Aussi, exaspérés, décidèrent-ils de lui donner une bonne leçon et, la porte enfin ouverte, le carillon continua de façon si insolite que le bonhomme s'arracha péniblement à ses draps et, en simple caleçon, sous une vaste houppelande, s'aventura au dehors, espérant surprendre les coupables. Mal lui en prit : à peine avait-il franchi le seuil que le battant se referma derrière lui et que les trois complices, regagnant tranquillement leur lit, le laissèrent à son tour se pendre vainement à la sonnette, grelottant à la bise glacée et pataugeant dans la neige pieds nus dans ses pantoufles....

« Il n'a pas de rancune et serait tout de même heureux de te revoir, insistait Hussac ; et Mardoche donc !

— Impossible, je suis dans mes meubles.

— C'est vrai ! tu as hérité ! et le Pactole doit couler dans ton salon ! Les amis ont-ils permission d'aller le sécher un peu ?

— Je vis en famille.

— Avec ta mère ?

— Non, avec ma sœur.

— Une personne respectable ?

— Très respectable, appuya gravement le jeune homme, et que je ne voudrais pas faire attendre, aussi tu m'excuseras. »

Il se levait, Aristide jeta un regard inquiet sur la pile de soucoupes et se frappant le front :

« Ah ! sapristi ! j'oubliais l'heure ! — un rendez-vous très pressé avec Mardoche pour une affaire superbe.

— Que fait-il en ce moment ? Droit ? Médecine ? Musique ? Peinture ?

— Il songe à fonder un théâtre, une Bodinière de la rive gauche, et m'attend avec le bailleur de fonds pour arrêter les devis. — Je me sauve !

— paie pour moi ! — je te revaudrai ça ! »

Et il s'esquiva avec une dextérité indiquant une longue pratique, tandis que le frère de Jeanne réglait les consommations.

« Ça n'est pas trop cher, si j'en suis débarrassé ! » pensait-il en guise de consolation.

Quand il rentra, la petite, qui avait plus d'une fois regardé la pendule, lui sauta au cou :

« Tu es en retard, mon grand.

— J'ai fait un détour.

— Par le bazar de l'Hôtel-de-Ville ! tu me rapportes quelque chose ? »

Joyeuse et impatiente, elle plongeait sa menotte dans la poche du pardessus où elle trouvait souvent une surprise, mais au lieu du jouet espéré, elle n'en tira qu'une carte poisseuse sur laquelle elle lut :

ARISTIDE HUSSAC
ÉTUDIANT
27, rue des Écoles.

« Non, ma chérie, j'ai rencontré un ami, » expliqua Hubert devant sa mine déconfite.

Elle ne dit rien, mais elle rejeta le petit carton sur le bureau d'un air boudeur, comme si elle le rendait responsable de sa déception, très disposée à prendre en grippe l'étudiant de quinzième année.

Hussac et Mardoche avaient été les inséparables du jeune Dorigny pendant son temps d'École gâché en leur compagnie.

Tous deux avaient sur lui la plus détestable influence et, en dépit de ses fermes résolutions, il avait ressenti un certain malaise en se retrouvant en face de l'un et en entendant prononcer le nom de l'autre.

Aristide n'était pas un méchant garçon, c'était un de ces dévoyés, plus nombreux à mesure que l'instruction largement répandue et l'encombrement des carrières libérales nécessitent un plus vigoureux effort de ceux qui veulent arriver au but.

Passé la trentaine, lui qui portait le nom d'un sage, n'était guère qu'un fol escholier à la manière de Villon, type de bohème attardé, sans principes et sans dignité, indolent, flâneur, se laissant vivre aux dépens des autres et trouvant fort naturel que sa bonne femme de mère travaillât pour lui, comme l'avait fait son père, jusqu'à extinction des forces vitales.

« Té ! mère Hussac, est-ce aujourd'hui que le pitchoun déboulonne celui de Cahors ? » lui demandaient les voisins, lorsqu'elle ouvrait son épicerie de Martigues.

Elle, sèche et ridée comme une prune d'Agen, sous sa coiffe de veuve, mais alerte et résistante encore, allait, venait, servant les pratiques, trotinant du comptoir à la caisse et répondait aux mauvais plaisants avec l'accent de la Cannebière :

La petite lui sauta au cou.



« Aristide n'est pas pressé autrement. A son âge, l'autre n'avait encore que des dettes ! »

Et il n'était pas en retard sous ce rapport.

Depuis que, ses études terminées au lycée de Marseille, il était parti lesté d'espérances pour conquérir sa place au soleil politique, il n'était guère revenu au pays, mais, en revanche, les appels de fonds s'étaient succédés avec la régularité d'une pompe aspirante ; et, pleins de foi en son avenir, d'admiration pour son génie, les parents ne s'étaient pas plus lassés de lui fournir des subsides que lui d'en réclamer.

Victime de cette ambition qui devait tourner la tête de tant de Méridionaux devant le succès foudroyant de ces enfants du Midi : Thiers, Méry, Gambetta, Daudet, le petit épicier estimait suffisant d'être né dans le voisinage de la Méditerranée ou de la Garonne, d'avoir grandi entre le poivre et la mélasse, d'avoir fait des études passables pour rivaliser avec le Libérateur du territoire et le Tribun de la guerre à outrance ; et, lorsqu'on l'interrogeait sur la profession à laquelle il destinait son héritier, il répondait naïvement :

« Aristide ? il sera avocat, député, en attendant mieux. »

N'avait-il pas tout ce qu'il fallait pour cela : un organe tonitruant, une chevelure léonine ? il ne lui manquait que d'être borgne.

Malgré ces dons remarquables, la succession de Gambetta était encore à prendre et Hussac n'était guère connu que dans de vagues cénacles de la rive gauche, se tenant en général dans des brasseries plus ou moins louches.

Mais la confiance paternelle n'était pas ébranlée pour cela.

« Il lui faudrait son procès Baudin ! déclarait le bonhomme avec conviction ; ah ! s'il avait son procès Baudin ! »

Eût-il suffi pour le mettre en lumière ?

La chose était d'autant plus problématique qu'Aristide, ayant pris une seule inscription de droit, n'était pas même avocat !

Mais le digne épicier, peu ferré en la matière, n'y regardait pas de si près et ne faisait aucune différence entre un étudiant et un bâtonnier. Aussi attendait-il patiemment le jour de la célébrité où le nom de son rejeton serait dans toutes les bouches, son portrait à toutes les vitrines....

Il s'endormait, chaque soir, bercé par ce rêve ; un matin, il ne se réveilla plus et, quand le futur grand homme, mandé par dépêche, arriva pour l'enterrement, la mère, héritière de la foi robuste du défunt, ne trouva que ce mot :

« Dire qu'il ne te verra pas ministre, le povre ! »

Elle était convaincue d'avoir bientôt cette gloire, récompense de leurs longs sacrifices, et continuait à vendre ses épices, se privant de tout, pour

envoyer ses maigres économies au pitchoun, qui les faisait joyeusement danser.

Quand elles étaient mangées, il « tapait » sans scrupules ses amis, généralement recrutés parmi les nouveaux débarqués de leur province ou les débutants au Quartier, qu'il semblait protéger en les dépouillant, tel « un de la Classe », à l'égard des « bleus » qui arrivent au régiment.

Il les initiait à tous les plaisirs frelatés et coûteux, dont il prenait largement sa part à leurs dépens, leur faisait ouvrir des crédits dans les divers bars et cafés honorés de sa clientèle et faisait généreusement porter ses propres consommations sur leurs notes ; les conduisait chez son tailleur, son bottier, son chapelier, moyennant une forte remise ; enfin menait une existence fort agréable, malgré la modicité de ses ressources, en écumant les générations successives qui lui passaient sur le dos.

« Étudiant je suis, étudiant je resterai, jusqu'à cent ans, comme Chevreul », déclarait-il avec sa faconde méridionale.

Il n'oubliait qu'un point, c'est que Chevreul étudiait, lui ! Égoïste, paresseux, jouisseur, gourmand, il avait cependant des emballements passagers, des élans plus ou moins factices, — que l'on confond parfois avec l'enthousiasme, le dévouement ; — et des sensibleries à la Mürger dont il se proclamait le dernier disciple — fort différentes de la sensibilité réelle.

C'est ainsi que, dans sa bruyante admiration pour son illustre modèle, le « Tonnerre du Midi », comme il appelait Gambetta, il fit le pèlerinage de Ville-d'Avray, pour porter un bouquet de deux sous à son monument ; et cette mémorable visite fournit un thème, jamais épuisé, brodé de mirifiques arabesques pour l'ébahissement des naïfs qui l'écoutaient bouche bée, tel un pèlerin retour de la Mecque.

Puis, les Jardies semblant trop loin à son indolence, il avait adopté Victor Hugo et pontifiait au Panthéon, à ses divers anniversaires, debout près du tombeau du Maître, l'air inspiré, l'attitude romantique d'un survivant de la Bataille d'Hernani. En réalité, depuis les bancs du collège, il n'avait pas lu une ligne de l'auteur des Châtiments.

On citait aussi de lui des traits attendrissants, le plaçant entre saint Vincent de Paul et le « Petit Manteau bleu ».

Un jour, devant le désespoir d'un Italien, qui avait laissé choir sa planche de moulages, Aristide, avec un beau geste, tira... son béret et noblement fit la quête, aux tables des divers cafés du carrefour Médicis, en disant d'un ton sentencieux :

« Ceux qui rient doivent penser à ceux qui pleurent ! »

Et nul ne remarqua s'il joignait son obole à celle des autres.

Une autre fois, il recueillit un roquet égaré, au vif déplaisir du père Coco dont il salissait les escaliers, prétendant que le chien, étant l'ami de l'homme, l'homme devait être l'ami du chien.

Seulement, comme il était aussi fort ami de ses aises et n'aimait guère à se déranger, il ne s'inquiéta pas autrement du bien-être de son protégé, s'en remettant aux uns et aux autres de le soigner, le nourrir, le promener ; l'abandonnant sur son balcon où il passait quelquefois la nuit par le chaud, le froid, la pluie, hurlant à la lune au grand agrément des voisins et s'oubliant sur la tête des passants ; jusqu'au jour où un promeneur, moins bienveillant, s'adressa à un agent, lui montra son chapeau neuf déshonoré et fit constater le délit. Procès-verbal fut dressé au propriétaire du coupable, lequel, furieux de ne pouvoir esquiver l'amende, s'en vengea sur le malencontreux roquet qu'il chassa sans miséricorde.

Et lorsqu'un ami malicieux l'interrogeait à ce sujet :

« Ne m'en parlez pas ! l'ingratitude ne se borne plus à l'espèce humaine et Fidèle ne méritait pas son nom ! » déclarait-il.

Si, depuis sa première et unique inscription, il avait à peu près oublié le chemin de l'École, Mardoche, au contraire, avait un pied dans toutes, et pouvait se vanter d'avoir suivi, oh ! pas longtemps ! le cours de Littérature de Brunetière, de Matière médicale de Planchon, d'Économie politique de Beauregard, de Médecine légale de Brouardel, en passant même par l'atelier de Gérôme, butinant de ci, de là, sans rien approfondir, effleurant toutes les questions : Art, Philosophie, Religion, Politique, Littérature, Finances, Médecine, Théâtre, Sciences, bref ! ayant des « clartés de tout », selon le mot du bonhomme Chrysale, mais incapable d'arriver à rien.

Doué des plus brillantes facultés, on pouvait dire de lui comme du Régent, auquel il ressemblait en plus d'un point : « Une mauvaise fée, qui n'avait pas été invitée, déclara qu'il ne saurait jamais s'en servir », et, rejetant tour à tour la plume, le scalpel, le burin, la loupe, le pinceau, il se bornait à de remarquables ébauches qui restaient toujours à l'état d'ébauches.

Comme les « Roués » du XVIII^e siècle et les « Raffinés » du temps des Valois, dont il avait les goûts artistiques et les vices élégants, il dédaignait l'honnêteté bourgeoise, les délicatesses de conscience, le labeur assidu,

l'effort viril, toutes les vertus admises par le commun des mortels auxquels il se jugeait fort supérieur.

Loin de rougir de son oisiveté, il proclamait bien haut le « droit à la paresse », se drapait dans un mépris superbe pour les arrivistes, les bœufs à concours, les tâcherons, qui travaillent au lieu de divaguer.

Il ne comprenait que l'Art pour l'Art, l'écriture primant la pensée, le paradoxe étouffant le sens commun, et soutenait avec le même brio les thèses les plus contradictoires, argumentant avec chaleur sans la moindre conviction, friand de la discussion comme jadis on était friand de la lame, « pour rien, pour le plaisir », sans souci de froisser un ami ou de blesser un adversaire.

Il avait beaucoup vu, beaucoup retenu, beaucoup lu, beaucoup voyagé, fait un peu tous les métiers, des plus relevés aux plus infimes et sous un air blasé, une apparence froide, contrastant avec l'exubérance d'Aristide, se cachait une imagination délirante, confondant si bien le chimérique et le réel que lui-même finissait par ne plus s'y reconnaître.

Chez lui, c'était fouillis bizarre, mélange hétéroclite trahissant ses multiples tocodes : un traité de Toxicologie voisinait avec un manuel d'Architecture, un Code avec un Codex, un ébauchoir avec un chevalet, la Revue des Deux Mondes avec la Revue blanche, les poètes décadents avec les classiques, les Chansons de Béranger avec celles de Bruant.

D'une facilité de principes et de mœurs frisant l'inconscience, à force d'analyser, discuter, disséquer les lois religieuses, morales, sociales, clef de voûte de l'Humanité, il en était arrivé à tout nier. Selon lui, il n'y avait ni bien, ni mal, ni mérite, ni démerite ; pas d'autre règle que le bon plaisir, pas d'autre frein que la force, pas d'autre guide que l'impulsion du moment, noble ou vile, généreuse ou égoïste, aussi avait-il repris pour son compte la devise d'un célèbre épicurien : « Ma fantaisie ».

Avec cela, causeur étincelant, charmeur irrésistible, lorsqu'il voulait s'en donner la peine, passant de la brutalité affectée à l'urbanité de l'homme du monde, de l'argot des mauvais lieux au langage académique, d'un silence morose à une brillante improvisation, émerveillant ses auditeurs par les mille facettes de son esprit, la variété de ses connaissances, ses aperçus ingénieux et subtils sur les questions les plus diverses, les peuples les plus différents, les climats les plus opposés et peut-être, si on l'eût interrogé sur les habitants de la lune, eût-il répondu aussi bien que Cyrano.

Sur un seul point, il était obstinément muet : son enfance, sa famille ; et citait aux indiscrets le vers du héros de Musset, dont il avait pris le nom :

« Vous dire mes parents, cela serait trop long ! »

Ses moyens d'existence étaient aussi problématiques : un article, une nouvelle, une pochade, un dessin, une statuette étaient sa monnaie courante ; parfois aussi il se haussait à des conceptions hardies, des idées étonnantes (rappelant la culture des ananas de Balzac), sur lesquelles il plaçait des millions en espérance et qui avortaient entre ses mains ou prospéraient dans celles d'un autre moins inventif, mais plus pratique, qui lui coupait l'herbe sous le pied.

Il s'en consolait philosophiquement en disant avec un dédain de grand seigneur :

« Le cerveau sème pour le bras qui ramasse. »

Et il retournait à sa plume ou à ses pinceaux.

Évidemment c'eût été quelqu'un s'il eût voulu faire quelque chose.

« Je t'assure que c'est une intelligence d'élite ! » affirmait Hubert, lorsque son père s'efforçait de le détourner de cette fréquentation néfaste.

« Un imbécile m'inquiéterait bien moins ! » répliquait le professeur, non sans raison.

De fait, Hussac, matériel et vulgaire, n'était guère redoutable que pour la bourse de ses amis. Mardoche, lui, s'attaquait à l'esprit, au cœur, à la conscience.



XII

PAYS CONQUIS

UN violent coup de sonnette fit sauter la Bretonne devant ses fourneaux et Jeanne devant sa page d'écriture.

« Tiens, Hubert a oublié sa clef ! pensa cette dernière, dégringolant de son haut tabouret pour courir au-devant de lui.... Toi qui trouves les petites filles étourdies ! » clama-t-elle joyeuse en ouvrant la porte.

Mais elle s'arrêta effarouchée, à la vue de deux inconnus : l'un barbu, l'autre glabre, paraissant eux-mêmes assez étonnés devant ce minois enfantin.

« Monsieur Hubert Dorigny est-il visible ? interrogea l'un avec un fort accent méridional.

— Non, monsieur, répondit la servante.

— Et sa respectable sœur ? » demanda l'autre avec une légère ironie.

La petite personne si pompeusement qualifiée ouvrit de grands yeux et déclara naïvement :

« Sa sœur, c'est moi ».

Le premier réprima une forte envie de rire ; le second s'inclina sérieux comme un bonze.

« Je m'en doutais, dit-il simplement.

— Pardon, messieurs, mais qui êtes-vous ? questionna la domestique défiante.

— Aristide Hussac et Alfred Mardoche, les meilleurs amis de votre maître, ma bonne.

— Ah ! c'est vous qui l'avez mis en retard, l'autre jour, observa la fillette, qui avait de la rancune, jetant sur Mardoche un regard accusateur.

— Non, mademoiselle, c'est moi, rectifia Hussac avec componction, et j'en fais mon Meâ culpâ.

— Faites excuse, messieurs », intervint la fidèle Noun, peu soucieuse de voir la conversation se prolonger et rêvant déjà de cambrioleurs, » mon maître doit rentrer pour déjeuner et si vous voulez repasser d'ici une heure....

— Nous préférons l'attendre, il sera enchanté de la surprise », déclara tranquillement Aristide, pénétrant sans façon dans la petite salle.

Le couvert était déjà mis ; par la fenêtre ouverte on apercevait les canaris de Jeanne voletant dans leur cage verte, la coupole du Panthéon où se jouait un rayon d'or et les arbres rachitiques du lycée Henri IV.

C'est gentil ici, dit Aristide.

— Jolie vue, mais mobilier tocard ! » opina Mardoche essayant négligemment le piano.

La défiante Bretonne s'interrogeait, perplexe, indécise, tentée de congédier ces intrus,... mais si c'étaient réellement des amis d'Hubert ?...

Soudain, une forte odeur de roussi se répandit dans l'appartement.

« Troun de l'air ! la bonne, vous laissez brûler le déjeuner ! » s'écria le Méridional.

Et, bondissant vers la cuisine, il recula les casseroles, souleva les couvercles, goûta les sauces, sous les yeux de la cuisinière ahurie.

« Pas fameux, ce miroton ! déclara-t-il avec une grimace, vous n'y entendez rien, ma fille, ça manque d'épices !... Votre omelette est calcinée, passez-moi les œufs ; je vais vous en confectionner une selon toutes les règles de l'art, à rendre des points à Mme Pou-lard, l'aubergiste du Mont Saint-Michel qui détient le record !... Laissez-moi faire ! vous m'en direz des nouvelles et votre maître aussi. »

Décrochant un tablier, il le noua autour du corps, avisa la corbeille aux œufs, en cassa une douzaine, battant les blancs d'abord, y incorporant les jaunes, ajoutant de la crème avec la gravité, l'importance, d'un émule de Vatel ou de Carême.

La bonne venait d'ouvrir la porte.



Pendant ce temps, Mardoche examinait le cahier de Jeanne et, dessinant en deux traits de plume un cuisinier dans la marge :

« Oserais-je vous faire observer que vos bâtons sont bossus, mademoiselle ; ce n'est pas généreux de votre part ; puisque le bon Dieu vous a faite droite, ayez la même charité pour eux. » Assis à la place d'Hubert, il prit un morceau de pain, posé sur son assiette, en détacha la mie qu'il pétrit en boulette :

« Voulez-vous me permettre d'ébaucher votre jolie frimousse, mademoiselle..., ne bougeons plus ! »

Du pouce et de l'ongle il modelait, creusait ; déjà le nez, la bouche, les yeux, et même une boucle rebelle, retombant sur le front, apparaissaient sous les doigts agiles.

Jeanne regardait émerveillée :

« C'est moi ! c'est bien moi ! exclama-t-elle, battant des mains.

— Enchanté d'avoir réussi !.. A votre frère, maintenant, si je m'en souviens bien. »

Mais il avait à peine commencé que la porte s'ouvrit et l'original en personne parut sur le seuil.

A la vue de Mardoche, installé dans son fauteuil et d'Aristide brandissant une poêle, il demeura stupide, selon l'expression classique.

« Tu as de la chance que nous soyions montés ! s'écria bruyamment le Marseillais, tu allais faire un piètre déjeuner, mais la cuisine ça me connaît ! et je pourrais composer un dictionnaire un peu mieux que ce farceur de Dumas.

— Mes compliments, vous avez une charmante sœur, cher ami, déclara Mardoche, qui ne tutoyait jamais personne.

— Regarde mon portrait ! suis-je gentille ? »

Étourdi, suffoqué, Hubert ne savait lequel entendre et considérait les deux gaillards, installés chez lui comme en pays conquis, d'un air peu charmé :

« Comment diable avez-vous découvert mon adresse ? interrogea-t-il dépité.

— Un vieux trappeur débusque toujours le gibier, répondit gaiement Ilussac, et j'avais hâte de présenter mes hommages à ta respectable sœur. »

Il riait, mais reprenant son sérieux :

C'est bien ce que tu as fait là, pitchoun ! proclama-t-il avec chaleur, c'est généreux ! c'est beau ! et je t'admire. »

L'encens le plus grossier est toujours agréable !

« C'est un Greuze que votre sœur, appuya Mardoche, ajoutant une fossette à son ébauche, je ferais volontiers son portrait. »

Flatté dans son amour-propre fraternel, Hubert se dérida un peu ; Jeanne, de son côté, complètement rassurée, trouvait les amis de son frère très amusants. Elle babillait avec Hussac qui lui promettait une crème pralinée dont elle se lécherait les doigts et commandait à Mardoche une ménagerie en mie de pain : éléphant, girafe, phoque, qui s'alignaient sur la table à sa vive admiration.

Aristide fit glisser l'omelette sur le plat.



Le beurre chantait dans la poêle, Aristide y versa ses œufs bien battus, remua doucement, détacha les bords avec un couteau et, faisant glisser

l'omelette dorée sur le plat que lui présentait respectueusement la Bretonne :

« Mademoiselle est servie ! claironna-t-il joyeusement, espérons qu'elle sera satisfaite de son cuisinier. »

Cérémonieusement, Mardoche offrit son bras à la petite rouge d'orgueil et Hubert, désarmé, n'eut pas le courage de résister à cet envahissement.

.... A la leçon suivante, Mademoiselle trouva sa petite élève moins attentive qu'à l'ordinaire et, en corrigeant ses bâtons, elle fut surprise à la vue d'un cuisinier barbu et d'un Pierrot tirant la langue, qui se prélassaient dans les marges.

« C'est monsieur votre frère qui a fait cela, Jeannette ?

— Non, mademoiselle ; son ami M. Mardoche ;... il a fait aussi mon portrait en mie de pain et il le fera en peinture, il me l'a promis.... Il a dit aussi que mes bâtons étaient bossus.

— Il n'a pas eu tort.

— Et puis que j'étais très jolie ; c'est vrai, mademoiselle ?

— Quand vous êtes sage, oui, mignonne.

— Alors je serai toujours sage !... Un Greuze ? qui'l a dit ;... qu'est-ce que c'est, mademoiselle ?

— Greuze était un peintre de portraits.

— Qui faisait de belles petites filles alors ?

— D'autres aussi.

— Moi, si j'étais peintre, je ne peindrais jamais de vilaines figures.

— Il y a quelque chose de plus important que la beauté, petite Jeanne, c'est la bonté.

— Alors vous préféreriez ressembler à Mme Gobiche que d'être méchante ?

— Sans doute.

— Moi pas. »

Mademoiselle sourit à ce naïf aveu de la petite coquette :

« Vous changerez d'avis en devenant raisonnable ».

Elle secoua ses boucles frisées.

Puis, comme on passait à la géographie :

« Mademoiselle, qu'est-ce que c'est le Mont Saint-Michel ?

— C'est un rocher au milieu de la mer sur lequel est bâtie une belle abbaye.

— C'est loin d'ici ?

— Sur les côtes de Bretagne, là, tenez, entre Granville et Saint-Malo.

— Et connaissez-vous Mme Foulard ? »

Mademoiselle confessa son ignorance.

« C'est une aubergiste qui fait très bien les omelettes : M. Aristide nous en a fait une pareille, c'est bon, mais bon ! »

Décidément les amis d'Hubert occupaient un peu trop cette petite cervelle et la fillette, d'abord assez mal disposée à leur égard, les voyait maintenant avec plaisir, riant aux bouffonneries de l'un, minaudant aux compliments de l'autre.

Aristide était si amusant, il avait des inventions si drôles, des recettes extraordinaires qui bouleversaient les idées et la cuisine de la pauvre Noun. Au Mardi-Gras, c'étaient des crêpes ensorcelées, l'une si poivrée qu'elle emportait la bouche, l'autre si dure qu'elle résistait même au couteau ; celle-ci cachait une feuille de papier dans laquelle on mordait vainement, celle-là une ficelle se déroulant traîtreusement au risque de vous étrangler.

Une autre fois, Jeannette ne pouvant souffrir le fromage, il pariait de lui en faire manger et apportait un camembert si gras, si coulant qu'elle se bouchait le nez avec horreur, et se sauvait autour de la table où il la poursuivait et réussissait à fourrer de force dans son, bec rose... un délicieux gâteau fondant déguisé sous cette odieuse apparence.

En l'honneur du jeune licencié, il lui avait fait cadeau d'une grande poupée déguisée en avocat que l'on baptisa solennellement « Maître Hubert », destinée à le remplacer lorsqu'il était retenu dehors,... ce qui lui arrivait plus souvent que jadis.

Mardoche, lui, avait d'autres façons, sa verve railleuse s'exerçait souvent aux dépens de Mlle Jeanne, comme il l'appelait cérémonieusement ; mais aussi il la traitait en grande personne, attention d'autant plus sensible lorsque l'on porte encore des robes courtes. Il lui témoignait une considération plus haute qu'elle et devant sa gravité moqueuse, elle ne savait jamais si elle devait rire ou se fâcher.

Puis, déjà coquette (chez les petites filles, la coquetterie pousse avec les premières dents), elle était charmée de son admiration d'artiste pour sa jolie figure ; elle ne perdait pas une de ses remarques sur ses traits délicats, la finesse de ses attaches, sa nuque élégante, la souplesse de sa démarche.

Aussi le préférait-elle à son bruyant compagnon ; pensez donc ! Ilussac la gâtait bien en jouets et friandises, mais Mardoche faisait son portrait en dame et la traitait comme telle.

Les séances nuisaient même quelque peu aux devoirs ; les « Assez bien », « Passables », se glissaient parmi les « Très bien », mais mademoiselle avait perdu légèrement de son prestige depuis que le rapin attardé, qui ne l'avait jamais vue, s'était amusé à la représenter en docteur Miracle enjuponné, avec un violon long comme ça, portant en équilibre sur son archet une ribambelle d'élèves épelant, écrivant, chantant, dessinant, plus une jeune miss étudiant son Bædeker et une vieille à lunettes, penchée sur un Grand-Livre, résumé fantaisiste et illustré des divers talents énumérés sur la porte pour le plus grand amusement des deux bohèmes.

Au reste, depuis la fête de tante Euphrosine, les relations de voisinage ne s'étaient pas étendues, au contraire ; Hubert ne s'enquérât plus des faits et gestes de Camille, évitant même de prononcer son nom, comme s'il craignait d'apprendre quelque nouvelle redoutée.

M. Angel, questionné plus ou moins adroitement sur le compte de Larsen, avait fait grand éloge de ses qualités privées, encore au-dessus de sa valeur musicale.

« C'est un excellent fils, avait-il déclaré, un modèle de douceur et d'énergie, un de ces hommes rares que rien ne saurait détourner de leur but, et dont le génie est une longue patience. »

Mais Hubert ne poussa pas davantage l'entretien et ne put savoir l'origine des relations des deux jeunes gens, ni le mot du mystère qu'il pressentait entr'eux.

Après tout, que lui importait ? il avait de plus graves préoccupations, ses examens, sa position, l'avenir de sa sœur.

Et pourtant on le voyait moins dans les bibliothèques, plus au café ; il ne fuyait plus autant les lieux de plaisir ; enfin, le soir, une réunion bruyante remplaçait parfois la veillée studieuse et la plainte mélodieuse du violon était étouffée par des refrains assez peu édifiants.

Heureusement, à cette heure, Jeanne dormait paisible du sommeil des anges que ne sauraient troubler les bruits profanes ; mais, à côté, dans le petit salon paisible où le vieux comptable somnolait dans son coin, tandis que tante Euphrosine s'absorbait dans une réussite, Camille, en train de corriger ses devoirs, levait brusquement la tête à l'éclat assourdi d'une voix métallique éveillant un écho lointain....



XIII

LES REMORDS D'HUBERT

HUBERT passa cependant assez bien son premier examen de doctorat ; plus indulgent pour lui-même, il se contenta de ce succès relatif, dont M. Angel le complimentait, non sans quelque réserve.

« C'est bien, et ce serait peut-être suffisant, si le doctorat n'était pour vous qu'un titre flatteur et le terme de vos efforts, mais si vous voulez arriver plus haut et plus loin, il ne faut pas ralentir votre marche ; chaque étape doit être franchie plus lestement que la précédente, car le cerveau s'assouplit comme le jarret. De l'ardeur ! jeune homme, de l'ardeur ! et encore de l'ardeur ! »

L'étudiant reçut la mercuriale de moins bonne grâce qu'à l'ordinaire, il la sentait méritée ; mais il ne voulait pas se l'avouer.

Après tout, il avait fait ses preuves d'énergie et de contenance, il pouvait bien s'accorder quelque répit ; il n'y avait pas péril en la demeure et, pourvu qu'il eût toujours assez de boules blanches, peu importait qu'il s'y mêlât quelques boules noires.

Hussac et Mardoche, eux, applaudirent à ce triomphe, l'un avec exagération, l'autre avec quelque ironie.

« Tu dégoteras bientôt tes professeurs, mon bon ! tu enlèveras l'agrégation haut la main... et tu ne t'arrêteras pas là ! Je te vois déjà député, ministre,... tu me-prendras pour chef de cabinet ! clamait l'un avec sa faconde méridionale.

— Dorigny a tout ce qu'il faut pour réussir, opinait l'autre de son air détaché de pince-sans-rire ; ce n'est pas un emballé ; il ne se laissera détourner de son but ni pour décrocher une étoile, ni pour courir les aventures, et saura doucement

.... Suivre un petit chemin

En nageant près de l'air et volant près de l'onde,

seul moyen de happer les bons morceaux sans être happé soi-même. »

Hubert se montra plus sensible à cette ironie peu déguisée qu'aux sages remontrances de l'ancien avoué.

Ce Mardoche ! parce qu'il avait connu le Monde, franchi les mers, visité mosquées et pagodes, chassé le tigre, l'éléphant, essayé tous les métiers, il se croyait en droit de traiter les autres de poules mouillées.

Sans avoir dépassé le pays latin ni exploré d'autres rives que celles de la Seine, on est tout aussi capable... de faire des sottises, il l'avait prouvé jadis, il le prouverait encore à l'occasion... et elle ne devrait pas se faire attendre.

En effet, il fallait fêter dignement le succès du jeune docteur ! Aristide, en fonds, par hasard, offrit un dîner chez Foyot ; Mardoche, une loge aux Variétés, dont il connaissait le directeur, et, à la sortie de son Étude, ils prirent Hubert sous le bras et descendirent gaîment le Boul'Mich', interpellant les passants et se livrant à des facéties variées pour dérider leur compagnon préoccupé malgré lui.

A midi, il avait laissé Jeanne un peu fiévreuse et eût voulu prendre de ses nouvelles, mais les deux bohèmes l'avaient si bien plaisanté sur sa vocation de père nourricier que, cédant à une mauvaise honte, il les avait suivis, sans plus de résistance.

En dépit de cette vague inquiétude, le dîner fut des plus gais, bordeaux, bourgogne et champagne aidant, et, en se dirigeant vers la rive droite d'un pas légèrement hésitant, ils étaient tous au même diapason.

C'était la première fois que le fils de M. et Mme Dorigny remettait les pieds dans un théâtre depuis l'épouvantable catastrophe, mais ce soir-là les fumées bachiques lui avaient échauffé la cervelle et l'éclat des lumières, les toilettes des femmes, le pétilllement du dialogue, le talent des artistes achevèrent de le griser.

Mme Gobiche lui faisait signe de se hâter.



On donnait une de ces bouffonneries ineptes où l'argot moderne, le cynisme grossier, le « nouveau jeu » remplacent l'esprit gaulois, la blague bon enfant des fantoches inoffensifs de jadis et certes, malgré le voisinage de la salle Favart, le frère de Jeanne était à cent lieues de la romance de Mignon et de ses souvenirs tragiques.

Lorsqu'il rentra au matin, les jambes molles, le cerveau vide, la bouche amère avec un grand mal de tête, il aperçut de loin Mme Gobiche, son éternel balai à la main, qui lui faisait signe de se hâter.

« Ah ! mon Dieu ! monsieur, vous voilà enfin ! montez vite ! on n'attend que vous pour l'opération.

— Quelle opération ? dit le jeune homme saisi.

— Vot' pauv' petite demoiselle !...

— Jeanne ?

— Faut pas vous alarmer, mais paraît qu'elle a le croup.

— Le croup ! »

Il ne fit qu'un bond de la rue dans l'escalier, gravit en courant les cinq étages et tomba comme un fou au milieu des femmes terrifiées réunies autour de la pauvrete, qui, les lèvres bleuâtres et les narines pincées, gémissait douloureusement.

Noun, sanglotante, essuyait ses larmes avec son tablier blanc ; Camille, les yeux humides, se tenait au, pied du lit, avec une jeune femme portant un binocle et des cheveux courts, tandis qu'un vieux praticien, à l'air rogue, se tenait au chevet.

A la vue du jeune étudiant pâle et défait, il l'interpella brusquement :

« C'est vous le frère ! ce n'est pas malheureux ! Vous choisissez bien votre moment pour godailler. Mais la bamboche avant tout ! »

Hubert ne songea pas à protester, il était atterré. La main moite de la petite entre les siennes, il l'appelait d'une voix étranglée, la suppliait de lui répondre, baisait son front d'ivoire où perlaient de grosses gouttes de sueur....

Mais elle ne semblait ni l'entendre, ni le reconnaître ; l'œil vitreux demeurait fixe, les doigts inertes, des spasmes convulsifs soulevaient la frêle poitrine, et la respiration sifflante avait peine à passer par la gorge contractée.

« Mon Dieu ! monsieur, mais elle étouffe, il faut la soulager.

— Ce serait déjà fait si vous étiez arrivé plus tôt, et je suis prêt à tenter l'opération.... »

Hubert sentit un frisson courir dans ses veines à ce mot terrible.

« Une opération ! balbutia-t-il épouvanté, n'y a-t-il pas d'autres moyens ?

— C'est la seule chance de salut, au point où en est le mal.

— Mon Dieu ! et c'est ma faute ! »

Écrasé sous le poids de cette terrible responsabilité, il eut un geste désespéré.

« Il y a aussi un sérum, observa doucement Camille, pitoyable à sa détresse, on l'a employé pour Loulou avec succès. »

Il se cramponna à cette idée.

« Un sérum,... mais oui, docteur, la nouvelle méthode dont on dit merveille.

— Oh ! si vous êtes partisan de ces inventions, je me récuse, ricana le vieux médecin, adressez-vous à mademoiselle.... »

Il désignait la jeune fille au lorgnon qu'Hubert regarda avec étonnement.

« Miss Bell, notre voisine, doctoresse en médecine, qui a traité mon petit frère dans un cas semblable, expliqua Camille, et qui a bien voulu se déranger cette nuit à ma prière. »

Hubert eut un vague remerciement et demanda, très anxieux :

« Alors, mademoiselle, vous pensez....

— Je pense, monsieur, que le sérum du docteur Roux est tout indiqué en la circonstance.

— Ce n'est pas votre avis, docteur ? demanda le jeune homme indécis.

— Oh ! moi, je suis de la vieille École, ces innovations ne me disent rien qui vaille, tandis que la trachéotomie, c'est brutal, mais classique.

— Et vous répondez de sauver ma sœur ?

— Permettez, il y a une chance....

— Une chance sur dix, quand, avec le nouveau système, on sauve quatre-vingts malades sur cent : les statistiques sont là, dit froidement la jeune doctoresse.

— Que faire ? gémit le pauvre garçon, tiraillé entre ces deux antagonistes qui oubliaient la patiente pour leur querelle.

— Il faudrait surtout se décider, insista Camille.

— Vous avez raison.... Faites donc, je vous prie, mademoiselle.... Pardon, docteur, mais cette opération m'épouvante. »

Sans se départir de son flegme, la jeune fille prit un tube qu'elle s'était procuré à tout hasard, et, après avoir soigneusement lavé ses mains, la peau de l'enfant, la seringue Pravaz, l'aiguille de platine, avec une solution de sublimé, précautions antiseptiques que le vieux médecin regardait d'un air goguenard, elle fit une injection, puis une seconde et attendit.

Oh ! ces minutes si longues ! si longues ! ! ces aiguilles si lentes ! si lentes ! ! qu'un doigt invisible semble immobiliser sur le cadran ; ce lourd silence, pesant comme un suaire, où l'on étouffe le bruit de ses pas, le son de sa voix, où détonnent même le craquement des meubles, le tic-tac monotone de la pendule....

Oh ! cette impatience mêlée de crainte qui énerve les plus fiers courages ! cette fièvre d'être plus vieux de quelques heures et cette épouvante de ce qu'elles emporteront peut-être avec elles ! cette angoisse intolérable plus affolante que la pire certitude et que l'on préfère encore à l'arrêt redoutable devant lequel on voudrait se voiler les yeux, se boucher les oreilles....

Oh ! ce cauchemar qui vous oppresse, cette idée fixe qui vous ronge : « To be or not to be », appliqué à un être chéri qui est là encore près de vous et n'y sera peut-être plus demain ! cette pensée lancinante comme la plus atroce douleur physique. « Est-ce le dernier jour ? la dernière heure ? le dernier moment ? »

A toutes ces tortures, se joignait pour Hubert la cruelle morsure du remords le déchirant de ses dents aiguës et, seule, la douce pression des

doigts de Camille le soutenait dans cette affreuse détresse.

L'effet commençait à se produire, peu à peu les fausses membranes se détachaient de la gorge enflammée ; la jeune doctoresse les saisissait avec des pinces et les enlevait adroitement ; bientôt, l'air entra plus librement dans les poumons dilatés, l'oppression diminua, les lèvres violettes reprirent leur couleur rosée, le regard devint moins terne et une lueur d'intelligence brilla sous les paupières entr'ouvertes, entourées d'un cercle bleuâtre.

Le médecin, intéressé malgré lui, suivait attentivement les progrès de cette résurrection :

« Si ce mieux continue, l'enfant est sauvé ! » dit-il en partant mi-bourru, mi-content.

Hubert l'aurait embrassé.

Et lorsqu'à son tour miss Bell déclara d'un ton posé : « A moins de complications imprévues, je crois qu'il n'y a plus rien à craindre, » le pauvre garçon, trop ému pour exprimer autrement sa gratitude, ne put que balbutier :

Elle fit une injection.



« Je vous remercie, je vous remercie bien ! »

Mais, demeuré seul, son cœur trop gonflé se brisa, ses larmes, contenues par un effort de dignité masculine, débordèrent et mouillèrent les draps du

petit lit blanc devant lequel, écroulé, comme jadis, devant le lit mortuaire de son père, il sanglotait éperdu, repentant :

« Pardon ! pardon ! »

Hubert avait passé là une épreuve terrible, mais salutaire.

A la pensée que son absence, en se prolongeant, eût pu causer la mort de sa sœur, un frisson d'épouvante le glaçait jusqu'aux moelles, et il se penchait, la gorge serrée, sur le front pâle encore où la grande Voleuse avait failli poser sa griffe.

Aucuns blâmes, aucuns reproches ne valaient ceux de sa conscience ! Sur la tombe de ses parents il s'était juré de les remplacer, d'être un gardien vigilant, un tuteur modèle, et, pour un unique oubli, la Mort était venue s'asseoir menaçante au chevet un instant déserté ! Le frère devait payer la rançon du fils ! disait-il ; et, un peu plus, il demeurerait insolvable devant un nouveau cercueil !

Pour la seconde fois, il mesurait les conséquences des fautes les plus légères ; il n'aurait pas besoin d'une troisième leçon.

Pendant ses longues et cruelles veillées, la nuit, dans le grand silence, alors que le dernier omnibus « Panthéon-Courcelles » était allé remiser, que tout se taisait, sauf la voix de bronze de Saint-Étienne du Mont, sonnant lugubrement les heures ; seul auprès du petit lit blanc faiblement éclairé, il avait pris la ferme résolution de ne plus s'écarter de la ligne de conduite rigoureusement observée jusqu'à la fâcheuse rencontre de ses anciens amis, dont il était bien forcé de reconnaître l'influence dissolvante.

En leur notifiant cette sage décision, peut-être espérait-il trouver dans leur attitude prétexte à une rupture complète qu'il lui en coûtait de provoquer, mais il n'en fut rien : tous deux trouvaient sans doute la maison bonne.

Ils arrivaient à l'âge ingrat où les plus bohèmes, les plus indépendants, les plus desséchés commencent à ressentir la nostalgie du « home », où malgré le mépris, les fanfaronnades affectées, parfois, au départ ou au retour d'un camarade, — impatient d'arriver au pays ou tout imprégné de l'atmosphère de terroir, blaguant les « vieux » (il faut bien faire le brave !), mais heureux tout de même de les embrasser, les yeux pleins de visions très douces, distraits des tableaux réalistes du Quartier, — ceux qui ne partent ni ne reviennent, ceux qui ont renié le sol natal, méconnu la tendresse des parents, oublié le toit familial ; les isolés, les réfractaires, attardés parmi les jeunes, malgré la patte d'oie et la calvitie précoces, et qui voient leur

jeunesse détourner la tête et disparaître comme un blanc fantôme, malgré leurs efforts désespérés pour la retenir ; ceux-là, même les plus irréductibles, éprouvent enfin la sensation du vide, le regret de leur existence gaspillée, le remords de l'irréparable.

Ils ne veulent l'avouer ni aux autres ni à eux-mêmes, mais à la vue d'un simple ménage d'ouvriers, d'un bambin trotinant auprès de son père, d'un intérieur paisible, d'une table de famille, parfois ils ne peuvent se défendre d'un pincement douloureux au cœur, d'un picotement léger aux paupières.

Y avait-il un peu de ces raisons sentimentales et autres dans l'assiduité persistante des deux bohèmes, rue de l'Estrapade ? mais en enfonçant le coin de sa serviette dans son gilet, par un geste qui lui était familier, pour déguster quelque bouillabaisse de sa composition, Aristide évoquait, malgré lui, l'arrière-boutique paternelle et la figure épanouie des deux vieux en face du « pitchoun » et de son robuste appétit ; — et en suivant distraitemment la fillette qui sautillait autour d'eux, câlinait son frère ou taquinait sa bonne, le regard froid de Mardoche s'humanisait jusqu'au sourire.

Il aimait les enfants comme son ami la bonne chère : c'était même chez lui la seule note sincère ; son orgueilleux scepticisme, qui lui faisait considérer le monde entier du haut de sa grandeur, tombait devant l'ingénuité candide des tout-petits.

« L'enfant m'intéresse comme un joli animal, » disait-il, affectant de se railler lui-même.

Mais il avait beau faire, Jeannette ne s'y trompait pas et n'oubliait pas qu'en l'apercevant pour la première fois, perdue dans son oreiller, après sa terrible attaque de croup, il était demeuré muet, bouleversé, c'était visible, tandis que « pour l'amuser ! » Hussac riait et plaisantait comme un gros sans cœur !

Les enfants sentent parfaitement qui les aime, aussi le voyait-elle avec plus de plaisir que miss Bell, qui lui avait cependant sauvé la vie, observait judicieusement Hubert.

Elle secouait sa jolie tête frisée :

« C'est vrai ! mais si j'étais morte, ça lui aurait été bien égal. »

Elle n'avait pas tout à fait tort.

Une certaine intimité, née du danger de la fillette, des soins éclairés de la doctoresse, de la gratitude fraternelle et de la liberté des mœurs américaines unissait maintenant les deux voisins.

Miss Bell venait souvent prendre le thé en compagnie d'Hussac et de Mardoche, dont l'esprit mordant lui plaisait particulièrement et qui, de son côté, la proclamait la seule femme avec laquelle on pût causer.

Rapprochés par leurs idées, également paradoxales, tous deux se livraient à de brillantes joutes oratoires, laissant leurs compagnons dans une ombre humiliante, dont l'un n'avait cure, trop prosaïque pour s'intéresser à ces questions transcendantes, mais dont l'autre éprouvait quelque dépit ; aussi essayait-il vainement de placer un mot raisonnable au milieu de ces théories subversives, dont le sens moral et le sens commun étaient à peu près absents. Si Camille avait été là, elle l'aurait peut-être écouté ; mais elle s'était excusée sur ses devoirs de famille.

« Quelle idée a Mlle Rouyan de s'embarrasser de ces lourdes charges qui paralysent son essor d'artiste et l'empêcheront d'arriver à rien ! observait à ce propos miss Bell, en dégustant tranquillement son breuvage favori ; que ne fait-elle admettre sa tante à la Salpêtrière, son père aux Quinze-Vingts et ses frères....

— A l'Assistance publique, acheva Hubert goguenard. Débarrassons-nous de ce qui nous gêne. »

— On ne peut s'élever dans les régions supérieures sans jeter du lest.

— C'est mon avis, approuva Mardoche.

— Tant pis pour le lest alors ?

— Dame ! c'est une roue qui tourne, cher ami, les vieux doivent céder la place aux jeunes.

— All right !

— Pourquoi ne pas imiter les sauvages qui mangent leurs parents âgés ou infirmes ?

— Ça doit être bien mauvais ! opina Hussac.

— Ça n'est pas plus désagréable que d'être mangé par les vers.

— Grand merci !

— On a des devoirs envers soi-même.

— Ce sont ceux qu'on oublie le moins.

— Je comprends, j'admire Goëthe immolant tout à son cerveau, et Palissy jetant à la fournaise le lit de sa femme et de ses enfants.

— Vous devez aussi approuver Ugolin ?

— Pourquoi non ; le sentiment paternel est une duperie comme les autres. A quoi bon se sacrifier pour des enfants qui ne vous en sauront aucun gré ?

— A payer la dette contractée envers ses parents.

— Attendez au moins d’être père.

— Je le suis, dit Hubert, avec une certaine gravité, et, si vous étiez restés avec des orphelins sur les bras....

— Nous les aurions mis par terre, selon le conseil de Pourceaugnac, cher ami ; n’est-ce pas, mademoiselle ?

— Vous vous faites plus mauvais que vous n’êtes !

— Qui sait ? » murmura la doctoresse.

Un pareil langage choquait passablement Hubert, nullement au diapason, mais fallait-il le prendre bien au sérieux ? Avec la manie du paradoxe, les divagations à froid de l’École décadente et nihiliste, aussi absurdes que les outrances du Romantisme, il faut se garder de « grimper à l’arbre » pour l’amusement de la galerie.

D’ailleurs on passe bien des sottises à une bouche féminine, surtout quand elle les relève d’une pointe d’originalité et d’un accent exotique assez piquants. Hubert subissait l’attrait de cette singulière créature, fort différent de celui de Camille et où il entraînait plus de curiosité intellectuelle que de sympathie morale, mais qui l’occupait néanmoins encore trop au gré de sa petite sœur, dont l’antipathie enfantine se trahissait par ces bouderies sans motif, ces malices sournoises qui sont les armes de cet âge et dont il excelle à se servir.

Son attachement pour Mademoiselle grandissait au contraire, chaque jour plus profond et plus pur, la maladie ayant développé ses sentiments affectifs comme sa petite personne.

« Oh ! je vous aime beaucoup, lui répétait-elle en l’embrassant avec l’impétuosité de l’enfance ; plus encore depuis que j’ai failli mourir.

— Pourquoi cela, mignonne ?

— Parce que je vous ai vue pleurer, comme si j’étais votre petite sœur,... je voudrais bien être votre petite sœur.... »

Et, à cette belle déclaration, la jeune institutrice était devenue toute rose.

La fillette parlait dans toute l’ingénuité de son cœur aimant. Autant miss Bell lui portait ombrage, autant elle eût souhaité rendre les relations plus étroites avec sa chère maîtresse.

Mais, au contraire, il s’y mêlait maintenant une sorte de gêne, de contrainte....

Hubert, honteux d’avoir cédé à un fol entraînement, en rougissait d’autant plus que Camille en avait été témoin.

Comment devait-elle le juger ? quelle réprobation, quel dégoût avait dû soulever dans son âme impeccable la vue de ce tuteur indigne, rentrant de faire la fête quand sa sœur agonisait ? Cet oubli momentané, peut-être le supposait-elle fréquent ? peut-être lui soupçonnait-elle des habitudes dégradantes ? et comment se justifier ?

Il y a des sujets que l'on ne saurait effleurer devant une jeune fille. Hubert avait là-dessus les idées de nos pères, idées rétrogrades et bourgeoises, si l'on veut, mais qui n'en sont pas moins un reflet de cet esprit chevaleresque du vieux temps, plaçant la Dame sur un piédestal, bien près de Madame la Vierge, dans un nuage d'encens, loin des vapeurs grossières.

Avec leurs rêves égalitaires, nos modernes féministes ne s'aperçoivent pas qu'elles redescendent !

Imbu de ce profond respect de la femme, on conçoit quel supplice d'avoir démérité à ses yeux,... ceux-là surtout !

Sans doute, la douce créature s'était montrée tendrement compatissante en cette heure de détresse morale où, écroulé dans un fauteuil, une angoisse affreuse le serrait à la gorge, étau comparable à celui qui étranglait la pauvrete dans son petit lit ; mais depuis... ?

La raison avait repris ses droits : après l'avoir plaint, elle l'avait jugé et sévèrement.

En cela, il se trompait.

Camille n'était pas de ces personnes à vertu farouche qui suffiraient à la rendre haïssable, sans excuses pour aucune défaillance et qui, se croyant sans péché, ont toujours leurs poches bourrées de pierres pour lapider leur prochain.

Bien jeune encore, elle avait mesuré la faiblesse humaine et, pitoyable aux méchants comme aux malheureux, il n'était pas à ses yeux de fautes, de crimes, que ne peut racheter un regret sincère. Peut-être même, ainsi qu'au Ciel, le coupable repentant eût-il trouvé près d'elle accueil plus chaleureux que le juste, un tantinet orgueilleux parfois.

On ne relève que les gens à terre, et la femme surtout est faite pour se baisser.

Aussi Hubert malheureux, accablé de remords, pour une peccadille en somme, ne lui avait-il inspiré ni indignation ni mépris et elle s'était associée sans réserve à sa douleur et à sa joie.

C'était là grosse imprudence, les larmes communes sont le meilleur ciment ; lorsqu'on a pleuré ensemble, une soudure invisible unit désormais les cœurs, il est difficile de la briser : Camille s'en aperçut trop tard.

Elle s'en inquiéta, sans s'en effrayer : c'était une nature énergique et fortement trempée sous sa frêle apparence ; si son âme n'était pas fermée à la tendresse féminine, sa raison tenait toujours la barre et gouvernait, sans dévier, au milieu des écueils.

Du moment où elle crut discerner en elle un intérêt un peu trop vif pour son voisin, elle se cuirassa d'indifférence, devint aussi froide qu'elle lui avait été affectueuse et bonne, gardant une prudente réserve, et, loin de répondre à ses avances, prenant à tâche de le décourager.

De temps à autre, il lui envoyait quelques roses par l'intermédiaire de Jeannette, qui avait bien le droit de fleurir sa chère maîtresse ; elle la pria amicalement de n'en plus rien faire, la moindre odeur incommode pour ses malades ; — il lui avait offert de servir de répétiteur aux deux jumeaux pour leurs débuts au lycée : après avoir d'abord accepté avec reconnaissance, elle refusa ses bons offices sous un prétexte quelconque, afin d'éviter de nouveaux liens....

Et le pauvre garçon n'osait insister.



XIV

A L'INSTITUT

MARDOCHE, assez répandu et assez blasé, se vantait volontiers d'avoir des billets pour les théâtres, concerts, expositions variées, Salon, Institut, au service de ses amis. Hubert n'en usait guère pour son compte, mais Camille ayant manifesté devant lui une certaine curiosité au sujet d'une réception académique, il profita de la première annoncée, celle de M. de Bornier, pour sommer le bohème de s'exécuter, puisque ça lui était si facile.

L'était-ce autant qu'il le disait ?

En tout cas, il ne lui fut pas permis de se dérober et, un matin de mai, Hubert arrivait devant le Palais Mazarin avec ses deux cartes convoitées, louait un commissionnaire avec lui pour représenter Camille (la consigne ne permet pas de garder deux places à la fois) et se mettait philosophiquement à la queue, déjà commencée. Pour éviter toute objection, il n'en avait pas parlé d'avance à la jeune institutrice et s'était borné à lui envoyer un « petit bleu » bien respectueux, lui faisant part de sa bonne fortune et lui offrant de la partager. Elle n'aurait qu'à arriver pour prendre son rang avant l'ouverture des portes : tribune de l'ouest, à droite de la façade, en venant du pont des Arts.

Dans ces conditions, impossible de refuser, n'est-ce pas ?

Et, satisfait de son machiavélisme, il attendait patiemment en lisant une Revue des Deux Mondes.

En dépit de la monotonie de cette faction prolongée, les heures coulaient sans trop d'ennui. Était-ce l'intérêt particulier d'un article très savant sur Pétrone, moins à la mode alors que depuis Quo Vadis ? Était-ce le coup d'œil pittoresque de cette foule bigarrée, enserrant les vieilles murailles, à droite, à gauche, dans la cour, tels les tronçons d'un gigantesque serpent, où les miséreux de tout âge, de tout sexe, empressés de gagner ainsi une pièce blanche, coudoient les larbins cossus, les garçons de bureau faméliques, les commissaires médaillés, les universitaires modestes, plus économes de leur argent que de leur peine et déjeunant d'une sandwich sur le pouce pour se payer ce haut régal intellectuel ? Étaient-ce les propos échangés autour de

lui entre les habitués rappelant les grandes journées, les brillants tournois sous la coupole, citant les réceptions les plus intéressantes, les plus courues (ce ne sont pas toujours les mêmes !), celle de Meilhac, une des dernières où le délicieux lecteur qu'était Jules Simon ait fait entendre sa voix chevrotante et malicieuse ; — celle de M. d'Haussonville, où, malgré l'hiver, les fanatiques attendaient, dès l'aube, les pieds dans la neige ! — Une quadragénaire aux bandeaux plats, l'air inspiré d'une muse prétentieuse, expliquait, pour l'édification de ses voisins, que jamais, au grand jamais, elle n'avait fait ainsi la queue, avec le commun des mortels, ayant d'ordinaire des places réservées ; mais elle s'en était privée pour des parentes de province, et dame !

Hubert regardait, écoutait, lisait de façon distraite ; en réalité, il songeait très peu au Festin de Trimalcion, aux faits et gestes de ses voisins, et même à l'éloquence académique ; mais beaucoup à Camille, à la joie d'être assis à ses côtés, de répondre à ses questions, de lui montrer les célébrités, d'être pour quelque chose dans ses plaisirs.

Car elle viendrait certainement, il n'en voulait pas douter : le jeudi était son jour de liberté, l'Institut était un cadre convenable, grave, austère, une séance était chose rare, enviée, et elle avait si peu de distractions !

Cependant, à mesure que l'heure s'avancait il devenait nerveux, préoccupé, il regardait sa montre, s'agitait, enviait l'Auvergnat placide qui mangeait un oignon frotté sur du pain, sans souci des mines dégoûtées de la dame aux bandeaux.

Les voitures se succédaient, déposant sur le trottoir des personnages aux rosettes rouges, violettes, des élégantes aux toilettes printanières, des ecclésiastiques, des officiers, etc. : les uns, en habitués, allaient droit à leur place, congédiaient ceux qui l'avaient tenue jusque-là ; les autres, ahuris, fourvoyés, confondaient les tribunes, l'amphithéâtre, les cartes jaunes, bleues, vertes, appelaient vainement leurs domestiques : « Baptiste ! Pierre ! Jean ! » leurs commissionnaires : « 1827, 346 », etc., jusqu'à ce qu'un gardien de la paix compatissant les remît dans la bonne voie. Des retardataires, peu ferrés avec les habitudes de la docte compagnie où il y a toujours plus d'appelés que d'élus, arrivaient au dernier moment, croyant n'avoir qu'à se présenter et se voyaient relégués à une telle distance qu'ils étaient condamnés d'avance à demeurer sur le seuil. De pauvres diables, dont la faction se prolongeait un peu trop, guettaient d'un œil anxieux les survenants, se haussaient sur la pointe du pied pour apercevoir leur client,

regardaient leur billet avec l'angoisse du laissé pour compte ! Qu'en feraient-ils ? bon Dieu !

Hubert louait un commissaire pour représenter Camille.



Le dernier quart d'heure : les portes s'ouvrent, les petits soldats apparaissent pour assurer l'ordre....

Hubert interroge vainement le quai ? le pont des Arts ? Si elle avait fait quelque course auparavant ?

Enfin, une silhouette féminine débouche de la rue de Seine et se dirige vers lui avec un signe amical.

Las ! ce n'est pas Camille, c'est miss Bell qui lui secoue la main avec la grâce anglo-saxonne : Mlle Rouyan, empêchée par une migraine, lui a offert de la remplacer, et elle est contente, très contente de cette aubaine.

« Les membres de l'Académie des sciences y sont aussi, n'est-ce pas ? Vous m'indiquerez ceux que je ne connais pas, monsieur Dorigny », dit-elle, se glissant sans façon devant lui.

Hubert est en proie à une rage froide ; il a une tentation folle de la planter là, de suivre l'Auvergnat qui s'éloigne en se dandinant, de courir rue de l'Estrapade faire une scène....

A qui ?

A-t-il des droits sur ses voisines ? Une invitation est-elle une carte forcée ? N'est-on pas libre de la décliner ? Veut-il se rendre ridicule ou odieux ?

Et il ronge son frein, lance des coups d'œil féroces à l'Américaine qui n'en a cure.

Après tout, est-il si à plaindre ? Cette intellectuelle au cerveau libre, exempte de préjugés, d'admiration préconçues, d'enthousiasmes surannés, ne sera-t-elle pas une compagnie bien supérieure et autrement intéressante qu'une petite bourgeoise naïve et timorée ?

Il devient aimable, très aimable, lui sert quelques aphorismes à la Mardoche, qu'elle approuve d'un signe de tête et, comme elle demande de son ton tranchant : « La Fille de Roland n'a-t-elle pas été bien surfaite ? » lui, le chauvin convaincu qui, au régiment, faisait pleurer les « bleus » en déclamant la Chanson des Épées, répond d'un air détaché :

Miss Bell lui secoue la main.



« Peuh ! ça ne vaut pas l'Ami Fritz ».

.... L'heure sonne, on se presse, on se bouscule, on entre, on gagne le grand vestibule et l'escalier en vrille, noir et malaisé, vrai chemin du

paradis, où l'on monte à l'aveuglette comme à la tour de Pierrefonds.

Ce sont de petits cris effrayés mêlés aux gémissements d'une grosse dame pousive, étranglée dans cet étroit passage, qui n'ose plus ni avancer ni reculer en dépit des protestations irritées et qui finit par se cramponner à Hubert, peu charmé de la corvée.

Miss Bell, elle, gravit les degrés de pierre d'un pas solide, délibéré et, arrivée à la tribune, elle escalade lestement les gradins et s'installe au premier rang, dans le voisinage de la loge présidentielle.

« Nous serons très bien », dit-elle avec ce rapide coup d'œil des Américaines habituées à compter beaucoup plus sur elles-mêmes que sur la galanterie de leurs compatriotes et qui pourraient prendre pour devise, peu conforme à l'abnégation féminine : « Moi d'abord ! »

Tout de suite elle interroge son compagnon sur les académiciens encore absents, la constitution du bureau, la place du récipiendaire, le nom de ses parrains, etc. ; puis, le défilé mondain commence ; les privilégiés admis dans l'hémicycle débouchent juste en face, guidés par le chef du secrétariat, M. Pingard, avec ses favoris blancs, son teint frais, son aménité digne de rivaliser avec celle du secrétaire perpétuel.

Hubert essaye de s'intéresser à ce spectacle, mais tout l'irrite ; son humeur se traduit par une excitation verbeuse, un dénigrement systématique, une critique acerbe qui n'épargne rien ni personne :

La salle, d'une simplicité sévère, avec sa décoration très sobre, ses étroites banquettes où s'entasseront tout à l'heure les Immortels comme de simples écoliers, où les plus élégantes mondaines se contenteront de vulgaires tabourets....

Le public très sélect cependant où ministres, ambassadeurs, gentilshommes, littérateurs, grandes dames, comédiennes, femmes de lettres, tous les mondes sont brillamment représentés, du noble Faubourg au Palais-Bourbon....

Mais pour notre héros dépité, il n'était pas de justice et l'Univers était coupable de sa déception.

La princesse Mathilde comme la princesse de Metternich, Blowitz comme Sarcey, Mme Dieulafoy comme Mme Adam, Rochefort comme Galiffet, nul ne trouve grâce devant ce censeur chagrin, et miss Bell, assez peu sympathique à notre nation, peut enchérir à son aise, sans qu'il songe à protester.

Elle a bien raison ! qui dit Français dit léger, superficiel ; de l'apparence, pas de fond.... Et la Française donc !

Parlez-moi de l'étranger pour les qualités solides, le goût, l'intelligence, le sentiment.... Et les étrangères !... oh ! les étrangères ! ! Décidément l'Amérique tenait la corde !...

Mais lorsque, au commandement : « Présentez armes ! » entrèrent l'une après l'autre toutes ces gloires nationales : le duc d'Aumale, Legouvé, Dumas fils, Coppée, Bertrand, Pasteur, etc., tous ceux qui, de l'épée et de la plume, du ciseau, du pinceau, du scalpel, de leurs bras, de leur cœur, ont servi, chanté, honoré, magnifié la mère commune, une bouffée d'orgueil lui monta au cerveau....

Malgré tous ses diamants le Nouveau-Monde pouvait-il montrer si riche couronne !

« La parole est à M. de Bornier », dit le comte d'Haussonville, directeur.

A la vue de ce petit homme chétif, un peu voûté, mais dont les fiers accents avaient redressé les fronts humiliés par la défaite ; à la voix de ce bon Français parlant d'un autre bon Français, Xavier Marmier, Hubert tressaillit, comme jadis à l'appel du clairon, faisant oublier les petites misères du Quartier, et quand l'auteur de la Fille de Roland cita cette jolie pensée du délicat féministe dont il faisait l'éloge :

« Nul homme ne saura, comme la femme, se consacrer à ses
« affections ; poursuivre, sans se lasser, son œuvre de dévoue-
« ment ; courber, sans se plaindre, son front sous un nuage »....

A ce portrait fidèle, la chère image, un instant écartée, resplendit de nouveau lumineuse et pure, tout s'effaça dans son rayonnement, il oublia l'étrangère assise à ses côtés, tout son être se tendit vers la petite Française absente, tandis qu'écho de ses pensées, montaient vers lui ces belles paroles :

« Celle-là, c'est la vraie femme, bonne, loyale, vaillante, fidèle,
« c'est la mère, la sœur, l'épouse.... »

Miss Bell résumait à peu près en sa personne les qualités et les défauts de cette race anglo-saxonne qui s'attribue généreusement toutes les supériorités : d'une intelligence remarquable et d'un savoir très étendu, son esprit original et paradoxal étonnait et éblouissait Mardoche lui-même, qui applaudissait à ses déclamations contre les liens de sentiment ou de famille. Avait-elle laissé derrière elle des souvenirs, un foyer, une tombe ? en tout

cas elle n'y faisait pas allusion plus que lui, mettant son orgueil à nier le dévouement, la tendresse....

Pourtant, elle avait eu une affection dans sa vie, une seule, jalouse, exclusive, pour sa sœur Mary, née du second mariage de sa mère avec un Français qui l'avait rendue fort malheureuse et avait fini par la conduire au tombeau.

Déjà grandelette, elle avait assisté à plus d'une scène de ménage où elle-même avait parfois subi les brutalités de son beau-père et, avec l'indépendance et la décision de sa race, peut-être eût-elle quitté avant l'âge le toit paternel sans la présence de la toute petite qu'elle aimait à sa façon, autoritaire et despotique, admettant difficilement le moindre partage.

Mary, douce et passive, subissait sans révolte sa domination, mais sa nature aimante éprouvait le besoin de se donner sans compter et sans regarder les défauts de chacun.

« Ceux que j'aime ont raison, parce que je les aime », déclarait elle avec conviction.

L'aînée s'indignait de cet aveuglement volontaire et parfois essayait de lui arracher son bandeau au risque de blesser ses regards en mettant à nu les faiblesses, les vices, les tares, avec la brutalité du chirurgien fouillant les entrailles de son scalpel.

Mais la mignonne lui fermait gentiment la bouche :

« Si l'on me disait du mal de toi, crois-tu que ça me ferait plaisir, Daisy ? » suppliait-elle.

Aussi, lorsque, à la mort de leur mère, la sœur aînée proposa délibérément au veuf, déjà consolé, de se charger de sa cadette, elle se heurta à une double opposition.

Mary ne voulait pas quitter son père et le père, tout frivole et débauché qu'il fût, ne voulait pas se séparer de sa fille.

« Alors, tu préfères rester avec lui ? » demanda miss Bell, l'âme ulcérée.

Elle répondit câline :

« Avec les deux ».

Et, bien que profondément blessée par amour pour la petite, Daisy consentit à demeurer sous le même toit.

Mais cette contrainte prolongée coûtait trop à sa nature combative, à l'hostilité latente succédait bientôt une guerre sourde, aux coups d'épingle les coups de fouet, aux allusions perfides les scènes violentes ; enfin, à bout

de patience, miss Bell s'arracha des bras de la pauvre éplorée et partit pour l'Europe, tandis que son beau-père furieux défendait de prononcer son nom.

Elle voyagea en Allemagne, en Angleterre, en Autriche, complétant ses études médicales et s'efforçant d'oublier l'ingrate qui l'oubliait : elle venait de se fixer en France lorsqu'une lettre d'Amérique vint l'y retrouver. Mary lui annonçait à la fois la mort de son père et son propre mariage.

La première nouvelle fut gâtée par la seconde. Tout de suite elle détesta cet étranger qui était venu lui voler ce cœur faible, avide de se donner. D'ailleurs c'était un compatriote de son beau-père, « qui l'appréciait beaucoup de son vivant et avait entrepris avec lui de grosses affaires » ; et ce n'était pas positivement une recommandation à ses yeux prévenus.

Cependant la jeune mariée ne tarissait pas sur son bonheur :

« Pardonne-moi, sœur chérie, de ne t'avoir pas consultée dans
« une circonstance si grave, mais ce pauvre papa ne souffrait pas
« la moindre allusion à ton sujet et mon mari, bien loin en ce
« moment dans les montagnes Rocheuses, ignore encore qu'il a une
« belle-sœur digne de lui. Car vous êtes faits pour vous entendre, il
« a tes grandes idées que je ne comprends pas toujours. C'est un
« esprit fier, indépendant comme le tien, une intelligence supérieure
« et votre affection pour moi, chétive, me fait penser à deux bril-
« lants papillons penchés sur une pauvre petite fleur. »

L'humilité de ces lignes naïves ne désarma pas la sœur aînée, atteinte dans son orgueil plus encore que dans sa tristesse, et elle n'y répondit même pas, repoussant la chère image comme importune jusqu'au jour où, pâle, esseulée, sans forces, sans courage, la pauvrete abandonnée vint tomber dans ses bras en gémissant :

« Pitié ! Daisy, je n'ai plus que toi ! »

Miss Bell éprouva peut-être plus de joie que de tristesse, délivrée cette fois d'un rival exécré ; elle fit bon accueil à la tourterelle blessée, qui ne serait plus tentée de fuir sa cage, et dit :

« Oublions. »

Mais l'oubli n'est pas toujours facile, on n'efface pas certains souvenirs d'un mot, d'un trait de plume.

De sa trop courte union, l'épouse délaissée se rappelait moins les douleurs que les joies, la mémoire de l'ingrat demeurait encore en son cœur fidèle et si elle n'osait prononcer son nom, il lui brûlait souvent les lèvres.

Trop perspicace pour ne pas s'en apercevoir, miss Bell en ressentit une nouvelle indignation et, sa haine la rendant maladroite, elle ne perdit pas une occasion d'attaquer le transfuge sur tous les points vulnérables,... et ils étaient nombreux. Mary en souffrit d'abord en silence ; puis, un jour, poussée à bout, elle prit une de ces résolutions qui étonnent toujours chez les timides et, en rentrant d'un cours de physique, miss Bell trouva la maison vide.

Mary était partie, sans laisser d'autre explication que ces lignes :

« Je veux que mon enfant apprenne à prier pour son père et
« non à le haïr ! »

Depuis lors elle n'en avait plus entendu parler et toutes ses recherches avaient été vaines pour retrouver la fugitive et le baby attendu, qui eût peut-être amolli son cœur racorni, mouillé ses yeux secs et fait fleurir sourires et baisers sur ses lèvres froides.

Voilà pourquoi miss Bell, qui disait détester les enfants, gardait dans un coin de sa bibliothèque les Malheurs de Sophie » et une poupée sans tête....

En réalité, c'était une grand'mère manquée !



XV

A L'OPÉRA

UN matin, Hubert trouva dans son courrier un mot fort aimable de Lansen, qui lui envoyait un billet pour la première de son nouvel opéra Cour d'Amour, dont il avait applaudi quelques fragments chez ses voisins. Mais le procédé le toucha peu.

Il gardait rancune au compositeur de son intimité avec Camille, et, bien qu'un peu rassuré à son endroit par la rareté de ses visites et l'hostilité du vieux comptable au seul mot d'artiste, il ne se souciait pas d'assister à son succès et de joindre ses bravos à ceux du public.

D'ailleurs, il avait à travailler, sa thèse le préoccupait beaucoup et il ne voulait plus que des boules blanches.

En conséquence, il mit le coupon sous enveloppe et écrivit l'adresse de Mardoche ; c'était une façon de lui rendre sa politesse.

Les choses ainsi réglées, il se rendit à son Étude et ne pensa plus à Lansen.

Au déjeuner, Jeanne, très affairée, lui dit :

« Je prendrai ma leçon plus tôt, aujourd'hui, « Mademoiselle » va au théâtre.

— Au théâtre ?

— Oui, à l'Opéra. Il paraît que l'on donne une pièce nouvelle de M. Lansen. Sa maman est souffrante, mais elle veut quand même y assister ; alors il a prié mademoiselle de l'accompagner. Ils sont grands amis, tu sais ! Alors, tu comprends, il lui faut le temps de s'habiller, pour être prête quand la voiture viendra la chercher... A-t-elle de la chance !... C'est beau l'Opéra, dis ?... Tu m'y conduiras quand je serai grande ? »

Sans répondre, il repoussa brusquement son assiette.

« Cette côtelette est brûlée !... Votre cuisine est de plus en plus détestable, Noun ; c'est à manger au restaurant, ma parole !... Allons, bon ! »

Terrifiée par cette violente sortie, la pauvre servante avait laissé choir le plat d'oseille qu'elle tenait à la main et qui s'étalait comme une verte pelouse sur le parquet ciré.

Exaspéré, le jeune homme se leva, jeta sa serviette, enfila rageusement son pardessus et s'en alla en frappant la porte.

Maintenant il arpentait le boulevard, frôlant de nombreuses tables où le couvert dressé, la carte en évidence, la vue des convives mangeant avec appétit, tout invitait les retardataires à s'asseoir ; mais il n'y songeait même pas, les battements de son cœur l'empêchaient de sentir les tiraillements de son estomac.

Évidemment, il n'y avait rien d'extraordinaire à ce que Camille accompagnât sa marraine à cette solennité artistique, mais ce rapprochement rendait le souvenir de son refus plus cuisant.

Et il frappait le trottoir de sa canne !

Son esprit prévenu grossissait cet incident, lui prêtait toutes sortes de significations. Bien certainement Lansen l'avait invité pour le narguer, s'amuser de sa mine déconfite, l'écraser de son double triomphe....

Il n'aurait pas ce plaisir !

Au fond, tout ça lui était bien égal ! il n'avait pour ses voisins qu'une amitié banale, touchant l'indifférence. « Mademoiselle » était une excellente institutrice, il lui savait gré de ses leçons à Jeannette comme des soins de miss Bell et le mariage de l'une ou de l'autre ne l'intéressait pas davantage !

Peut-être à sa place, un autre libre, sans charge d'âme, eût-il pu s'éprendre de cette jeune fille sage, laborieuse, digne, rêver de fonder avec elle un foyer, une famille et souffrir cruellement de sa déception. On ne devrait pas exposer les gens à semblable méprise, mais les avertir charitablement d'une façon ou d'une autre, comme on met un écriteau : Chasse réservée, pour éloigner les chasseurs imprudents.

Simple question de loyauté ! Laisser un cœur honnête s'égarer, c'est mal, très mal !

Et il plaignait sincèrement cet autre hypothétique dont il prenait les intérêts au point d'en négliger le boire et le manger.

Tout en ruminant ainsi, il était arrivé à la porte de Mardoche.

Qu'y venait-il faire au juste ?

Il eût peut-être été embarrassé de répondre.

D'un air détaché, il s'informa si son ami était sorti et si on lui avait remis une lettre de sa part.

Parfaitement, il l'avait même ouverte dans la loge et avait annoncé qu'il ne rentrerait pas de bonne heure, allant à l'Opéra.

« Ah ! très bien, dit Hubert, qui pensait que c'était très mal, c'est tout ce que je voulais savoir. »

Il s'en alla dépité.

Ce n'est pas qu'il regrettât ce billet, non ; mais il n'eût pas été fâché de montrer qu'il faisait bonne contenance et n'avait aucune animosité contre le maestro.

Au reste, c'était mieux ainsi : sa place n'était pas dans les lieux de plaisir ; il vivait pour un devoir austère, une tâche sacrée, dont rien ne devait le distraire ; élever Jeanne, la doter, la marier, c'était là son seul but, et pour récompense il ferait sauter ses neveux sur ses genoux,... faute de mieux !

En attendant, qu'avait-il à s'inquiéter de ses voisins, de Lansen !

Il avait bien d'autres préoccupations plus sérieuses !

Néanmoins, toute la journée il fut à cent lieues de sa besogne ingrate et le Principal dut relever plusieurs erreurs.

Dans une requête au tribunal il avait écrit :

« Plaise à la Cour d'Amour ! ?

Et dans une instance en divorce le nom de Camille pour celui de la demanderesse qui s'appelait : « Félicité ? !

Enfin, l'estomac dans les talons, se promettant, cette fois, de faire honneur à la cuisine de Noun, il regagna la rue de l'Estrapade, dans les plus sages dispositions, entra calme, souriant, rasséréné, tendit son chapeau à la Bretonne en bon prince, caressa la joue de sa sœur et se mit à table, déclarant gaîment :

« J'ai une faim de loup ! »

Comme il achevait son potage, il avisa une lettre posée en équilibre sur son verre et, jetant un coup d'œil sur la suscription :

« De M. Angel », dit-il en l'ouvrant sans se hâter, tandis que la bonne, rassurée, posait devant lui un rôti doré à point.

« Mon jeune ami, écrivait l'ancien avoué, comme votre pauvre père, vous aimez la belle musique, venez donc ce soir occuper sa place près de moi et applaudir la nouvelle œuvre de l'ami Lansen. »

Un coupon était joint à ce billet.

Hubert se leva précipitamment :

« Vite, Noun, mon habit, mes souliers vernis.

— Comment ! tu ne dînes pas encore ! dit Jeanne saisie.

— Non, ma petite, je souperai en rentrant, je vais à l'Opéra. »

Lui aussi !

Ébahie, la fillette le regarde aller, venir, tout affairé, de sa chambre à la salle à manger, ébouriffant sa moustache, faisant et refaisant son nœud de cravate ; certes, de l'autre côté de la cloison, mademoiselle n'est pas plus actionnée à sa toilette.

Et, devant son assiette vide et ses deux repas manqués, Jeannette, qui a bon appétit, pense tout bas :

« Faut-il aimer la musique ! »

Une heure après, dans la vaste salle où l'éclat des diamants rivalisait avec la lumière électrique, Hubert, assis près de M. Angel qu'il écoutait distraitement, n'avait d'yeux que pour l'avant-scène où Camille intimidée se tenait un peu en arrière de Mme Lansen triomphante.

Sans un bijou, sans une fleur, un simple corsage de mousseline sur sa modeste robe de soie noire, elle était délicieuse de fraîcheur et de grâce, et ressortait mieux encore dans ce milieu de luxe éclatant et criard où les moins belles épaules sont souvent les plus parées.

Elle répondit en souriant au salut des deux hommes, tandis que sa marraine s'inclinait d'un air cérémonieux.

« Ma commère trône dans l'Olympe, aujourd'hui, observa plaisamment l'ancien avoué ; c'est grande condescendance à elle de daigner reconnaître d'humbles mortels.

« Tu ne dînes pas ! » dit Jeanne.



— Votre commère ?

— Autrement dit Mme Lansen, avec qui j'ai tenu sur les fonts la jeune personne qui l'accompagne.

— Mlle Rouyan ?

— Dont je suis le très honoré parrain.

— Vous ne me l'aviez jamais dit. »

Il eut un léger sourire :

« Ça vous intéresse ?

— Sans doute, monsieur, vous voulez bien me traiter en parent et, au risque d'être indiscret, je ne saurais demeurer indifférent à qui vous touche.

— Bien répliqué ! De fait, j'aime ma filleule autant que je l'estime et j'ai aussi beaucoup d'affection pour vous, en mémoire de votre père....

— Il y a une nuance.

— Dame ! elle a fait ses preuves et peut monter dans les carrosses du Roi ; vous êtes encore sur le marche-pied.... Quand vous serez tout à fait docteur....

— Alors ?

— Alors, je vous raconterai l'histoire de votre voisine.

— M. Lansen la connaît, lui ?

— Naturellement, ils n'ont rien de caché l'un pour l'autre. »

Hubert se rencogna dans son fauteuil et regarda d'un autre côté.

Mardoche, très élégant sous le frac, ses cheveux noirs rejetés en arrière, promenait l'ironie de son regard froid sur l'aristocratique assemblée ; il ne vit pas Dorigny, dont il ne soupçonnait pas la présence et qui, peu soucieux de lui expliquer son brusque revenez-y, ne chercha pas à attirer son attention.

Au reste l'orchestre préludait, les conversations cessaient, chacun s'accommodait pour écouter l'œuvre de ce charmeur qui, plus que personne, pouvait se vanter d'avoir l'oreille du public.

Dès l'ouverture, d'une coloration chaude, d'un rythme langoureux et passionné, où quelques cuivres, mêlant leur note violente au chant grêle des cigales, rappelaient ce Moyen-Age, rude et chevaleresque, mystique et sensuel, galant et brutal, où l'on rivalisait de « gay sçavoir » et de coups de lances en l'honneur des Dames, — il fut facile de discerner au frisson de plaisir traversant la salle, les prodromes d'un nouveau succès.

La toile se lève sur une place du vieux Toulouse où arrivent en foule les concurrents aux Jeux floraux, nouvellement institués.

Parmi eux, Jehan le ménestrel, qui joue de la viole d'amour, et messire Gaultier d'Abzac, le noble troubadour — aspirant à la violette d'argent et surtout à la main de la belle Aloyse, fille de l'un des capitouls, — se confient leurs espérances et raillent le pauvre Arnaud Vidal, simple bachelier, qui n'en a aucune et n'en brûle pas moins pour la gente demoiselle, sa cousine.

Qui l'emportera des trois, le dernier naturellement, l'amour comme la foi faisant des miracles !

Sur ce thème banal de la plupart des opéras, Lansen avait brodé des merveilles d'harmonie, de délicatesse, de sentiment ; chœurs, récitatifs, duos, trios, tout fut acclamé, bissé avec un enthousiasme rare, dans ce milieu un peu compassé, et qui grandissait d'acte en acte.

Au troisième, c'était partie gagnée, les visiteurs se succédaient dans la loge de Mme Lansen radieuse, qui en oubliait son malaise.

« Allons aussi lui faire notre compliment », dit M. Angel.

Hubert le suivit, sans se faire prier.

Le couloir était encombré, il lui fallut percer la foule compacte des entrants et sortants : artistes, journalistes, amis, ennemis, rivaux, admirateurs...

Les propos se croisaient : éloges bruyants, critiques déguisées, racontars de cafés ou de coulisses, réflexions plus ou moins acerbes, on-dit plus ou moins saugrenus écoutés d'une oreille distraite, lorsqu'un reporter à l'air affairé demanda, sans baisser suffisamment le ton :

« Quelle est donc cette jolie personne qui supplée si gracieusement Mme Lansen ?

— Sa future belle-fille. »

La réponse — jetée avec assurance par un de ces personnages qualifiés de « bien informés » qui peuplent de canards les bureaux de rédaction — fit hausser les épaules à l'ancien avoué, pâlir Hubert et rougir Camille.

Mais la plus courroucée fut encore Mme Lansen, elle changea de visage, foudroya l'indiscret d'un regard moins que tendre et, s'adressant à la jeune fille d'un ton impérieux, qui eût à peine convenu à une mercenaire :

« Fermez la porte, Camille, il m'arrive un air glacé. »

Sans paraître ni froissée, ni surprise, elle se disposait à obéir, lorsque M. Angel s'interposa gaîment :

« Grâce au moins pour nous, chère madame, nous ne sommes pas des reporters.... »

Elle se dérida non sans effort :

« Avouez que l'on calomnie la province sous le rapport des commérages, observa-t-elle. Ici l'on entend encore plus de sottises qu'à Abbeville.

— On ne peut pas forcer les imbéciles à se taire, le monde deviendrait muet ou presque. »

Hubert et Camille étaient demeurés au fond de la loge.

« Est-ce vrai ? » interrogea le pauvre garçon, si troublé qu'il oubliait la réserve imposée par les convenances.

« Quoi donc ?

— Ce qu'a prétendu ce monsieur ? »

Il y avait tant d'angoisse dans son accent qu'elle ne songea pas à se formaliser et, un peu de rose aux joues :

« Ma marraine n'y a-t-elle pas déjà répondu ?

— D'une façon blessante même !

— Vous êtes trop susceptible.

— Pour vous.

— Oh ! il n'y a pas à s'en offenser, c'est un sentiment bien naturel ! pauvre marraine ! elle a si peur qu'on lui prenne son fils....

— Elle m’exprimait cependant, chez vous, un grand désir de le voir marié.

— Oui, elle cherche toujours une bru idéale en priant le bon Dieu de ne pas la trouver.

— Elle n’aurait pas à chercher loin. »

Trop peu coquette pour feindre, elle ne détourna pas son regard franc et dit simplement :

« On ne se marie pas quand on a charge d’âmes....

— Mais moi aussi, mademoiselle.... »

Il s’arrêta tout confus et elle, embarrassée, se mit à lorgner, causant et lorgnant au hasard.

Tout à coup, sa main trembla, elle laissa machinalement tomber sa jumelle, ses lèvres blémirent, ses traits se figèrent dans une expression de stupeur.

« Mon Dieu ! mademoiselle, vous n’êtes pas souffrante ? » questionna le jeune homme frappé de cet émoi.

Elle secoua la tête.

« Vous aurais-je déplu ?

— Non, murmura-t-elle, essayant de se ressaisir ;... excusez-moi,... un étourdissement,... la chaleur,... tout ce monde... : c’est déjà passé. »

Mais un frisson convulsif démentait ses paroles.

Mme Lansen s’inquiétait à son tour, elle la rassura de son mieux et, la sonnette annonçant la fin de l’entr’acte, les deux hommes regagnèrent leurs fauteuils, préoccupés de cet incident.

Camille n’était pas une petite maîtresse, coutumière de vapeurs et cherchant à se rendre intéressante ; elle avait dû éprouver un malaise réel ou une violente commotion.

M. Angel examinait à la dérobée son compagnon très ému. Qu’avait-il bien pu se passer entre eux ? Une question lui brûlait les lèvres, mais sa prudence ordinaire lui faisait craindre de brusquer les choses et il se taisait.

Hubert, lui, indifférent aux faits et gestes de la belle Aloyse, n’avait d’yeux que pour Camille, lui causant de fréquentes distractions. Un instant, il crut voir sa lorgnette braquée sur lui,... mais non !... passant au-dessus de sa personne, le rayon visuel se perdait dans la direction du brillant Mardoche, fort insensible à cet honneur.

Était-ce lui qu’elle dévisageait ainsi ?

Pourquoi ?

Et dire que c'était sa faute si le bohème plastronnait là, à quelques rangs de lui !

La lutte continuait entre les trois rivaux autour de la fille du capitoul. Dorigny faisait un rapprochement involontaire entre ce qui se passait sur la scène et dans la salle.

Qui l'emporterait : le poète, le musicien ou le troisième larron ?

Quand la toile tomba sur le triomphe d'Arnaud Vidal, il crut y voir un heureux présage ; on applaudit avec chaleur.

Comme il descendait le grand escalier, Hubert aperçut soudain au bas des degrés Mardoche immobile, pétrifié, les traits figés dans une expression de stupeur, le regard trouble suivant une silhouette féminine qui disparaissait sous le péristyle,... puis il passa la main sur son front et s'éloigna chancelant comme un homme ivre....

Que signifiait ?...

Hubert se le demandait encore, tout soucieux, en traversant le pont des Arts pour regagner la rive gauche, lorsqu'un passant le frôla et s'arrêtant brusquement :

« Monsieur Dorigny ! voilà une bonne rencontre. »

C'était le compositeur qui, tout enfiévré de son succès, rentrait pédestrement chez lui, après avoir mis les dames en voiture.

Après quelques compliments obligatoires, Hubert s'informa de la santé de Camille.

« Elle a donc été souffrante ? demanda Louis, surpris.

— J'ai cru qu'elle allait se trouver mal.

— A quel propos ?

— Je l'ignore.

— Ce n'est pas ma mère.... »

Il hésita un peu :

« Elle était assez nerveuse, ce soir, elle aurait pu la blesser involontairement, et j'en serais désolé.... Voyez-vous, monsieur Dorigny, ma mère est excellente,... seulement.... Connaissez-vous : Geneviève ou la Jalousie paternelle ?... C'est tout à fait notre cas retourné. Cette pauvre maman, que j'adore et qui m'adore, empoisonne sa vie et la mienne avec cette crainte continuelle de mon mariage ; toutes les femmes, toutes les jeunes filles lui sont suspectes, même Camille, que j'ai fait sauter sur mes genoux et que j'aime comme une sœur. »

Hubert l'écoutait avec un intérêt passablement personnel ; cette déclaration, corroborant celle de la jeune fille, lui mettait du baume dans le cœur.

Un frisson convulsif démentait ses paroles.



« Le pire, c'est qu'elle ne veut pas en convenir ! continua le maestro en veine de confiance ; elle me presse de faire un choix, me blâme de mon obstiné célibat et mourrait peut-être de m'y voir renoncer.

— N'est-ce pas bien égoïste ?

— Qui de nous ne l'est peu ou prou ? Ma mère a fait assez longtemps abnégation de son moi, pendant la vie de mon père, mon enfance, ma jeunesse. Elle n'a jamais voulu se remarier pour se consacrer tout à moi, je dois me consacrer tout à elle. Elle n'a partagé avec personne la lourde tâche de m'élever, au prix de quel labeur et de quels sacrifices ! Seule elle a été à la peine, seule elle doit être à l'honneur, et, s'il y a quelque gloire sur mon nom, elle doit être seule à le porter.

— Je vous admire.

— Il n'y a pas de quoi, allez ! Sans doute, autrefois, j'ai rêvé d'un foyer, peuplé de têtes blondes, d'une femme aimée dont le baiser est plus doux que toutes les couronnes au front de l'artiste, qui l'encourage aux heures d'inspiration, le soutient aux heures de lassitude, le console aux heures de défaillance ; — j'ai cru l'avoir trouvée, voilà quelque dix ans,... la sœur d'un de mes camarades de l'École de Rome.... Nous nous aimions.... Positions, convenances, familles, tout était à souhait ;... orpheline, elle serait une fille pour ma mère qui paraissait l'aimer et avait donné son consentement sans opposition. Seulement, le jour des fiançailles, elle tomba malade gravement, et l'on dut reculer le mariage. Dans l'intervalle ma fiancée fut atteinte d'une fièvre typhoïde, en danger, elle aussi,... et alors, il se passa quelque chose d'atroce, dont je garderai toujours le douloureux frisson.... Lorsque ma fiancée allait mieux, ma mère allait plus mal ; lorsqu'elle était moins bien, ma mère reprenait des forces ;... ce n'était pas illusions, simple coïncidence : je suivais ces hauts et ces bas avec une lucidité terrible et j'arrivais à cette épouvantable certitude que la guérison de l'une serait la mort de l'autre.... Ce fut la pauvre petite qui succomba !... Je lui garde un souvenir très tendre,... et peut-être a-t-il mieux valu,... car si elle avait survécu... je n'aurais jamais osé l'épouser avec une pareille pensée. »

Il se tut ému encore à cette pénible évocation.

« Vous avez dû beaucoup souffrir », dit affectueusement Hubert, très touché de cette confiance, et remué par ce drame intime si poignant dans sa simplicité.

— Beaucoup.

— Votre mère s'en est-elle douté ?

— Pas plus que de ce qui se passait en elle. C'est un sentiment instinctif, irraisonné, contre lequel elle protesterait avec indignation en toute sincérité, mais qui a ses racines mêlées aux fibres mêmes de son être. Dans ces conditions, vous comprenez, j'ai résolument renoncé à me marier, car en admettant mes craintes exagérées quant à un dénouement tragique, belle-mère et belle-fille n'en seraient pas moins horriblement malheureuses.

— C'est assez probable.

— Après tout, c'est peut-être un mal pour un bien et ce prétendu héroïsme n'est peut-être que de la sagesse.

— Mais la solitude, plus tard....

— Ma mère a vingt ans à peine de plus que moi, Dieu me la laissera encore longtemps, j'espère, et puis j'ai mon Art. Beaucoup sont plus à plaindre que moi ! Quand je vois le mérite modeste résigné à un labeur ingrat, à une tâche écrasante, sans récompense et sans gloire, ne rencontrant dans sa propre famille qu'indifférence, hostilité, et peut-être plus tard ingratitude ; sans le réconfort d'un sourire tendre, d'un baiser affectueux, d'une parole amie, tout mon être se révolte et je provoquerais... des moulins à vent !... Vous savez, il y a en moi du Don Quichotte.

— Je vous comprends.

— Non ! songer que cette exquise créature, si vaillante, si dévouée, pourrait passer toute sa jeunesse entre une vieille femme quinquaise, un vieillard maniaque et deux enfants, peut-être dignes de leur père... »

Il s'arrêta brusquement.

« Je divague ! mais quand il s'agit de Camille, je prends feu comme une allumette... C'est un peu ma sœur, voyez-vous, et je voudrais tant dénicher un beau-frère qui la rendît bien heureuse. »

Hubert l'eut embrassé pour cette bonne parole ; il se contenta de lui serrer la main avec effusion et ils se séparèrent enchantés l'un de l'autre.

Lansen, riant dans sa barbe de fleuve, rentra chez lui d'un pas allègre et trouva sa mère encore debout, rêveuse, la mine allongée.

« Je suis revenu avec M. Dorigny, dit-il négligemment, c'est un gentil garçon qui ferait un excellent mari pour Camille, ne penses-tu pas ?

Les yeux de la vieille dame pétillèrent de plaisir, mais elle n'en voulut pas convenir et, haussant les épaules :

« Tu ferais mieux de penser à toi au lieu de marier les autres. »

Il la regardait souriant, tant son accent démentait ses paroles et, amusé par cet enfantillage, il la prit par la taille avec cette gaminerie des cœurs restés jeunes et la força à faire un tour de valse en fredonnant :

J'aime mieux ma mère
O gué !
J'aime mieux ma mère.



XVI

DEUX AGONIES

PAR une sorte d'accord tacite, Camille, Mardoche, Hubert évitèrent de parler de cette soirée qui leur avait cependant laissé une impression profonde, et chacun reprit le trantran de ses occupations journalières comme si rien ne s'était passé.

Cependant au milieu du labeur, du désœuvrement, des obligations de leur triple existence, chacun d'eux gardait au fond de son âme l'obsession d'une pensée latente.

En trottant de son pas léger, à travers les rues encore désertes pour se rendre à ses leçons matinales, après avoir déposé les deux jumeaux au lycée où ils étaient maintenant externes ; en revenant hâtivement pour son cours de l'après-midi, la même question flottait sans cesse dans l'esprit de la jeune institutrice :

Quel était cet homme dont le seul aspect l'avait fait frissonner comme celui d'un mort ?

Était-elle dupe de son imagination malade, troublant ses yeux et ses oreilles ?

Pourtant elle l'avait bien dévisagé à l'abri de sa jumelle : c'était le même masque impassible, le même regard caustique, le même sourire froid, le teint un peu plus bistré, les cheveux un peu moins noirs, mais la mine restait hautaine, la tournure élégante.

Et puis ce mystérieux bienfaiteur, dont avait parlé vaguement son parrain, qui croyait payer une dette sacrée, qui serait-ce ? sinon Hippolyte ressuscité, riche, repentant... et qui se ferait reconnaître, un jour,... jour désiré !

Et elle l'attendait en priant pour la conversion d'un pécheur. Dieu sait avec quelle ardeur !

Elle eût bien voulu questionner M. Angel pour voir confirmer ses espérances, mais il était absent, — chargé de représenter la Société d'encouragement au Bien à un congrès philanthropique ; — et elle était réduite aux conjectures.

Mardoche, de son côté, songeait, malgré lui, à la gracieuse silhouette entrevue un instant, lui rappelant le plus pur souvenir de sa jeunesse agitée.

Évidemment entre la fillette quittée encore enfant et la jeune fille presque femme, aperçue sous le péristyle, l'écart était assez grand pour le faire hésiter.

Mais l'expression, ingénue et sérieuse à la fois, pouvait-elle appartenir à une autre ?

Et il cherchait à se persuader qu'il ne s'était pas trompé, que c'était bien sa sœur qui était là, parmi les heureux du jour. Au moins, elle n'avait pas souffert de ses folies, pauvre petite ! Sans doute elle avait trouvé quelque bon mari, qui lui donnait une large aisance, une existence paisible, honorée ? Et, avec un désintéressement sincère, qu'il eût nié chez un autre, il lui souhaitait le bonheur parfait dont elle était assurément digne.

Hubert, au contraire, essayait de se convaincre qu'il ne pouvait exister aucun rapport entre la jeune institutrice si fortement imbue de l'idée de devoir et ce bohème indiscipliné n'en admettant aucun.

Jamais Camille et Mardoche ne s'étaient rencontrés rue de l'Estrapade, elle ne pouvait supposer qu'une simple cloison la séparait du frère toujours pleuré en secret, et lui ne songeait pas davantage que, derrière la charmille tapissant le balcon, se cachait la fleur séchée du livre maculé de sa vie, dont il respirait encore parfois le doux et mélancolique parfum.

Au reste, des événements tragi-comiques vinrent les distraire forcément de cette préoccupation.

C'était l'époque où le Quartier, relativement paisible depuis nombre d'années, éprouva l'impérieux besoin de s'agiter sans trop savoir pourquoi.

On ne pouvait renverser l'Empire ou la Monarchie à terre, ni fonder la République qui atteignait sa majorité ; on s'en prit aux kiosques de journaux, que l'on brûla en grande pompe, comme le trône d'un potentat, et aux agents de l'autorité, toujours antipathiques à la turbulente jeunesse, quel que soit le régime qu'ils représentent.

Manifestations, cris variés, bousculades, bagarres, charges, rien n'y manqua ! les cerveaux étaient en ébullition ; les politiciens en herbe, comme Hussac, croyaient leur heure venue et poussaient de toutes leurs forces au mouvement insurrectionnel.

Les révolutions sont faites pour mettre en lumière ceux que le sort injuste tient sous le boisseau, et une barricade est le meilleur tremplin pour arriver au pouvoir.

« Cette fois, ça y est ! écrivait Aristide dans son exaltation à la vieille épicière de Martigues ; avant huit jours mon portrait sera dans les journaux et aux prochaines élections ton pitchoun entrera à la Chambre. »

En attendant, il s'agitait, se dépensait, courant d'un café à l'autre, stimulant la résistance ; au premier rang en évidence tant que les képis ne se montraient pas, car, au moindre : « Circulez ! » il disparaissait derrière ses soldats... pour leur conserver un chef !

Hubert avait refusé nettement de se mêler à ces folies.

« Tu n'as donc pas de sang dans les veines, protestait le fougueux Méridional ; si nos pères n'avaient pas eu plus d'énergie, nous serions encore courbés sous le césarisme et ils n'auraient jamais fondé la liberté.

— Puisqu'ils ont travaillé pour nous, ce n'est pas la peine de démolir leur ouvrage.

— Il ne s'agit pas de cela, mais de nos droits méconnus. »

Hubert haussait les épaules : quant à Mardoche, fort indifférent en matière politique et blaguant volontiers les emballés et les gobeurs, il assistait à ce spectacle en dilettante, amusé de la sottise humaine et jetant de l'huile sur le feu, tels les gamins excitant des roquets les uns contre les autres.

Un jeudi, il traversait le carrefour Médicis, relativement calme, lorsqu'une poussée se produisit ; une bande de manifestants, dont les écoles ne formaient pas le principal élément, déboucha sur la place, criant, vociférant.

On les avait refoulés au pont Saint-Michel ; à les entendre, toutes les brigades étaient mobilisées, les municipaux, la cavalerie consignés sac au dos et pied à l'étrier.

On oserait venir relancer les étudiants chez eux ! il fallait se défendre ! renverser les omnibus ! dépaver les rues ! etc.

Alarmés, les commerçants fermaient leurs boutiques, les promeneurs vidaient le Luxembourg, seuls les cafés demeuraient ouverts, bondés de consommateurs, la casse prévue étant largement compensée par la recette.

Mardoche se dirigeait vers le d'Harcourt, où Hussac tenait ses grandes assises, lorsqu'il heurta un petit garçon, donnant la main à un vieillard qu'il s'efforçait de tirer de la foule.

« Je ne t'ai pas fait mal, mon pauvre gosse ?

— Non, monsieur. »

Et il passa sans un regard au vieillard qui était demeuré immobile comme frappé de la foudre.

« Vite, papa, il faut rentrer, ma sœur serait si inquiète de nous savoir ici ! Si vous voyiez tout ce monde.... »

Il ne voyait rien que la figure entrevue dans un éclair, il n'entendait rien que la voix métallique vibrant encore à son oreille bourdonnante ; ses jambes flageolaient, il allait tomber, un bras le soutint.

« Pauvre vieux ! il se trouve mal ! » dit l'un.

« Est-ce la place d'un homme d'âge ! » observa une jeune femme pas beaucoup plus raisonnable.

On l'avait assis sur un banc : le petit garçon effrayé pleurait.

« Il aura été bousculé.

— Frappé !

— Les agents tapent comme des sourds.

— C'est indigne !

— On massacre les vieillards, maintenant ! »

Ces propos et d'autres aussi exacts circulaient dans la foule qui se les passait en faisant la chaîne grossis et enjolivés.

A la hauteur de la Sorbonne, c'était un vieillard assassiné ; à Cluny, il y avait quatre victimes ; à la fontaine Saint-Michel, ils atteignaient la douzaine.

Une bande de manifestants déboucha sur la place.



Pendant ce temps, on s'empressait autour du blessé (c'était un blessé ! on n'en voulait pas démordre !), on ouvrait toutes sortes d'avis moins utiles que de prompts secours.

Il fallait réquisitionner une civière, le porter à l'hôpital s'il vivait encore, ou dans Paris, s'il était mort, en appelant le peuple aux armes. Quelques énergumènes ne voulaient même pas attendre son dernier soupir pour cette lugubre promenade !

Les plus sages proposaient de le conduire dans une pharmacie ou à son domicile, mais les plus sages sont-ils jamais écoutés, et l'hôpital allait prévaloir, malgré les supplications du garçonnet, quand un jeune homme fendant la foule s'approcha vivement :

« C'est toi, Loulou ? que fais-tu là ? »

— Oh ! monsieur Dorigny ! empêchez qu'on emmène papa !... mon pauvre papa ! »

A la vue du vieux comptable pâle et inanimé, Hubert eut un geste de douloureuse surprise.

« Monsieur est mon voisin, dit-il avec autorité, je me charge de lui ;... si nous pouvions seulement avoir une voiture.... »

Mais impossible d'y songer au milieu d'une pareille cohue : deux hommes de bonne volonté s'offrirent à l'aider, et précédé d'Hubert donnant la main à Loulou en larmes, le triste cortège gagna la, paisible rue de l'Estrapade, sans que le vieillard eût repris connaissance.

En apercevant son locataire dans ce bel état, Mme Gobiche se confondit en lamentations.

« Je l'avais bien dit ! Si c'est permis d'aller se fourrer dans ce grabuge ! il n'a pas voulu m'écouter !... et sa demoiselle qui n'est pas là !... Comment faire ?... le monter tout de go comme ça, on risque de donner une attaque à sa tante qui a si peur de la mort ! Faudrait au moins la préparer un brin....

— Vous avez raison, dit le jeune homme avec empressement, chargez-vous de ce soin ; on va transporter M. Rouyan chez moi en attendant le retour de sa fille, qui saura mieux décider que nous. »

Tandis qu'il le couchait dans son propre lit, il envoyait quérir miss Bell ; elle arriva tranquille et froide selon son ordinaire, examina attentivement le patient.

Il avait la bouche tordue, les prunelles révulsées, un côté insensible, les membres inertes.,

Elle secoua la tête :

« Violente commotion cérébrale, atrophie musculaire, hémiplegie aujourd'hui, paralysie générale demain, s'il est encore là.

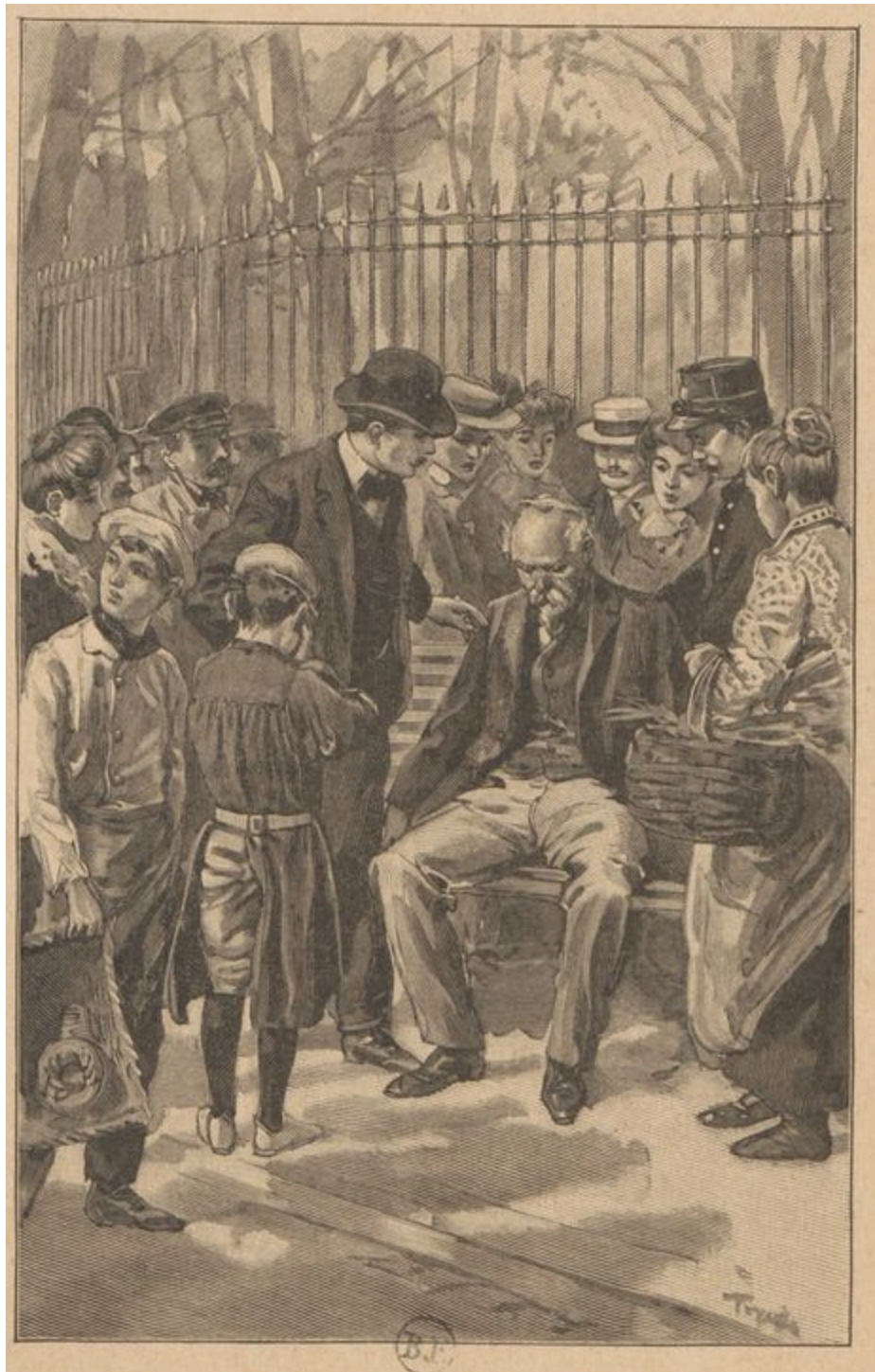
— Il est perdu ?

— Oui.

— N'y a-t-il aucun remède ?

— Aucun. Cependant mettez-lui des sinapismes, si vous voulez.. Je peux prescrire une potion pour la forme, mais c'est de l'argent gâché....

On l'avait assis sur un banc.



— Ne négligez rien, je vous en prie.
— A votre guise. »

Elle traça quelques lignes que Noun porta tout courant à la prochaine officine, et le jeune homme demeura seul, en face du moribond.... C'était la première agonie à laquelle il assistait. Pour M. Dorigny, il était arrivé trop tard et ce cruel rapprochement s'imposait à son esprit. Il lui semblait que ce n'était pas seulement le père de Camille auquel il prodiguait ses soins, mais un peu aussi le sien, et la mémoire du cher disparu lui inspirait une sorte de sentiment filial pour ce pauvre vieillard qui, sans lui, fût peut-être mort solitaire et abandonné sur un lit d'hôpital !

Quelle douleur de plus c'eût été pour sa fille !

Lorsqu'un être cher s'éteint, loin de vous, entouré d'étrangers, c'est un double vol que vous fait la grande Voleuse !

Il se rappelait son propre désespoir de n'avoir pu baiser qu'un front glacé, d'avoir perdu le dernier regard, le dernier soupir de ceux qui lui avaient donné la vie ; et il suppliait l'éternelle Bonté d'épargner ce surcroît de souffrance à la vaillante déjà si éprouvée.

Guettant anxieusement son retour, tressaillant au moindre bruit, il allait du lit à la fenêtre, cherchait à distinguer sa fine silhouette, revenait au mourant, essuyait la sueur collant ses cheveux, versait quelques gouttes de cordial entre ses lèvres décolorées, renouvelait les sinapismes, afin de conserver une étincelle de vie dans ce demi-cadavre.

De l'autre côté de la cloison, on entendait les exclamations de tante Euphrosine que la concierge préparait en douceur à ce cruel événement ; la pauvre chère demoiselle était fort effrayée et très obligée à M. Dorigny d'avoir recueilli son neveu, dont le voisinage la faisait déjà frissonner dans son égoïsme d'octogénaire timorée et craintive, hantée par la peur de la redoutable échéance.

De temps à autre, Mme Gobiche venait aux nouvelles, offrait ses services, mais Hubert les déclinait poliment, éprouvant une intime satisfaction à remplir seul, envers le père de Camille, ce pieux devoir qu'il n'avait pu remplir envers le sien. Peut-être, de Là-Haut, souriait-il à « son grand ».

« Mon fils ! »

Il pâlit, frissonnant, comme à un appel d'outre-tombe.

Non, ce n'était pas un mort qui parlait, mais un mourant....

Il fixait sur lui un œil égaré, de gros soupirs soulevaient sa poitrine oppressée, ses lèvres s'agitaient faiblement, laissant passer un murmure confus où l'on distinguait à peine quelques lambeaux de phrases....

« Mon fils !... où est-il ?... non... je ne veux pas.... Ma médaille,... il l'a souillée,... ôtez-la.... Plus de fils,... son nom,... jamais,... il me poursuit partout ;... il tirait ma barbiche avec ses petites mains... Chassez-le !... il m'écrase. »

C'était le délire, sans doute, dernière lueur de l'intelligence qui s'éteint.

Hubert se pencha sur l'oreiller :

« Prenez patience, monsieur, dit-il avec bonté, Mlle Camille ne peut tarder, vous allez la revoir.... »

Il ne sembla pas comprendre et d'un accent poignant :

« Non..., il ne viendra pas,... c'est un mauvais fils.... Je l'aimais plus que tout,... c'est un ingrat !... il me laissera mourir seul,... tout seul. »

Il se tut suffoquant.

Le jeune homme courbait le front, comme si les reproches du vieillard, dont il ignorait la triste histoire, se fussent adressés à lui.

Hélas ! il ne pouvait que trop s'en faire l'application ! C'étaient les mêmes pensées amères qui avaient dû attrister les dernières heures de son père, sombres papillons noirs que l'on voudrait écarter d'un chevet mortuaire.

Cédant à l'idée fixe qui le rongait, depuis longtemps peut-être, le moribond semblait avoir oublié tout le reste ; il rompait le silence imposé aux autres et à lui-même ; toutes les paroles de tendresse, refoulées obstinément au fond de son cœur, débordaient maintenant en flots pressés ; il répétait avec désespoir : « Mon fils ! mon fils ! » sans une pensée pour les autres.

Hubert songea que la vue de ses deux petits garçons calmerait peut-être cette surexcitation fébrile ; il alla les chercher ; mais, en les apercevant, le vieillard, chez qui l'approche de la fin semblait ranimer les sens abolis, bégaya avec une sorte de fureur :

« A l'hospice ! à l'hospice !... emportez-les !... je ne les connais pas !... »

Soudain Camille apparut haletante, les petits effrayés se précipitèrent vers elle, mais elle ne voyait que le mourant et, penchée sur son front livide, elle répétait angoissée :

« Père ! mon bien cher père ! C'est moi !... Camille. »

Il ne semblait ni la voir, ni l'entendre, insensible aux plus tendres adjurations.

Essuyant ses yeux, elle se tourna vers Hubert, soulagé d'un grand poids par sa présence, lui demanda quelques détails, le remercia de ce qu'il avait

fait déjà et le pria de faire transporter le malade chez elle.

« Je crois qu'il est préférable de ne pas le déplacer pour le moment, observa doucement le jeune homme ; miss Bell, qui l'a vu, ne le trouve pas bien et la moindre secousse pourrait être dangereuse. »

Elle le regarda bien en face et dit :

« Il est perdu.

— Dieu peut encore le sauver. »

Elle comprit. Deux larmes trop lourdes pour ses paupières gonflées roulèrent silencieusement sur ses joues pâles :

« Quel embarras pour vous, monsieur ! murmura-t-elle.

— Ne vous en inquiétez pas, mademoiselle, protesta-t-il avec chaleur ; je suis heureux de vous être bon à quelque chose et de faire pour votre père ce que d'autres ont fait pour le mien.

— Merci », dit-elle très émue.

Les jumeaux se tenaient serrés contre elle sans oser approcher du lit.

« Je les avais amenés, pensant qu'il les reconnaîtrait peut-être, expliqua Hubert, mais mieux vaudrait, je crois, les éloigner maintenant.

— Je le crois aussi.

— Voulez-vous les confier à notre bonne, elle s'entend bien aux enfants et ils ne fatigueront pas votre tante.

— Vous êtes bien bon. »

Il donna des ordres à Noun, les recommanda à Jeannette qui, pénétrée de son importance, promit que l'on s'amuserait gentiment, sans faire de bruit, puis il envoya Mme Gobiche à Saint-Étienne du Mont et revint au chevet du mourant.

Sa surexcitation tombée, il s'affaiblissait avec une effrayante rapidité ; son œil vitreux s'emplissait peu à peu de la tragique horreur de l'Au-delà ; sa respiration sifflante ressemblait maintenant à un râle, auquel se mêlaient des gémissements confus.

C'était la fin.

« Pourriez-vous demander un prêtre ? dit timidement la jeune fille.

— C'est fait, mademoiselle. »

Très touchée, elle lui tendit la main :

« Vous agissez en fils, monsieur Hubert, en bon fils ! »

Et elle soupira.

Un violent coup de sonnette les fit tressaillir. C'était la visite attendue, l'ami de la dernière heure.

« Entrez, monsieur l'abbé, dit le jeune homme, allant ouvrir lui-même. »

Une voix un peu altérée répondit :

« Hussac se meurt, il vous demande. »

C'était Mardoche, plus ému qu'il ne voulait le paraître.

L'autre le regardait saisi.

« Hussac ; je l'ai quitté tout à l'heure plein de vie.

— Il a été blessé mortellement dans une bagarre, il est à la Charité et l'interne déclare qu'il ne passera pas la nuit.

— Mon Dieu ! quelle affreuse journée ! J'ai aussi la mort chez moi.

— Qui donc ?

— Le père de Mlle Rouyan. »

En quelques mots, il le mit au courant de l'accident, dont, sans s'en douter, il avait été la cause.

« Aussitôt que le prêtre sera arrivé, je courrai à l'hôpital. » Intéressé, malgré sa froideur ordinaire, Mardoche jeta un coup d'œil dans la chambre restée ouverte où il n'aperçut qu'une main inerte pendant sur le drap et la silhouette d'une femme agenouillée.

Soudain, un cri aigu, déchirant, le fit reculer frissonnant.

Hubert se précipita dans la pièce.

Le torse raidi, les yeux hagards, le mourant montrait d'un geste la glace placée en face de la porte qui avait reflété, un instant, l'image de Mardoche....

Puis ses traits contractés se détendirent, ses bras s'ouvrirent et il retomba en arrière... mort !

Les émeutes ne réussissent pas à tout le monde ; si elles font la fortune des uns, elles causent aussi la perte des autres, et les barricades sont un tremplin exhaussé de plus d'un cadavre.

Le pauvre Aristide en avait fait la triste expérience.

Ce n'était pas qu'il se fût exposé avec une imprudente témérité ; il n'avait rien à se reprocher de ce côté et s'il avait excité ses soldats par ses accents belliqueux, il ne s'était pas lancé comme un fou dans la bagarre, au contraire.

Assis à l'une des dernières tables du d'Harcourt, tout près de la porte, n'ayant qu'un pas à faire pour rentrer dans le café et s'abriter derrière de solides volets, si un assaut devenait à craindre, il avait assuré sa retraite avec la précaution d'un habile stratège et le flot des manifestants,

débordant jusque sur la chaussée, lui paraissait rempart suffisant contre les effets d'une première charge.

Les agents, moins nombreux, se heurtèrent à une masse compacte difficile à percer à moins de dégainer, ce qui leur était interdit.

Malheureusement, on ne se borna pas à un échange de coups de poings et coups de canne ; emportés par leur ardeur, les derniers rang des émeutiers, voulant prendre part aussi à la bataille, firent voler tout ce qui se trouvait sur les tables : bocks, soucoupes, porte-allumettes, au-dessus de leurs amis, pour atteindre leurs ennemis. Ce fut un tort. La consigne, respectée jusque-là, défendait aux défenseurs de l'ordre, de se servir de leurs armes : revolvers ou sabres-baïonnettes, mais non de celles de leurs adversaires. Aussi, ramassant ces projectiles variés en usèrent-ils, sans hésiter, à leur tour, et un lourd porte-allumettes alla frapper Aristide à la tempe.

Il tournoya, s'affaissa sur la table et un filet de sang se mêla à la bière répandue.

Mardoche, qui l'avait rejoint, crut d'abord à un évanouissement, mais, parmi les carabins qui se trouvaient là, on reconnut bien vite la gravité du cas, et, transporté en toute hâte à la Charité, on ne put que confirmer le funèbre diagnostic : Aristide était perdu.

.... Maintenant, étendu sur un lit d'hôpital, le front entouré de linges sanglants, il ne vivait plus que par le regard atone fixé sur l'entrée de la salle.

Hubert arriverait-il à temps ?

Lorsqu'il l'aperçut enfin, un éclair de joie brilla sous la paupière déjà pesante, il fit en effort pour prononcer quelques mots :

« Merci... d'être venu,.. Dorigny ;... je voudrais.. vous demander un service. Lui (il désignait Mardoche)... est un plus vieil ami,... mais il se moquerait peut-être de moi, il n'a pas de famille,... alors..... Vous me comprendrez, vous,... et vous ne me refuserez pas,... dites ?

— Certainement, mon pauvre Aristide.

— Voilà.... J'ai là-bas,... en Provence... à Martigues... une bonne femme de mère,... que je n'ai pas embrassée... depuis bien longtemps.... J'y pensais souvent... et je lui écrivais... quelquefois.... Enfin ! je n'ai pas été un bon fils... mais je l'aimais tout de même... et ça me ferait grand deuil... de dormir loin d'elle..., dans ce Paris qui vous dessèche le cœur.... Croyez-vous pouvoir obtenir... que l'on me ramène là-bas... et voudriez-vous m'y

accompagner,... pour consoler un peu la pauvre vieille... et lui dire..., lui dire... ce que je ne lui dirai pas.... Vous saurez mieux que moi,... que lui ! »

Oh ! la supplication douloureuse de ces yeux si rieurs d'ordinaire ! la crispation désespérée de ce masque jovial !

« Je vous le promets, dit Hubert, très ému.

— Croyez-vous... qu'on ne fera pas de difficultés ?... ça doit coûter cher !

— S'il y en avait, je passerais outre et me chargerais de tout. Vous pouvez être tranquille, mon pauvre ami, votre vœu sera exaucé.

— Merci. »

Il y eut un silence.

« Pauvres vieux !.. reprit-il avec une expression navrante, ils ont été bien mal payés de tous leurs sacrifices.... Mon père est mort à la peine,... ma mère a vécu de privations,... dans l'attente du jour... où je serais ministre !... On va te le rapporter... ton ministre !.. Ils ont tout fait pour moi,... je n'ai rien fait pour eux... Pauvres vieux !... pas la plus petite joie ! »

Il se tut et sembla s'assoupir.

« C'est la fin ! » dit Mardoche à mi-voix.

Ils demeurèrent immobiles, muets, pensifs.

De ces deux agonies si proches, une sévère leçon se dégageait.

Mise à nu par la main brutale de la mort, l'âme laissait voir la puissance du lien familial, relâché, atrophié, jamais brisé, et vibrant encore chez l'être le plus usé, le plus matériel.

L'un appelait son fils, l'autre sa mère, avec la même angoisse poignante. Divagation, délire, inconscience, faiblesse, c'était toujours le sentiment paternel ou familial qui survivait à tout le reste....

O famille ! et l'on t'a niée !

Obeissant peut-être machinalement à ses habitudes de reportage, Mardoche avait tiré calepin et crayon de sa poche et fixait en quelques traits l'image du mourant....

L'ombre d'un sourire glissa sur les lèvres violettes :

« Mon portrait,... elle le verra... dans le journal.... »

Puis il retomba dans sa torpeur ; il ne devait plus se réveiller.... Seuls, quelques soubresauts convulsifs agitant le drap annonçaient encore un reste de vie, puis un soupir souleva sa poitrine et, faible comme un souffle, on entendit :

« Maman ! »

Le pauvre Aristide avait eu la fin de Baudin... sans l'écharpe !



XVII

LA CONFESSION DE MARDOCHE

UNE profonde tristesse régnait rue de l'Estrapade. Hubert, revenu de son funèbre voyage, gardait l'impression de cette mère en deuil, attendant à la gare, dans le brouhaha, la bousculade des arrivants, des partants, des marchandises, des colis... le triste colis humain, tout ce qui lui restait de son pitchoun !

Et la navrante détresse du pauvre logis, la boutique dégarnie, armoires vides, tout, économies, meubles, linge, provisions, dévorés par ce Paris de malheur qui ne lui rendait plus qu'un cadavre.

« Et pourtant, monsieur, s'il avait fallu me jeter dans le feu avec tout le reste, pour la gloire et le bonheur de mon garçon, je n'aurais pas hésité ! » répétait la petite vieille aux yeux de braise dans sa face parcheminée.

Et, tandis que ses larmes coulaient chaudes et pressées sur une feuille illustrée publiant le portrait de la victime, elle ajoutait naïvement avec cette pointe de gloriole où il retrouvait un peu de la faconde d'Aristide :

« Il disait bien qu'il serait dans le journal,... mais pas comme ça ! »

Bien que s'en défendant davantage, Mardoche aussi était touché ; selon l'expression biblique, le vent de la mort était passé dans ses cheveux et il en demeurait frissonnant et glacé.

Chez les plus endurcis, les plus cyniques, en apparence, il reste souvent, au tréfonds de l'âme, une étincelle divine qu'y a déposée jadis une mère, une sœur, et qu'il suffit parfois d'un souffle bien léger pour ranimer, quand vient l'heure de Dieu.

Cette heure-là était sonnée pour Mardoche.

Sa rencontre de l'Opéra, la fin tragique d'Aristide, le récit poignant d'Hubert, tout cela faisait vibrer en lui une fibre endormie. Il ne venait pas encore à résipiscence, mais il ne repoussait plus les chères images, conseillères de repentir, messagères de pardon, qui venaient s'asseoir à son chevet pendant ses insomnies, se pencher sur son épaule, lorsqu'il essayait de travailler, et marcher à ses côtés pendant ses promenades solitaires, tel le

spectre de ses jeunes années dans les rues sombres d'Abbeville, à son retour en France.

Qu'étaient devenus tous les siens ? Pourquoi ne s'en était-il pas informé alors, au risque du sort qui l'attendait ? N'eût-il pas mieux valu se livrer aux autorités militaires, subir la condamnation que de traîner cette vie de chien errant ignorant où s'éparpille la nichée !

S'il eût eu le sort d'Aristide, il n'eut même pas eu la consolation adoucissant ses derniers instants. Il n'eût pu demander à être ramené chez son père :... avait-il encore un père ?... ou à dormir près de lui, puisqu'il ne savait même pas où était sa tombe, s'il était mort !

Et le hardi aventurier de jadis tombait dans une sombre mélancolie. Le sang nomade mêlé au vieux sang picard était vaincu et l'âme des Arabes pillards étouffée enfin sous l'âme française attachée au sol, aux coutumes, aux aïeux, à la Foi !

Pendant que Dorigny, remplissant son pieux devoir, reconduisait à Marseille le corps de leur malheureux ami, Mardoche, le sceptique, l'athée qui, depuis l'âge viril, se vantait de n'avoir pas plié les genoux, avait fait une chose dont il se fût bien moqué chez un autre ;

Passant devant Saint-Étienne du Mont, il avait vu le portail tendu pour un service, le corbillard vide qui attendait... et pensant au pauvre camarade, enterré là-bas sans lui, il était entré machinalement, et, derrière un pilier, avait assisté à l'office, le front dans ses mains....

Il ne se rendait pas sans combat, se raidissant encore dans sa superbe ! mais le colosse d'airain était ébranlé, il suffirait maintenant du doigt d'un enfant pour le coucher dans la poussière.

Miss Bell n'avait pas les mêmes raisons de s'émouvoir : familiarisée comme elle l'était par sa profession et ses études avec l'idée de la mort, sa présence réelle ne la troublait pas plus que le squelette grimaçant dans sa chambre d'étudiante.

Pourtant, elle aussi, sombre, taciturne, son humeur et sa santé s'altéraient sensiblement.

Tante Euphrosine, elle, était hantée par la terreur de la mort. Elle avait beau se répéter que son neveu était bien moins vigoureux qu'elle-même, que c'était un organisme usé, un être faible, débile, sans ressort, tandis que, grâce à Dieu ! elle avait encore, sinon bon pied, au moins bon œil, excellent estomac, poumons solides et était certainement bâtie pour atteindre l'âge de Chevreul.

Elle avait beau essayer de s'étourdir, elle ne pouvait oublier qu'elle avait dix ans de plus que le père de Camille, et, lorsqu'elle entendait un pas lourd dans l'escalier, elle frissonnait. Si c'étaient les croque-morts !

La moins changée était encore sa nièce : bien que frappée en plein cœur, elle s'était courageusement ressaisie, et au lendemain de la funèbre cérémonie, malgré les instances de son parrain, qui voulait l'emmenager quelques jours à la campagne, elle s'était remise à la besogne, un peu plus pâle, un peu plus triste, mais aussi patiente, aussi douce, aussi résignée et, en l'écoutant faire la dictée à ses élèves dans la petite salle hâtivement remise en ordre, avec la même sérénité, malgré ses paupières rougies, Jeanne avait pris là une des plus hautes leçons de choses et ce grand exemple devait lui donner toujours le désir de l'imiter dans les épreuves de la vie.

Sur elle aussi, les événements tragiques de cette dernière semaine avaient eu leur répercussion salutaire : l'enfant insouciante et oublieuse comme on l'est à son âge, chez qui s'atténuait déjà le souvenir de la double perte éprouvée, avait senti se raviver l'impression subie alors, presque inconsciemment et, en voyant pleurer sa chère maîtresse, elle avait pleuré une seconde fois ses parents.

Sa sensibilité, moins irraisonnée, mais plus profonde, lui faisait trouver ces consolations naïves si puissantes dans la bouche innocente d'un enfant. Mieux que personne, elle savait ramener un sourire sur les lèvres de Camille, dissiper la tristesse d'Hubert et même effacer un pli amer au front de Mardoche.

Un après-midi, tandis que, son crayon à la main, il retouchait le portrait de la fillette, qui n'avancait guère ; fatiguée de garder bien sagement la pose, elle risqua un œil par-dessus le chevalet et s'aperçut que son peintre, plongé dans une vague rêverie, oubliait complètement son modèle. Espiègle, elle se glissa derrière lui, s'approcha sur la pointe du pied et, lui mettant les mains sur les yeux :

« Coucou » ! cria-t-elle gaîment.

Il tressaillit comme réveillé en sursaut :

« Vous m'avez fait peur, demoiselle Jeanne ! » dit-il avec sa gravité moqueuse.

Sans l'écouter, elle regardait une ébauche, cachant à demi sa propre frimousse. C'était une suave figure de femme, qui lui arracha une exclamation de surprise :

« Mademoiselle ! Oh ! qu'elle est bien ! »

Il se retourna si pâle qu'elle en fut effrayée.

« Mademoiselle ? Mademoiselle qui ? interrogea-t-il presque brutalement.

— Mlle Rouyan, ma maîtresse, vous la connaissez puisque vous faites son portrait.

— Je ne l'ai jamais vue,... c'est une figure de fantaisie.

— Eh bien ! elle est joliment réussie tout de même... et vous seriez bien gentil de me la donner, » ajouta-t-elle câline.

Il prit le papier qui tremblait dans sa main :

« Il y a quelque chose, vraiment ? insista-t-il avec une sorte d'angoisse.

— Si j'avais sa photographie, je vous la montrerais, mais vous n'avez qu'à regarder au balcon. Mademoiselle ne va pas tarder : vous verrez si j'ai raison. »

Docile, il suivit la petite fille et fouilla avidement la rue.

Mardoche retouchait le portrait de la fillette.



C'était la sortie du lycée Henri IV.

Camille venait de chercher Mimi et Loulou en rentrant de ses leçons et bientôt on put l'apercevoir entre les deux gamins qui, leurs figures tournées vers elle, répondaient à ses questions.

« La voyez-vous ! dit Jeannette désignant le petit groupe.

— Oui, vous aviez raison, dit Mardoche qui, livide, s'était reculé au fond de la pièce. Mais qui sont ces enfants ?...

— Ses petits frères.

— Mais elle n'avait pas d'autre frère que.... »

Il s'arrêta brusquement et passant son mouchoir sur son front humide :

« Que signifie ? » murmura-t-il.

La petite le regardait étonnée, très grave, flairant vaguement un mystère.

On entendit la porte voisine se refermer, des voix enfantines....

Il prit son chapeau :

« Excusez-moi auprès d'Hubert, mademoiselle Jeanne ;... un malaise :... je ne pourrai dîner ce soir.... »

Il s'élança au dehors et la fillette intriguée le vit traverser la rue d'une allure désordonnée, contrastant avec sa nonchalance ordinaire.

Ce matin-là, Hubert, qui venait enfin de terminer sa thèse, s'habillait avec plus de coquetterie qu'à l'ordinaire : il allait déjeuner en ville, chez M. Angel, mais le choix du gilet et l'examen minutieux des manchettes n'étaient pas positivement à l'intention de son hôte, aussi indifférent à ces détails qu'à la pointe plus ou moins retroussée des moustaches. Seulement il n'était pas le seul convive, il devait rencontrer les Lansen et Camille, également invités, et cette agréable perspective peuplait son esprit de papillons roses, tandis que, devant son tiroir aux cravates, il méditait gravevement sur la nuance préférable.

Une couleur tendre eût été assez en harmonie avec ses idées, mais non avec le deuil récent de sa voisine qu'il se faisait un devoir de partager, en attendant d'en avoir le droit.

Il était maintenant docteur. Au lieu de pousser jusqu'à l'agrégation, pourquoi n'achèterait-il pas une charge d'avoué, en province ? Ce serait une situation moins brillante, mais plus lucrative, qui lui permettrait d'assurer l'existence d'un jeune ménage et l'avenir de Jeanne. Sans doute, il y avait encore les deux jumeaux, la tante Euphrosine : lourde charge pour de jeunes épaules, mais, puisque Camille l'avait supportée seule, sans faiblir, serait-il moins vaillant ?

Déjà il avait touché quelques mots vagues de ses projets à l'ex-officier ministériel qui n'avait pas semblé les désapprouver.

Dans cette réunion intime, sorte de conseil de famille, peut-être pourrait-il aborder franchement la question du choix d'une femme, plus important encore que le choix d'une carrière. Il avait certainement un allié dans Lansen, le souvenir de leur dernière conversation lui était encore présent : M. Angel lui témoignait maintenant presque autant d'amitié et d'estime qu'à sa filleule, et à moins qu'elle-même lui fût absolument hostile....

Décidément un nœud crème serait le mieux approprié, et ferait ressortir sa barbe brune....

La visite de Mardoche interrompit ses réflexions et leur donna un autre cours. C'était toujours avec un inexplicable malaise qu'il rapprochait involontairement dans sa pensée ces deux êtres séparés en apparence par un abîme. Comment se seraient-ils connus ?... C'était déjà trop de se le demander ?

« Je vous dérange peut-être, dit le bohème avec une gêne visible, contrastant avec son sans-gêne ordinaire.

— Du tout, mon cher, asseyez-vous. »

Il se laissa tomber sur un siège d'un air de lassitude, d'accablement profonds.

« Seriez-vous souffrant ? interrogea Hubert avec intérêt, devant ses traits ravagés et sa mine défaite.

— Souffrant ? Non. Seulement j'ai bien envie de m'envoyer une balle dans la tête ou d'aller chercher l'Institut sous le pont des Arts. »

Si habitué que l'on fût à ses plaisanteries à froid, il n'y avait pas à se méprendre à son ton morne et découragé.

« A quoi pensez-vous, Mardoche ! s'écria le frère de Jeanne alarmé, ne suis-je pas votre ami ?

— Je le crois : c'est pourquoi je m'adresse à vous, comme ce pauvre Hussac, pour vous faire mes dernières recommandations.

— Par exemple ! je ne l'entends pas ainsi. Chassez ces idées funèbres, confiez-moi vos chagrins. Si vous avez besoin d'argent, de conseils, de consolations, je suis tout à vous : bourse, tête et cœur.

— Merci, dit-il avec une fugitive émotion ; j'ai en effet besoin d'un confident.

— Parlez.

— C'est une confession,... une confession pénible.

— Je n'ai ni l'autorité ni l'expérience d'un confesseur, mais j'ai fait assez de sottises pour comprendre celles des autres et je n'ai pas le droit d'être

sévère : quelles que soient vos fautes, j'aurais probablement agi comme vous.

— Je ne crois pas.

— Voyons, je vous écoute, mon fils. »

Il plaisantait, essayant de le dérider, mais sans y réussir, et d'une voix sourde, blanche, monocorde, Mardoche commença.

« J'ai été un mauvais fils, un mauvais époux, un mauvais frère ; mon père,... je l'ai désespéré,... il est mort,... ma femme,... je l'ai abandonnée ;... qu'est-elle devenue ?... je l'ignore ;... ma sœur.... »

Il s'arrêta la gorge serrée.

« Vous aimez votre sœur, Dorigny ;... moi,... c'était la plus pure affection de ma vie,... pauvre petite !... Je me consolais de ma déchéance morale en pensant à elle, heureuse, honorée,... du moins je le croyais.... Il y a deux jours, le hasard m'apprit au contraire qu'elle vivait pauvrement, péniblement de son travail, soutenant la famille ruinée par moi : mon père, ma tante.... »

Hubert l'interrompit vivement :

« Vous vous appelez donc... ?

— Hippolyte Nauroy. »

Un cri de joie :

« Mon frère ! »

La porte s'est ouverte, Camille est sur le seuil les bras tendus.

.... L'émotion inconcevable de Mardoche avait frappé Jeannette, déjà fine observatrice, et elle n'avait eu rien de plus pressé que de raconter cet événement à sa chère maîtresse, en lui montrant son portrait qu'elle avait gardé.

Camille en avait été très émue et, bien que fort discrète d'ordinaire, elle avait interrogé la fillette sur l'ami de son frère, dont la description physique et morale ne répondait que trop au signalement de celui qu'elle pleurait.

Déjà mise en éveil par différents indices : l'argent mystérieux, les paroles à double sens de M. Angel, la pâle figure entrevue à l'Opéra et aussi dans l'ombre d'un pilier à Saint-Étienne du Mont, lors du service funèbre de son père, ce nouvel incident confirma ses soupçons.

Camille est sur le seuil.



Hippolyte était vivant et se cachait vraisemblablement sous le nom de Mardoche, à quelques pas d'elle !

Il ne lui manquait qu'une certitude : pour l'obtenir elle pria sa petite élève de l'avertir de la présence du bohème à sa première visite.

Pénétrée de son importance et fière de garder un secret, Jeanne n'y avait pas manqué et Mademoiselle, introduite par elle, avait pu assister de la pièce voisine à l'explication des deux hommes.

Maintenant, les mains du pécheur repentant dans les siennes, elle essayait de relever son courage abattu, de galvaniser sa volonté à la dérive, de lui montrer un avenir réparateur.

Toute faute s'expie, toute dette se paye avec du cœur et des bras : il était jeune, robuste, vaillant, il ne fallait qu'un peu d'énergie.

Il secouait la tête.

A quoi bon ! Vaincu, désespéré comme il l'était, sa présence serait pour elle un embarras, un souci au lieu d'un soutien matériel et moral. Son père était mort, sans qu'il eût mérité son pardon : maintenant il n'avait plus qu'à disparaître.

« Je suis un être tari, flétri, sous le coup d'une condamnation et que les gendarmes peuvent venir appréhender au collet : c'est un spectacle que je ne veux pas te donner, petite sœur ; pour que la famille demeure un arbre sain il faut couper les mauvaises branches et les jeter au feu. Ton existence est déjà assez rude, pauvre chère ! sans que j'y apporte mon ombre néfaste ; marche fièrement au soleil, ma vaillante, et quand Dieu te récompensera enfin en t'envoyant le mari que tu mérites, il n'aura pas à rougir de son beau-frère.

— Il n'en rougirait pas, cher ami », protesta vivement Hubert.

Camille l'interrompit et avec une douceur ferme :

« Est-il permis de se dérober ainsi lorsque l'on a encore des devoirs à remplir, frère, et parce que tu n'as pas été un bon fils, veux-tu être un mauvais père ?

— Un mauvais père ? »

Il la regardait sans comprendre.

Elle inclina le front et, atténuant par la câlinerie de son accent le reproche involontaire de ses paroles :

« N'y a-t-il pas eu une autre femme que ta petite Camille pour laisser un doux souvenir dans ta vie, mon grand, et ne m'avais-tu pas donné, sans m'en avertir, une sœur lointaine que j'aurais été toute disposée à aimer ? »

Il pâlit légèrement.

« Mary, murmura-t-il, j'ai été bien coupable envers elle aussi,... pauvre petite !... Où est-elle ? hélas !

— Elle est morte,... mais pas tout entière,... laissant un double gage de votre amour,... deux fils,... les tiens. »

Il eut un cri étouffé :

« Mes enfants ! à moi !... Oh ! Camille ! Camille ! »

Et il éclata en sanglots.



XVIII

LA RANÇON DU PASSÉ

CAMILLE n'arriva pas en avance chez son parrain et, en toute autre circonstance, elle eût été grondée pour la forme, car il était fort exact et tenait à l'exactitude chez les autres ; mais Hubert, parti en éclaireur, avait fourni les explications nécessaires et, quand elle arriva, encore tout émue, elle ne fut accueillie que par ce reproche :

« Pourquoi ne l'avoir pas amené ? »

Elle joignit les mains :

« Vous ne le repousseriez pas, mon bon parrain ? »

— Assurément non ! A tout péché miséricorde, lorsqu'on se repent ; d'ailleurs, j'avais un faible pour ce gamin-là, bien qu'il se payât trop souvent la caricature du patron et griffonnât, comme un chat, mon papier timbré. C'est une mauvaise tête, mais un bon cœur, j'en jurerais, et, à notre table, il n'y a pas de pharisiens.

— Que je vous remercie ! j'étais si inquiète. »

De grosses larmes roulaient, malgré elle, sur ses joues pâles.

« Voyons, faut-il l'envoyer chercher, pour ramener le sourire sur ce visage-là ? Notre rôti sera brûlé, mais, au moins, vous serez tout à fait contente et ce doit être aujourd'hui jour de liesse, n'est-ce pas, monsieur le docteur ? »

Il appuyait sur ce titre avec intention :

« Quand vous serez docteur, je vous raconterai l'histoire de Camille. »

Il la connaissait maintenant cette histoire, toute de sainte abnégation, d'héroïque dévouement ! Avec quel respect attendri il l'avait écoutée, quelle admiration ! quel amour aussi !

« Voulez-vous que je prenne une voiture ? » proposa-t-il.

Elle l'arrêta d'un signe.

« Inutile, merci.... Je suis bien touchée, parrain, mais ce sera pour une autre fois ; — il ne déjeune pas seul et pourrait regretter ses petits convives.

— Bon ! je comprends ça, il a des années de paternité à rattraper, il lui tarde de mettre les bouchées doubles !... Alors, ma mignonne, comme nous

n'attendions plus que vous.... »

Il lui offrit son bras pour passer au salon.

« Pardon, parrain, j'aurais quelque chose à vous demander.... Puisque ce n'était pas lui, et pour cause ! qui donc est venu si généreusement à mon secours pour élever ces chers petits ?

— Voilà une personne qui pourra vous renseigner. »

C'était une vieille dame aux cheveux blancs, au port majestueux, à l'air noble et doux, qui, assise au coin de la cheminée, causait avec Mme Lansen.

« Permettez-moi, madame, de vous présenter ma filleule, Camille Nauroy, à laquelle vous voulez bien vous intéresser. Mon enfant, Mme la marquise de Blonville, la protectrice de votre maman et la bienfaitrice de votre famille, pour qui vous ne sauriez avoir trop de reconnaissance.

— Point, ma mignonne, votre parrain divague ! C'est moi au contraire qui suis l'obligée des vôtres, puisque votre grand-père a sauvé les biens de notre Maison, et votre père la vie de mon mari. »

Trop jeune lorsqu'elle avait perdu sa mère. Camille ignorait ces détails : le vétéran, peu causeur de son naturel, ne parlant guère de ce qui concernait sa défunte, et la faute de son fils lui ayant rendu odieux tout ce qui se rapportait à l'armée ; mais le nom de Mme de Blonville était une de ces lumineuses étoiles de charité qui brillent dans notre ciel noir d'indifférence et qu'il n'est pas permis d'ignorer.

Hubert fut présenté aussi officiellement à la noble dame, qui eut un mot bienveillant pour lui, un souvenir ému pour ses parents et le ravit surtout par son éloge enthousiaste de Camille.

Au café, que l'on prit dans la bibliothèque, l'amphitryon s'adressa à sa filleule :

« Ma chère petite, dit-il, de son ton le plus paternel, nous sommes réunis en conseil de famille (je peux employer ce terme, car les liens d'affection valent les liens du sang), pour examiner ensemble diverses questions qui vous touchent et qu'il importe de régler, sans plus tarder. D'abord, celle de votre nom : pouvez-vous garder un nom supposé, comme si vous aviez quelque chose à cacher ; ou reprendre le véritable, sans vous préoccuper des commentaires ?

— Ce serait mieux, il me semble, en expliquant simplement la vérité, mais le retour de mon frère crée une nouvelle complication ; pour rien au monde, je ne voudrais l'exposer à un danger.

— Il y aurait bien un moyen terme, insinua timidement Hubert ; si Mlle Camille consentait à s'appeler désormais Mme Dorigny ?

— Seconde question. Qu'en pensez-vous, mon enfant ? »

Elle secoua la tête :

« J'ai beaucoup d'affection, d'estime, de reconnaissance pour M. Hubert, qui a rendu à mon pauvre père les soins d'un fils, mais mon frère est malheureux, coupable, je ne dois songer qu'à lui.

— Troisième question. Donnons-lui la priorité puisque vous le préférez : Hippolyte déserteur, condamné, contumax, ne peut reprendre sa place au foyer, près de ses enfants, sans avoir purgé sa peine.

— Mon pauvre frère !

— Permettez, cher ami ; il est avec le ciel des accommodements... et avec les ministres aussi. Dans un cas semblable, on facilita l'engagement d'un ancien sergent, coupable d'un moment de folie, à la Légion étrangère, où il a regagné ses galons et sa réhabilitation en quelques années. Votre frère serait-il disposé à l'imiter, ma mignonne ?

— Oh ! madame, je m'en porte garant.

— Alors, j'en fais mon affaire. M. de Blonville est au mieux avec un des grands chefs actuels, qui n'a rien à lui refuser ; et comme, de son côté, il ne peut guère me refuser quelque chose, il s'emploiera, à ma prière, pour notre protégé, d'autant plus volontiers qu'il a beaucoup d'indulgence pour les mauvais sujets.

— Et pour cause ! » ronchonna M. Angel.

Elle le menaça du doigt et, en a parte :

« Vous voyez, mon ami, que je fais parfois aussi de bons placements », lui dit-elle, avec sa sérénité enjouée.

Il s'inclina, vaincu :

« Vous êtes la fée bienfaisante, madame, nul ne saurait vous résister », déclara-t-il en baisant une des mains ridées de la charmante femme, tandis que Camille s'emparait furtivement de l'autre.

« Ce point réglé, rien ne vous empêche de répondre à M. Dorigny, chère petite.

— Je me ferais volontiers son avocat, s'il en avait besoin, appuya Lansen.

— Sans compter que ce serait une sécurité pour votre frère de laisser un protecteur à vous et à ses enfants », ajouta Mme Lansen, qui n'était pas la moins pressée !

Hubert ne disait rien, mais ses yeux parlaient pour lui, et mieux encore le souvenir des heures douloureuses passées ensemble, là-bas, rue de l'Estrapade, devant le lit mortuaire du vieux comptable.

Aussi, sans hésiter, avec toute la sincérité de son âme loyale, elle leva son clair regard sur le jeune homme tout pâle, et dit :

« Alors, après mon deuil, monsieur Hubert, si vous le désirez toujours. »

L'écho répondit

« Toujours. »

« Réfléchissez bien, cependant, observa M. Angel avec une gravité de commande, que démentait bien un peu l'expression malicieuse ; on ne vit pas d'amour et d'eau claire, surtout lorsque l'on entre en ménage avec trois enfants à élever....

— Permettez, monsieur, j'ai fait mes preuves....

— Le doctorat n'est pas encore l'agrégation.

— J'y arriverai, avec une belle récompense au bout... ou je peux acheter une charge en province....

— Quand on ne peut compter sur la dot de sa femme pour la payer, c'est dur....

— Voyons, mon vieil ami, ne les taquez pas, c'est si beau la confiance !...

— Vraiment, petite, vous avez confiance en cet étourneau-là ?

— J'ai foi en lui comme il a foi en moi, parrain.

— Bien répondu ! Alors, approuvé ! Nous sommes tous témoins de votre mutuel engagement. Vous le tiendrez, quoi qu'il advienne, mes enfants ?

— Oui », affirma chaleureusement Hubert, comme s'il était déjà devant M. le maire.

« Oui », déclara doucement Camille.

La marquise retira une bague de son doigt et, l'offrant au jeune homme :

« Tenez, monsieur Dorigny, ce sera votre anneau de fiançailles, il vient de ma fille et ne m'a jamais quittée : puisse-t-il être un gage de bénédiction pour vous ! Celle qui l'a porté jadis priera pour celle qui le portera désormais. »

Camille, très touchée de cette délicate attention, joignit ses remerciements à ceux de son fiancé.

« Maintenant, il est temps de vous rendre mes comptes exacts, dit l'ancien avoué. Du côté de Camille, tout est éclairci ; mais du vôtre il y a encore quelque obscurité. Voilà qui la dissipera tout à fait. »

Il prit dans son secrétaire une enveloppe cachetée de noir :

« Ce sont les dernières volontés de votre père, dictées à son lit de mort et auxquelles je me suis religieusement conformé. J'avoue que le résultat a dépassé son attente et la mienne. »

Hubert lut avec émotion :

« Mon bien cher fils,

« Chez les hommes et les peuples trop heureux, les mâles vertus et les grandes qualités sommeillent ; salubre est l'épreuve qui vient les réveiller : deuil public, comme en 1870 ; deuil privé, comme aujourd'hui ; appel : « Aux armes ! » ou appel : « Au devoir ! »

« Je te laisse une lourde tâche et une fortune légère, jusqu'au jour où tu auras fait tes preuves et où mon vieil ami Angel, mon exécuteur testamentaire, pourra, sans danger, te remettre un héritage qui aurait été ta perte si tu n'avais pas connu l'adversité. »

« Oh ! parrain ! c'est une trahison, protesta Camille. Si M. Hubert est riche, je lui rends sa parole.

— Alors, je serais trop pauvre, chère Camille, car vous êtes ma vraie richesse, la seule à laquelle je ne renoncerai jamais.

— Mais épouser une femme sans dot....

— Pardon, ma mignonne, je m'en charge, c'est un droit que je tiens de votre mère, dit la marquise.

— Moi, je me charge de la corbeille, dit M. Angel.

— Moi, du trousseau », ajouta Mme Lansen.

Et Lansen conclut :

« Moi, j'écirai la Marche nuptiale. »

On s'attardait dans les rêves d'avenir, les doux propos qui font sourire, même les lèvres désenchantées, lorsque l'amphitryon, qui s'était absenté un instant, rentra, le visage altéré....

« Ma pauvre petite, dit-il, très ému, il est arrivé un accident à votre frère.

— Mon Dieu ! il est mort !

— Non, blessé seulement,... il vous demande.... »

La Marche nuptiale serait-elle une Marche funèbre !

On avait pourtant déjeuné bien gaîment rue de l'Estrapade, à la table présidée par Jeannette et Mardoche.

Mlle Martoise, devenue de plus en plus irascible depuis la mort de son neveu, ne voulant rien supporter des enfants, était servie chez elle par Noun, chargée de la surveillance générale en l'absence de Camille. On n'avait pas cru devoir mettre Mlle Martoise au courant du retour d'Hippolyte, vu son affaissement sénile, et son bavardage intempestif ; mais on n'avait pas observé la même réserve avec la fillette, très intelligente et très éveillée, dont l'imagination eût peut-être trop travaillé, et qui se montra très fière de cette preuve de haute confiance.

Elle écouta d'un air grave les explications appropriées à son âge, et dit :

« Je suis bien contente que M. Mardoche soit votre frère, Mademoiselle, parce que je l'aime beaucoup aussi.

— Mais il ne faudra pas le dire, vous comprenez, Jeannette ?

— Oui, je comprends,... c'est de la politique. »

Depuis la fin tragique de Hussac, elle rejetait tous les faits inexplicables dans cette catégorie.

Au reste, malgré sa jeunesse, elle se conduisit avec une gentillesse, une mesure et une délicatesse où l'on sentait déjà la petite femme, digne élève de sa maîtresse.

Elle sut faire patienter Mardoche, qui allait sans cesse au balcon, plongeant dans la rue, penchant son grand corps dans le vide, à croire qu'il allait passer par-dessus la balustrade, attiré par toutes les fibres de son être vers cette porte du vieux collègue, derrière laquelle s'ébattaient ses enfants.

Ses enfants !

Il éprouvait un grand trouble à cette idée....

Le sentiment paternel, bien fragile dans la prime jeunesse, jette de profondes racines, au contraire, dans la maturité et il en sentait violemment toute la puissance.

Sa pensée oublieuse retournait en arrière, évoquait l'image à demi effacée de la pauvre associée si étourdiment à sa vie aventureuse et qui n'avait pu fixer son humeur vagabonde.

Avec sa légèreté ordinaire, son insouciance coupable, son mépris des liens les plus sacrés, il s'était dit :

« Bah ! elle se consolera ! »

Et il apprenait qu'elle était morte, laissant deux orphelins.

De quel front allait-il les aborder ?

Devant sa pâleur, son émotion à leur vue, Jeannette eut l'intuition de ce qu'il devait éprouver et, les poussant vers lui :

« Monsieur est mon grand ami, il sera aussi le vôtre, si vous êtes sages, et vous racontera de belles histoires : embrassez-le. »

Elle avait beaucoup d'autorité sur eux, ils lui obéirent docilement et le père la remercia d'un regard reconnaissant.

On se mit à table.

D'une voix un peu tremblante, Mardoche, placé entre les deux jumeaux, les interrogeait tour à tour.

Ils répondaient. :

« Oui, monsieur.

— Non, monsieur. »

Et son visage avait une crispation douloureuse.

La fillette le remarqua et, sans avoir l'air d'y toucher :

« Mademoiselle a dit qu'aujourd'hui je serais votre maman et monsieur votre papa, il faut nous appeler comme ça pendant le déjeuner, sans ça on donnera un gage.

— Oui, maman, » répondirent-ils en chœur, amusés.

Jamais Mardoche n'avait déployé plus de verve et ne s'était mis davantage en frais ! ses petits auditeurs l'écoutaient bouche bée, riaient aux éclats de ses saillies, et trouvaient ce papa-là bien plus gentil que le défunt sévère et souvent injuste.

C'était chose touchante de voir ce sceptique hautain descendre de son piédestal d'impassibilité, redevenir simple, naturel, enfant pour ses enfants et, tout en les amusant de cent façons, surveiller leur assiette, emplir leur verre, s'oublier parfois dans une muette contemplation, dont il sortait brusquement devant leur regard étonné.

Le déjeuner passa comme un rêve et, sans Jeannette, qui surveillait la pendule, on eût manqué l'heure du lycée.

Vite les képis, les serviettes...

Mardoche voudrait bien retenir les écoliers ou au moins les accompagner, mais l'un ne serait pas raisonnable, l'autre paraîtrait singulier. Sagement, la petite maman s'y oppose ; seulement, prenant son chapeau, elle dit :

« Allons faire un tour au Luxembourg, voulez-vous, monsieur Mardoche ? Nous descendrons en même temps que les enfants. »

Mardoche s'est jeté au-devant de la bête.



Son sérieux impayable le ferait rire dans d'autres circonstances, mais il a les larmes aux yeux et, comme Hubert, il murmure attendri :

« Oh ! ma petite ! ma petite ! »

Les jumeaux dégringolent les escaliers ; eux suivent plus posément en gens graves.

Devant la porte de Henri IV, où les élèves rappellent de tous côtés, on se sépare,... à regret pour Mardoche qui se retourne plus d'une fois. Comme une volée de moineaux tout ce petit monde s'attarde, s'ébroue sur la chaussée, rit, piaille, se bouscule. Heureusement les voitures sont rares dans ce quartier paisible à la limite duquel s'arrête posément le lourd et somnolent Panthéon-Courcelles.

Soudain la trompe d'une automobile, traversant la rue Soufflot, effraye un cheval de fiacre stationnant devant le Panthéon, il se cabre ; le cocher, qui lit son journal, est précipité du siège et l'animal part à fond de train dans la direction de la rue d'Ulm, au grand péril des collégiens.

Un gardien de la paix accourt.... Mardoche l'a devancé, s'est jeté au-devant de la bête emballée, l'a saisie aux naseaux et, se laissant traîner, parvient à paralyser sa course folle, mais, à la hauteur de l'École normale, une brusque secousse lui fait lâcher prise, il roule sur le pavé, sa tête porte sur l'angle du trottoir, et il reste étendu dans une mare de sang.

... Mlle Martoise était plongée dans une de ces somnolences, fréquentes chez les vieillards, dont elle se défendait comme d'une avant-courrière de l'éternel sommeil, qui lui causait une peur affreuse ; aussi était-on mal venu à la réveiller et Noun, entrée plusieurs fois inutilement, se bornait-elle à laisser la porte entr'ouverte, afin d'entendre son premier appel, tout en vaquant à sa cuisine.

La vieille fille rêvassait, mi-consciente, mi-engourdie et les bruits extérieurs se mêlaient aux vagues chimères de son imagination.

La cloche de Saint-Étienne du Mont, sonnait quelque enterrement sans doute, lui jetait cet appel monotone et fatidique :

« A-ton-tour-A-ton-tour !... »

L'antique horloge aux poids grinçants, avec son tic-tac essoufflé, semblait emprunter la voix cassée du défunt pour répéter ce refrain menaçant :

« Bien-tôt-Bien-tôt !... »

L'octogénaire se débat contre cette sorte de cauchemar, d'obsession lancinante et tenace.

Des pas lourds ébranlaient l'escalier, avec des chocs sourds contre la rampe,... les marches,... comme le jour où l'on apportait cette chose hideuse à laquelle elle ne peut songer sans frissonner ;... ils montent,... un étage, deux,... trois,... quatre... cinq....

Ce n'est pas elle que l'on vient chercher !... elle est vivante !... bien vivante ! !

Réveillée tout à fait par l'angoisse qui l'opprime, elle appelle :

« Noun ! »

La porte s'ouvre, des ombres noires s'agitent dans l'antichambre avec un fardeau....

Les croque-morts ! la bière !

Un cri d'épouvante s'étrangle dans sa gorge.

« Pas par là ! pas par là ! » commande une voix.

Mais elle ne l'entend pas et, les bras tendus pour repousser l'atroce vision, elle se renverse sans connaissance, tandis que, faisant demi-tour, les porteurs entraînent dans l'appartement voisin et déposaient Mardoche inanimé sur le lit où avait agonisé son père.

... Maintenant, tous les siens, réunis à son chevet, attendaient, anxieux, le diagnostic de miss Bell, appelée en toute hâte.

Comme elle tardait à se prononcer :

« Oh ! miss Bell ! sauvez mon frère ! » gémit douloureusement Camille, emportée par son angoisse.

Elle la regarda étonnée :

« Votre frère ?

— Oui, le père de ces peuvres petits.... Oh ! dites-moi qu'ils ne resteront pas tout à fait orphelins ! »

L'Américaine, l'œil fixe, semblait creuser un problème, une lueur trouble encore surgissait dans son cerveau,... elle demanda :

« Alors il ne s'appelle pas Mardoche ?

— Non.

— Ni vous Camille Rouyan... peut-être ?

— Qu'importe !... Oh ! voyez, mademoiselle, il s'agite, il souffre ! Hippolyte ! mon frère....

Mardoche balbutiait des mots sans suite, puis sa paupière se souleva, il aperçut Hubert, penché sur lui :

« Comme Hussac ! » murmura-t-il.

Sa main errante caressa la joue de sa sœur agenouillée, puis chercha autre chose au bord du lit.... Elle devina son désir et poussa devant lui les deux petits effrayés.

Les doigts tremblants se posèrent sur les têtes blondes.

« Ma rançon ! » soupira-t-il.



ÉPILOGUE

L'EXPRESS de Boulogne filait à toute vapeur et, sous la lumière éclatante du gai soleil printanier, les lilas embaumés et les pommiers en fleurs semblaient de gros bouquets tendus aux enfants prodiges revenant vers la Mère Patrie.

Combien sont-ils, partis le front courbé sous le poids de leurs fautes, qui ont gagné le droit d'y rentrer, le front haut ?

Combien, au contraire, succombant au découragement, à la lassitude, à la mollesse, ne relèveront jamais un front régénéré ?

Tel n'était pas le cas d'un voyageur à la tournure militaire, aux traits bronzés, traversés d'une cicatrice, et dont la décoration toute neuve tranchait sur le veston bleu.

Impatient d'arriver, il se penchait à la portière, comptait les stations, regardait sa montre, consultait l'Indicateur, puis, pour tromper le temps, sortait de sa poche un portefeuille, un porte-carte en maroquin timbrés d'une H et d'une N, en tirait des lettres, des photographies, qui s'éparpillaient sur les coussins....

Les unes portaient des adresses variées : Tonkin, Dahomey, Madagascar, Pékin ; mais toutes étaient de la même écriture, signées du même nom : « Camille », et il les relisait attendri....

Les autres représentaient d'abord deux lycéens d'une douzaine d'années très crânes sous le képi d'uniforme et ressemblant tous deux singulièrement à celui qui les contemplait ému :

Ses fils !

Puis un jeune couple radieux, épanoui : sa sœur, son beau-frère, au bras l'un de l'autre avec une expression de tendresse et de foi.

Enfin ! un enfantelet, perdu dans ses langes de dentelles, posé sur les genoux d'une fillette, déjà demoiselle, avec sa robe demi-longue et son air sérieux :

Le filleul, la marraine.

On n'attendait plus que le parrain !

Il arrivait enfin, après de dures épreuves, vaillamment supportées, purifié par le repentir, le fer, le feu, ayant payé sa rançon lui-même, au prix de son sang qui avait rougi le sable africain et aussi sa boutonnière.

Il pouvait fouler fièrement la terre française, s'asseoir au foyer familial, saluer le drapeau, serrer les mains de ses amis ; il avait acquitté sa dette et n'avait plus à baisser les yeux devant personne, ni devant les vivants, ni devant les morts.

Mardoche était enterré à jamais, comme la tante Martoise qui avait été pour beaucoup dans sa folle jeunesse, comme M. de Blonville, dont la fin édifiante avait été la rançon de ses erreurs et la plus douce récompense de sa noble femme ; et le soldat de Borelli, cité trois fois à l'ordre du jour, eût pu dire maintenant, à l'encontre du héros de Musset :

Se peut-il qu'on oublie
Son foyer, ses amis, son chien et sa Patrie !

« Abbeville ! Abbeville ! Abbeville ! »

Cette fois, il n'attend même pas que le train soit arrêté, saute sur le quai.

« Mon frère !

— Papa !

— Mes enfants ! »

Tous sont là : Camille, Hubert, miss Bell, qui a pardonné à son beau-frère pour l'amour de ses neveux, les jumeaux, Jeanne, M. Angel, les Lansen, même la bonne Noun portant avec précaution le précieux bébé comme jadis « sa petite ».

Les bras s'ouvrent ! les mains se pressent, on s'embrasse, on rit, on pleure. Camille effleure du doigt le ruban rouge,

« C'est notre père qui doit être content ! » dit-elle, glorieuse et recueillie.

Puis, en cortège triomphal, on reprend le chemin parcouru, une nuit, par le voyageur solitaire, attiré vers la maison paternelle.

Souriant aux êtres et aux choses, — aux boutiquiers sur leurs portes, aux ménagères allant aux provisions, aux hôtels bourgeois, aux panonceaux de l'Étude, à la vieille église Saint-Vulfran où les hirondelles affairées font leurs nids sous le portique, — il passe, heureux et fier, entre ses enfants, sa

sœur, ses amis, respirant à pleins poumons l'air natal, martelant le pavé, le pas allègre, le cœur léger, et quand apparaît, dans un rayon de soleil qui lui fait une auréole, la mâle figure de l'Amiral Courbet, le héros du devoir, de la discipline, de l'honneur, le nouveau légionnaire s'arrête, fait le salut militaire et dit :

PRÉSENT !



LIBRAIRIE HACHETTE & C^{ie}, A PARIS

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

ILLUSTRÉE DE NOMBREUSES GRAVURES DANS LE TEXTE

COLLECTION FORMAT IN-4°

PRIX : Broché, 8 fr. — Cartonnage percaline, tranches dorées, 12 fr.

Genre demi-reliure, tranches dorées, 13 fr.

Flammarion (C.) : *L'atmosphère*, avec de nombreuses grav. en noir et une pl. en couleurs.

COLLECTION TRÈS GRAND IN-8

PRIX : Broché, 7 fr. — Cartonnage percaline, plats et tranches dorés, 10 fr.

Genre demi-reliure, tranches dorées, 11 fr.

Albert (Paul) : *La littérature française des origines au XVIII^e siècle.*

Capitales du monde (Les).

Cottin et Hénault : *Mémoires du Sergent Bourgogne.*

Dayot (A.) : *Napoléon.*

Dumont (J.-B.) : *Les grands travaux du XIX^e siècle.*

Figuier (L.) : *Le savant du foyer.*

Gourdault (J.) : *L'Europe pittoresque* (Pays du Nord).

Gourdault (J.) (suite) : *La France pittoresque.*
Grad (Ch.) : *L'Alsace.*

Guénin (E.) : *La route de l'Inde.*

Manuel (E.) : *Poésies du Foyer et de l'École.*

Meissas (G.) : *Les grands voyageurs contemporains.*

Muntz (E.) : *Raphaël.*

— *Florence et la Toscane.*

Poiré (P.) : *A travers l'industrie française.*

Reclus (O.) : *En France.*

COLLECTION GRAND IN-8

Illustrée de gravures en noir et de nombreuses planches en couleurs, tirées hors texte

PRIX : Broché, couverture or et couleurs, 4 fr. 50. — Cart. percaline, plats et tr. dorés, 6 fr. 50.

Genre demi-reliure, tranches dorées, 7 fr.

Assollant : *Montluc le Rouge.*

Bigot : *Gloires et souvenirs militaires.*

Colomb (M^{me}) : *Pour la Patrie.*

Delon (Ch.) : *Les peuples de la Terre.*

Demoulin (M^{me} GUSTAVE) : *Français illustres.*
— *Françaises illustres.*

Ferry (GABRIEL) : *Costal l'Indien.*

— *Les aventures du Val d'Or.*

Gérard (JULES) : *Le tueur de lions.*

Guénin : *La Nouvelle-France.*

Houdetot (C^{me} DE) : *Ysabel.*

Larchey (L.) : *Les cahiers du capitaine Coignet.*

Loir (M.) : *Gloires et Souvenirs maritimes.*

— *Au drapeau.*

Maël (P.) : *Au Pays du Mystère.*

Pontis (le Sieur) : *Mémoires.*

Witt (M^{me} DE) : *La France à travers les siècles.*

PREMIÈRE SÉRIE, FORMAT GRAND IN-8

PRIX : Broché, 3 fr. — Cartonnage fort, genre maroquin, plats dorés, tranches dorées, 4 fr.

Cart. percaline, plats et tr. dorés, 4 fr. 60. — Genre demi-reliure, tr. dorées, 5 fr.

About (Edm.) : *Le roman d'un brave homme.*
Beauregard (G. DE) et H. DE GORSSE : *Le roi du timbre-poste.*

Beecher Stowe (M^{me}) : *La case de l'oncle Tom.*

Cahun (L.) : *La bannière bleue.*

— *Les aventures du capitaine Magon.*

Cervantes : *Don Quichotte de la Manche.*

Cim (ALB.) : *Grand-mère et petit-fils.*

Deslys (CH.) : *L'héritage de Charlemagne.*

Dronsart (M.) : *Les grandes voyageuses.*

Du Camp : *Bons cœurs et braves gens.*

Ferry (E.) : *Dernières aventures de Bois-Rosé.*

Figuier (L.) : *Les grandes inventions modernes.*

Gaffarel (P.) : *La conquête de l'Afrique.*

Gourdault : *La Suisse pittoresque.*

— *L'Italie pittoresque.*

Houdetot (M^{me} DE) : *Le page de Jehanne.*

Lefebvre : *Gouttes de pluie et flocons de neige.*

Maël (P.) : *Une Française au Pôle Nord.*

— *Terre de fauves.*

— *Robinson et Robinsonne.*

— *Seulette.*

— *Le Trésor de Madeleine.*

Manzoni : *Les fiancés.*

Meyners d'Estrey : *A travers Bornéo.*

Meyra : *Le Fakir.*

Monnier (J.) : *Notre belle patrie.*

Mouton : *Lazare Poban.*

Raynal (H.) : *Les naufragés des îles Auckland.*

Rudyard-Kipling : *Capitaines courageux.*

Rousselet (L.) : *L'Exposition universelle de 1889.*

— *L'Exposition universelle de 1900.*

Stany (LE Cⁱ) : *Seule!*

— *Le secret du donjon.*

— *Jeanne la Rousse.*

Toudouze (G.) : *Enfant perdu.*

— *La vengeance des Peaux-de-Biques.*

— *Le Démon des Sables.*

Walter Scott : *Ivanhoé.*

— *Quentin Durward.*

Witt (M^{me} DE), née Guizot : *Vieilles histoires de la Patrie.*

— *Histoire de l'ancien temps.*

Wyss : *Le Robinson suisse.*

DEUXIÈME SÉRIE, FORMAT IN-8

PRIX : Broché, 2 fr. 60. — Cartonnage fort, genre maroquin, plats dorés, tr. dorées, 3 fr. 60.
Cart. percaline, plats et tr. dorés, 3 fr. 90. — Genre demi-reliure, tr. dorées, 4 fr. 60.

About (Ed.) : *Le roi des montagnes.*
— *Nouvelles et souvenirs.*
Albert-Lévy : *Le pays des étoiles.*
Arthé (D. D.) : *Malheur est bon.*
Augé de Lassus : *Les sept merveilles du monde.*
Baker : *L'enfant du naufrage.*
Cahun (L.) : *Les pilotes d'Anjo.*
— *Les mercenaires.*
Colomb : *Habitations et édifices.*
Colomb (M^{me}) : *Les récoltes de Syvie.*
— *Mon oncle d'Amérique.*
— *Les étapes de Madeleine.*
— *Chloris et Jeanneton.*
— *Helène Corianis.*
— *La Fille des Bohémiens.*
— *Danielle.*
Cooper (F.) : *Le dernier des Mohicans.*
Cornelle : *Œuvres choisies.*
Demoulin (M^{me} GUSTAVE) : *Les gens de bien.*
— *Aventures d'un écolier en rupture de ban.*
Deslys (Cu.) : *Courage et dévouement.*
Dickens : *David Copperfield.*
— *Aventures de M. Pickwick.*
— *Nicolas Nickleby.*
— *La petite Dorrit.*
— *Aventures de Martin Chuzzlewit.*
Dufferin : *Lettres écrites des régions polaires.*
Flammarion : *Les merveilles célestes.*
Gaffarel : *Les campagnes de la première République.*
— *Les campagnes du Consulat et de l'Empire.*

Gaffarel (suite) : *Les campagnes de l'Empire (1813-1815).*
Girardin : *Le locataire des demoiselles Rocher.*
— *Les épreuves d'Étienne.*
— *La famille Gaudry.*
— *Le roman d'un cancre.*
— *Second violon.*
— *L'oncle Placide.*
— *Les millions de la tante Zézé.*
Guénin (E.) : *La Russie.*
— *La Louisiane.*
Guy (H. et C.) : *Le roman d'un petit marin.*
— *La croisade de Gérard.*
Hayes : *Perdus dans les glaces.*
Henty : *Les jeunes francs-tireurs.*
Michel : *Histoire de Vauban.*
Molière : *Œuvres choisies.*
Nanteuil (M^{me} DE) : *Capitaine.*
Or (L. D.) : *Lettres du régiment.*
Paulian : *La hotte du chiffonnier.*
Petit : *La mer et la marine.*
Saint-Paul : *Histoire monumentale de la France.*
Schultz (M^{me}) : *La famille Hamelin.*
Stanley : *La terre de servitude.*
Tissot et Améro : *Les trois fugitifs.*
Vignon (P.) : *L'expansion française.*
Virgile : *Œuvres choisies.*

TROISIÈME SÉRIE (A), FORMAT IN-8

PRIX : Broché, 2 fr. — Cartonnage tort, genre maroquin, plats dorés, tr. jaspées, 2 fr. 60.
Cartonnage percaline gaufrée, plats et tranches dorés, 3 fr.

Albert-Lévy : *Causeries.*
Alexandre (A.) : *Les Compagnons de la Marjolaine.*
Arthé (D. D.) : *Le roman de l'armurier.*
— *La route de Damas.*
Auerbach : *La fille aux pieds nus.*
Bombonnel : *Le tueur de panthères.*
Borius (M^{lle} L.) : *Dettes de cœur.*
— *Notre aînée.*
Cazin (M^{me}) : *La roche maudite.*
Cim (ALBERT) : *Le petit Léveillé.*
Colomb (M^{me}) : *Histoires de tous les jours.*
D'avezan : *Mérites obscurs.*
Demage : *A travers le Sahara.*
Deschamps (F.) : *Les deux Henri.*
— *Le roman d'un sot.*
Deslys (Cu.) : *La mère aux chats.*
Dex (Léo) : *A travers le Transvaal.*
— *Du Tchad au Dahomey en ballon.*
— *Un héros de quinze ans.*
— *Vers le Tchad.*
Dourliac : *Un ancêtre de Gavroche.*
— *Ma Petite.*
Doucet (L.) : *Contes.*

Ferry (G.) : *Les exploits de Martin Robert.*
— *Les étapes de Rameau.*
Ficy (P.) : *Le ménestrier des Hautes-Chaumes.*
— *La destinée de Silvere.*
Girardin (J.) : *Les remords du docteur Ernster.*
— *Tom Brown, scènes de la vie de collège en Angleterre. (Imité de l'anglais.)*
— *Fausse route.*
— *Les certificats de François.*
— *Le capitaine Bassinoire.*
Guénin (E.) : *Augustin de Beaulieu.*
Guy (H.) : *Jeunesse d'orphelin.*
Heinecke (H.) : *Musique et musiciens.*
Mélendri : *L'ouragan.*
Menault (E.) : *L'intelligence des animaux.*
— *L'amour maternel chez les animaux.*
Meyer (H.) : *Le mousse de Portjion.*
Paulian (L.) : *La poste aux lettres.*
Simon (Gust.) : *Victor Hugo. Années d'enfance.*
Souriau (M.) : *Le veilleur du lycée.*
Tissot et Maldague : *La prisonnière du Mahdi.*

TROISIÈME SÉRIE (B), FORMAT IN-8

PRIX : Broché, 1 fr. 40. — Cartonnage genre maroquin, plats dorés, tr. jaspées, 1 fr. 90.
Cartonnage percaline gaufrée, plats et tranches dorés, 2 fr. 30.

- Agon de la Contrie (MME d') : *Le mousse des Terre-Neuvas*.
Améro : *Un Robinson de six ans*.
Arthez (DANIEL D') : *L'excellent baron de Pic-Ardant*.
Bellet (L.) : *Promenades amusantes à travers la Science*.
Borius (Mlle L.) : *L'héritage des Derbanne*.
Castetis (Y. DE) : *Treize et Quatorze*.
Coignet : *Chez mon oncle*.
Deslys (CH.) : *Nos Alpes*.
Dombre (R.) : *Pain d'épice*.
— *Un neveu à héritage*.
Dourliac : *L'écuyer de la Reine*.
Fautras (G.) : *De la Loire à l'Oder (1870-1871)*.
— *Autour d'un champ de bataille (Coulmiers)*.
— *A travers l'Année tragique*.
Gogol (NICOLAS) : *Tarass Boulba*.
Guy (H.) : *Vers la gloire*.
Jeanroy (B.) : *La vengeance d'Amaury*.
Langlois (M^{me} H.) : *Pâté de pigeons*.
Laurent (F.) : *Satan le baudet*.
Mussat (M^{lle} L.) : *Le champ d'honneur*.
Pouschkine : *La fille du capitaine*.
Quinet (Eug.) : *Histoire d'un enfant*.
Rousselet : *La peau du tigre*.
— *Les deux mousques*.
— *Le fils du Connétable*.
— *Le Tambour du Royal-Auvergne*.
Saint-Maurice (R.) : *L'équipage de la Danaé*.
Souvigny (J.) : *La chance de Gisèle*.
— *Petite Mioche*.
— *Le secret de Petite Mioche*.
Witt (M^{me} DE) : *Odette la suivante*.

QUATRIÈME SÉRIE, FORMAT IN-8

PRIX : Broché, 1 fr. 10. — Cart. fort, genre maroquin, plats dorés et tr. jaspées, 1 fr. 40.
Cartonnage fort, genre maroquin, plats et tranches dorés, 1 fr. 70.

- Agon de la Contrie (M^{me} D') : *L'honneur de Richard*.
Bertin : *A bonne école*.
Bouvet : *Fleur captive*.
Carla Maria : *Un royal aventurier dans l'Asie centrale*.
Cim (ALB.) : *Contes et souvenirs de mon pays*.
Clément (F.) : *Les grands musiciens*.
Colomb (M^{me}) : *Simple récits*.
— *Histoires et proverbes*.
Cummins : *L'allumeur de réverbères*.
Delon : *Histoire d'un livre*.
Delorme : *Journal d'un sous-officier*.
Demoulin : (M^{me}) : *Les jouets d'enfants*.
— *Une école où l'on s'amuse*.
Du Bosq de Beaumont (G.) : *Une France oubliée : l'Acadie*.
— *Une Fille de France : la Tunisie*.
Ficy (P.) : *L'ambition d'Arnaud*.
— *La protégée des Quatre*.
Figuier : *Scènes et tableaux de la nature*.
Gérard (A.) : *L'enfant du 26^e*.
Girardin (J.) : *Petits contes alsaciens*.
— *Les gens de bonne volonté*.
— *La nièce du capitaine*.
— *Bonnes bêtes et bonnes gens*.
Guy (H.) : *Contes héroïques*.
— *Azalais*.
Hall : *Deux ans chez les Esquimaux*.
Houdetot (M^{me} DE) : *Lis et chardon*.
— *Cœur brisé*.
Kergomard (M^{me}) : *Heureuse rencontre*.
Krougloff : *Les petits soldats russes*.
La Fontaine : *Choix de fables*.
Laurent (F.) : *Le chasseur de loutres*.
Lehuteur (P.) : *Histoire de l'armée française*.
Lightone : *Mon ami Prampart*.
Manuel (G.) : *Un voyage de vacances*.
Mayne-Reid : *Les naufragés de la Calypso*.
Mélendri : *La petite Cigale*.
Meunier (St.) : *Le monde minéral*.
Mussat (M^{me} L.) : *Autrefois et aujourd'hui*.
Poiré : *Six semaines de vacances*.
Sévigné (M^{me} DE) : *Choix de lettres*.
Souvigny (J.) : *L'avenir de Suzette*.
— *Sauvée*.
Strauss (MME P.) : *Au pays basque*.
Talbert : *Les Alpes*.
Theuriet (A.) : *Les enchantements de la forêt*.
Tissandier (G.) : *Causeries sur la science*.
Vèze (DE) : *La fille du braconnier*.

CINQUIÈME SÉRIE, FORMAT IN-8

Cartonnage léger, or et couleurs, 85 c. — Cartonnage fort, genre maroquin, tr. jaspées, 1 fr.
Cartonnage fort, genre maroquin, plats et tranches dorés, 1 fr. 30.

Alexandre (Arsène) : *Le cirque Boulingrin.*

Armagnac (L.) : *Quinze jours de campagne.*

Étapes d'un franc-tireur.

Aubigné : *Vie de Kléber.*

Bailly : *Vengeance.*

— *Yves de Kerlatte.*

— *Jean Sève.*

Bonnechose (Ch. de) : *Montcalm et le Canada français.*

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Cim (Albert) : *Mes amis et moi.*

Colomb (M^{me} J.) : *Contes vrais.*

— *Contes pour les enfants.*

— *Pieter Vandaël.*

— *Petites nouvelles.*

— *L'ours de neige.*

— *Pour les faire mentir.*

— *Maître Pizzoni.*

Corréard (F.) : *Vercingétorix.*

Demoulin (M^{me}) : *Pistache.*

Deschanel (E.) : *Benjamin Franklin.*

Dickens (C.) : *Chant de Noël.*

Diguet (Charles) : *Aventures d'une roulotte.*

Dombre (R.) : *La cassette de Nidri.*

Duruy (A.) : *Hoche et Marceau.*

Duruy (George) : *Pour la France.*

Girardin (J.) : *Contes sans malice.*

— *Fillettes et garçons.*

— *Chacun son idée.*

— *Têtes sages et têtes folles.*

— *Un peu partout.*

— *Récits et menus propos.*

Gorsse (H. de) : *Folle escapade.*

Guy (H.) : *Biches de neige.*

Jacquin : *Pif-Paf.*

— *Vif-Argent.*

Jeanroy (B.) : *A la recherche d'un gant.*

Laurent (F.) : *Les sonnettes du père Rieulle.*

Lecadet : *Les contrebandiers.*

Lightone (R.) : *La famille Tamby.*

— *Un bonhomme entêté.*

— *Pierrot.*

Mélandri : *Grain de poudre.*

— *Le capitaine Bigarreau.*

— *Monsieur Scaramouche.*

Mouans (A.) : *Le traîneau d'argent.*

— *Le fils adoptif.*

Moulin (M.) : *En campagne.*

Passy (F.) : *Le petit Poucet du XIX^e siècle.*

Privat (G.) : *Mémoires d'un chien.*

Renard : *Les étapes d'un petit algérien.*

Souriau (P.) : *Les crinières grises.*

SIXIÈME SÉRIE, FORMAT IN-8

Cartonnage léger, or et couleurs, 70 c.

Cartonnage fort, genre maroquin, plats dorés, tranches jaspées, 80 c.

Bailly : *Le chevalier blanc.*

— *La légende du blé.*

— *Un héros inconnu.*

Colomb (M^{me} J.) : *Une nichée de pinsons.*

— *Le pauvre François!*

— *En province.*

— *Contes qui finissent bien.*

Defodon (Ch.) : *De-ci, de-là.*

Delon (Ch.) : *Le moulin de Trompe-Souris.*

Demoulin (M^{me}) : *Bons esprits et bons cœurs.*

— *Proverbes en action.*

— *Le rancho de Franck.*

Diguet (Charles) : *Mémoires d'un lièvre.*

— *Récits de chasse.*

Dombre (R.) : *La peau de l'ours.*

Dourliac (A.) : *Un de plus.*

Fabre : *La pipe de Philibert.*

Fleuriot (Francis) : *Graine de mousses.*

Girardin (J.) : *Tout chemin mène-t-il à Rome?*

— *Le fils de l'écluseur.*

Gorsse (H. de) : *Petit Jeannot.*

Guy (H.) : *L'invention de la flûte.*

— *Le sabot d'Annette.*

Guyon (J.) : *Histoire d'un annexé.*

Jeanroy (B.) : *Petit-Jean.*

Lefebvre (E.) : *Histoire d'une bouteille.*

Lightone (R.) : *Avalanche de cadeaux.*

— *Les enfants de l'exilé.*

Mélandri : *Jacques Simpleton.*

Mussat (M^{lle} L.) : *Risque-tout.*

— *Grelette.*

— *Fidèle et Marquis.*

Nanteuil (M^{me} de) : *En détresse.*

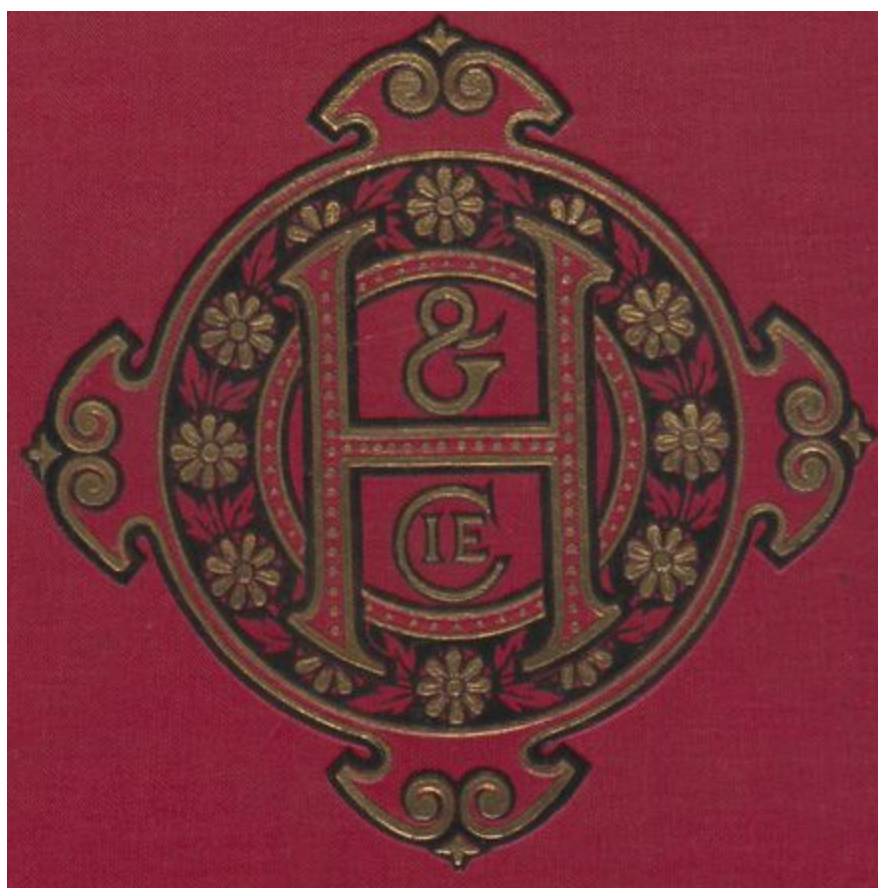
Petit (Maxime) : *Les amis de l'humanité.*

Schiffer (Ch.) : *Contes du temps passé.*

Souriau (Paul) : *La faute d'orthographe.*

Tissandier (G.) : *Voyages dans les airs.*

Urgel (Yvan) : *Au temps jadis.*



Arthur Dourliac. Ma petite...

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6570834w>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent

entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter

utilisation.commerciale@bnf.fr